Maria Valtorta L'Évangile dévoyé

Des visions et messages qui ne peuvent venir de Dieu

René Gounon

Livrets collection sosdiscernement

. dévoyé : « qui est sorti du droit chemin ».

« Si quelqu'un vous annonce un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème » (Saint Paul, aux Galates)

Sommaire

Introduction 4

Chapitre 1 : Des points qui interrogent 7

Chapitre 2 : Quelques certitudes 14

Chapitre 3 : Un autre Evangile 21

Chapitre 4 : Des messages qui ne peuvent venir du Ciel 39

Chapitre 5 : Une œuvre divisée contre elle-même 43

Chapitre 6 : Des failles dans la validation de l'oeuvre par la science 51

Chapitre 7 : De graves problèmes théologiques..... 54

Chapitre 8 : De très mauvais fruits 56

Chapitre 9 : Pourquoi écouter l'Eglise..... 59

Conclusion 61

Annexes

Annexe 1 : Commentaire de l'Osservatore Romano du 6 janvier 1960 62

Annexe 2 : Message du « Père Eternel » à l'intention de Pie XII 64

Annexe 3 : Analyse du témoignage du Père Corrado Berti..... 67

Annexe 4 : Jean l'Evangéliste ne peut être Jean de Zébédée..... 73

Annexe 5 : Feuillet de promotion de l'oeuvre de Maria Valtorta..... 74

Introduction

Ceux qui se passionnent pour des événements d'origine apparemment surnaturelle justifient souvent leur enthousiasme par cette phrase de Saint Paul s'adressant aux Thessaloniciens :

« N'éteignez pas l'Esprit. Ne dépréciez pas le don de prophétie mais examinez tout et, ce qui est bon, retenez le ».

Pourtant cette invitation à accueillir favorablement ce qui pourrait venir du Ciel est aussi un appel à la prudence : s'il faut tout examiner avant de retenir ce qui est bon, c'est évidemment qu'il peut y avoir aussi du mauvais. C'est dans cette démarche de discernement demandée par l'apôtre que s'inscrit cet ouvrage. En effet une manifestation de ce type qui prend toujours plus de place dans le monde catholique mérite un examen: le nouvel Evangile qui aurait été révélé à Maria Valtorta au milieu du XXème siècle. Maria Valtorta est une visionnaire italienne qui a vu quotidiennement le Christ, la Vierge et de multiples saints à partir de 1943 et jusqu'au début des années 50. Son œuvre principale est une monumentale relation de la vie de Jésus en Palestine (10 tomes de plus de 500 pages chacun), écrite à partir de ses visions et baptisée « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé ». Bien que jamais reconnue par l'Eglise, cette oeuvre est toujours plus largement diffusée, elle a été traduite dans une trentaine de langues, est répandue dans le monde entier et toute une littérature se développe aujourd'hui autour d'elle. Une intense activité de promotion contribue à cette expansion, comme en témoignent les multiples ouvrages et vidéos à la gloire de l'oeuvre et de son auteur. Cette œuvre extraordinaire dont l'Eglise conteste absolument l'origine divine a aujourd'hui pignon sur rue, on trouve ce soi-disant « Evangile » et les livres qui s'y rattachent sur les rayons des librairies catholiques et jusque dans certaines librairies généralistes. Il est donc naturel de s'interroger.

Clairement dans son épître Saint Paul s'adresse à tous, pas seulement à une élite de spécialistes des questions religieuses. C'est donc que ce petit travail de discernement est à la portée de chacun. Il s'agit d'abord d'observer et de relever ce qui dans l'événement lui même mais aussi dans son environnement est de nature à conforter ou au contraire à écarter l'hypothèse d'une origine divine.

Ce qu'a vu et entendu Maria dans ses visions et qu'elle nous rapporte dans son « Evangile » dépasse l'imagination : d'innombrables scènes de la vie publique du Christ au milieu de ses disciples dont certaines nous étaient familières par les évangiles, mais avec une multitude de détails de tous ordres, de personnages et de dialogues qui nous étaient inconnus. Plus extraordinaire encore, y sont insérées des catéchèses attribuées à Jésus, appelées « dictées » parce que recopiées mot à mot, expliquant et commentant les scènes décrites, qui nous sont présentées comme étant la Parole de Dieu reçue en direct par une âme privilégiée.

Pourtant, quand on compare sur quelques paraboles ou événements importants de la vie de Jésus ce que dit cet « Evangile » nouvellement révélé à ce que disent les évangiles canoniques, on mesure le gouffre qui sépare parfois le nouveau venu de ses prédécesseurs et on comprend combien les mises en garde successives de l'Eglise à l'égard de cette œuvre sont justifiées. De la même façon plusieurs messages de « Jésus » reçus par Maria Valtorta en dehors du cadre de son œuvre majeure présentent de telles anomalies qu'on ne voit pas comment ils pourraient venir du Christ ressuscité.

Une des raisons qui ont fait la fortune de cette œuvre est sa réputation de perfection sur le plan scientifique. Des quantités de détails présents dans l'ouvrage et concernant de multiples aspects : topographique, géologique, botanique, historique, astronomique, etc... ou concernant la vie et les mœurs à l'époque du Christ se sont en effet révélés exacts et ceux qui font la promotion de l'ouvrage y voient la main de Dieu. Pourtant on rencontre aussi de graves erreurs dans cette prétendue perfection, qui invalident de fait certaines visions puisque, le Ciel étant la Vérité, ce qui vient du Ciel ne peut évidemment comporter aucune erreur manifeste. Ce point semble ne jamais avoir été relevé alors qu'il devrait normalement alerter sur l'ensemble de l'oeuvre.

Enfin on ne peut qu'être troublé par bien des aspects relatifs à son environnement: le refus de ses promoteurs d'entendre les demandes de l'Eglise de ne pas la présenter comme venue de Dieu, la désinformation systématique laissant croire qu'au contraire elle en encourage la lecture, l'étonnante agressivité que manifestent ses défenseurs envers ceux qui la contestent, la multiplication des ouvrages et interventions médiatiques faisant la promotion d'une œuvre que l'Eglise refuse toujours de reconnaître comme d'origine divine.

Les éléments utilisés pour cette mise en lumière de ce qu'est vraiment l'univers Valtortien ont été pris exclusivement dans l'oeuvre elle-même ou dans les ouvrages et conférences de ceux qui la défendent : en particulier dans le livre de René Laurentin et François-Michel Debroise « La Vierge des Derniers Temps » (Salvator, 2014, L/D dans la suite) et sur le site www.maria-valtorta.org (site MV dans la suite), qui donne accès libre à son œuvre et est entièrement consacré à sa promotion.

Qui est la visionnaire ?

Maria Valtorta est une mystique italienne, née en 1897 dans la région de Naples, décédée en octobre 1961 en Toscane.

Selon l'autobiographie qu'elle a rédigée en 1943 à la demande de son directeur spirituel, elle est née dans un milieu modeste mais pas dans la pauvreté : son père était sous-officier, sa mère enseignante. A en croire Maria, elle s'entendait très bien avec son père mais sa mère autoritaire et possessive faisait la loi à la maison et la voulait toute à son service. Maria dit avoir beaucoup souffert de cette situation.

En mars 1920 alors qu'elle est âgée de 23 ans un drame survient : elle est frappée très violemment avec une barre de fer par un anarchiste. Elle doit garder le lit plusieurs mois et croit sa fin prochaine. Mais tout en gardant des séquelles profondes, elle s'en sort et commence à se passionner pour les évangiles et la vie de Jésus.

Vers l'âge de 30 ans elle s'engage dans sa paroisse comme déléguée de l'Action Catholique auprès de la jeunesse féminine mais les souffrances consécutives à son agression reprennent et sa santé se détériore de telle façon qu'à partir du printemps 1934, à 37 ans, elle est définitivement clouée au lit. Elle souffre énormément, mais offre ses souffrances au Christ pour partager sa croix.

A partir de 1942 elle a un directeur spirituel, le père Romualdo Migliorini, de l'Ordre des Servites de Marie, qui convaincu de diriger une personnalité exceptionnelle lui demande

d'écrire son autobiographie. Puis à partir d'avril 1943 jusqu'au début des années 50 elle reçoit quotidiennement des visions et « dictées », en particulier de la vie de Jésus en Palestine, expériences qu'elle pense venir directement du Ciel. Elle remplit ainsi 122 cahiers d'écolier, environ 15000 pages manuscrites.

Une fois terminées définitivement les visions, vers 1956, Maria commence à se renfermer sur elle-même et s'isole du monde, terminant sa vie dans une totale détresse psychique. Elle s'éteint paisiblement dans son sommeil, le 12 octobre 1961.

Quelle est son oeuvre ?

L'œuvre de Maria Valtorta est constituée de 6 ensembles principaux :

. Son autobiographie de 1943 (1 volume).

. La vie de Jésus en Palestine (5400 pages, 10 gros volumes). C'est de très loin son œuvre la plus importante, la plus connue et la plus diffusée, celle aussi qui a été explicitement condamnée par l'Eglise. Longtemps baptisée « Le Poème de l'Homme-Dieu », son titre a été remplacé plus tard par celui de « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé ».

. Des « Enseignements pour notre temps » constitués de dictées reçues des trois personnes divines mais aussi de multiples saints comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (3 volumes intitulés « cahiers de 1943 », « cahiers de 1944 » et « cahiers de 1945 à 1950 »). On y trouve aussi des visions des martyres des premiers chrétiens.

. Le Livre d'Azarias. Azarias est l'ange gardien de la voyante. Il lui communique des commentaires des 58 messes festives du missel de Pie X (1 volume).

. Les commentaires des 4 premiers chapitres de l'Apocalypse (intégrés dans les cahiers de 1945 à 1950).

. Les « Leçons sur l'épître de Saint Paul aux Romains » dictées, selon la voyante, par l'Esprit Saint, de 1948 à 1950 (1 volume).

A cela s'ajoute un dernier volume baptisé « Carnets », qui regroupe des correspondances et des textes divers retrouvés tardivement.

Cette œuvre intrigue par bien des aspects : son volume bien sûr, les multiples sources qui seraient à son origine : les trois Personnes Divines, la Vierge, une quantité de saints, son ange gardien, et même le pape Pie X . On peut s'étonner aussi de la manière dont ces communications ont été reçues : dans le plus grand désordre, les visions de la vie du Christ sans chronologie et les différents ouvrages entremêlés inextricablement dans les 122 cahiers écrits au fur et à mesure des visions ou dictées, sans indication permettant d'identifier le livre auquel ils se réfèrent. Ce qui a demandé un énorme travail à l'éditeur et au Père Corrado Berti (un théologien proche de la visionnaire) pour reconstituer les différents ouvrages, « Jésus » lui même donnant à Maria les instructions lui permettant de rétablir la chronologie dans les visions de sa vie publique.

Chapitre 1 : Des points qui interrogent

1. La nécessité de disposer d'un nouvel Evangile

Les quatre évangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean ont traversé vingt siècles, ils ont nourri la foi de milliards de croyants et de milliers de Saints et permis que le christianisme se soit répandu « jusqu'aux extrémités de la terre ». Grâce à eux un tiers de la population mondiale se réclame aujourd'hui du Christ. On ne comprend pas ce qui justifie de pouvoir disposer d'une nouvelle relation de la vie de Jésus. On comprend d'autant moins que cette nouvelle version écrase complètement les précédentes par son volume (plus de 5000 pages au lieu d'environ 200 pour les 4 évangiles réunis, 25 fois plus).

Mais aussi, pourquoi le Ciel aurait-il attendu 2000 ans pour nous communiquer cette Vie de Jésus, privant ainsi les générations précédentes d'une œuvre que ses défenseurs nous présentent comme essentielle? Pourquoi cette nécessité aujourd'hui plus qu'autrefois? Pourtant Maria Valtorta entend le Christ, et même le Père Eternel, réclamer avec véhémence la publication rapide de l'ouvrage.

2. Le volume de l'oeuvre

Les quatre évangiles du Nouveau Testament tiennent dans un petit livre qui peut facilement trouver place dans une poche de vêtement ou un sac, on peut donc l'avoir toujours avec soi. Si on trouve que c'est encore trop gros, on pourra se contenter du petit livret que constitue l'un des quatre évangiles au choix, sur quelques dizaines de pages on aura encore tout l'essentiel. Et on pourra faire tourner, un jour Saint Marc, un jour Saint Jean etc… C'est cette extraordinaire densité qui a permis que l'enseignement du Christ se diffuse rapidement dans le monde entier.

Sur ce plan « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé », qui représente dix gros volumes de plus de cinq cent pages chacun, avec le poids en conséquence, en est l'exact contraire et ne peut donc nous accompagner dans nos déplacements au quotidien. Cet énorme volume est aussi un obstacle à la diffusion. Par le temps nécessaire à la lecture d'abord (à raison d'une demi-heure par jour, ce qui n'est pas si facile que ça sur la durée, il faut entre un et deux ans pour lire le tout). Par la difficulté de le faire passer d'une personne à l'autre. Mais aussi par son coût : Il faut compter aujourd'hui (2022) plus de 200 euros pour acquérir les 10 volumes.

3. L'origine des visions

Pour les admirateurs de Maria son œuvre est si extraordinaire qu'elle ne peut être que d'origine surnaturelle et venir de Dieu. Chacun sait pourtant que le monde surnaturel a deux faces, une face de lumière qui est celle de Dieu, une face de ténèbres qui est celle du démon. Et la capacité de ce monde des ténèbres à se faire passer pour celui de Dieu est bien connue. Saints et Bienheureux nous le rappellent : *«… former des visions, faire entendre des paroles, est un jeu auquel le démon excelle. »* nous dit par exemple le Bienheureux Marie Eugène de

l'Enfant Jésus dans « Je veux voir Dieu ». Le Christ lui-même met en garde ses disciples. Il leur dit (Mt 24,24) que dans les Derniers Temps « de faux messies et de faux prophètes se lèveront et produiront des signes formidables et des prodiges au point d'égarer, s'il était possible, même les élus ».

Quelle que soit leur source, les visions et dictées reçues par Maria peuvent assurément être qualifiées de « prodiges ». Il est en effet difficile de penser que le seul esprit humain, même doté d'une imagination extraordinaire, ou au contraire fatigué psychiquement, puisse construire un pareil ensemble. L'exactitude reconnue de nombreux détails de tous ordres, a priori inconnus de la visionnaire, va aussi dans le sens d'une origine extérieure. Mais de quelle face du monde surnaturel ?

Jamais pourtant le site MV ni ceux qui font la promotion de l'oeuvre n'évoquent l'hypothèse d'une origine diabolique, ne serait-ce que pour l'éliminer. L'origine divine est affirmée péremptoirement, sans discussion, aux seuls motifs que la lecture de l'œuvre entraînerait des conversions (affirmation jamais étayée et impossible à quantifier) ou que plusieurs papes et saints y auraient apporté leur soutien (ce que rien ne prouve, on verra plus loin ce qu'il faut en penser). Mais jamais ils ne la justifient par la qualité même du fond de l'ouvrage, sinon pour dire qu'en le lisant on est toujours avec Jésus, ce qui est vrai. Mais avec quel « Jésus » ? Toute la question est là et jamais on ne nous démontre qu'il est bien le Christ.

4. Les conditions dans lesquelles les visions ont été reçues

Les conditions dans lesquelles les différents messages et visions ont été reçues sont assez extraordinaires: dans un total désordre, et sans indication qui permette d'affecter une phrase donnée au livre auquel il appartient. Voici ce qu'en disent René Laurentin et François-Michel Debroise, pourtant fervents défenseurs de l'ouvrage, sous le titre « une œuvre surprenante » (L/D, page 37):

*« Après l'*Autobiographie *harmonieuse de 1943, écrite à la demande de son confesseur, l'œuvre de Maria Valtorta se présente de façon extraordinairement complexe et déconcertante. Nous avions d'abord pensé schématiquement qu'elle avait reçu en premier lieu la révélation historique de l'Evangile, avec ses personnages réels qui ne sont pas dans l'Evangile mais qu'on retrouve à 33% dans les documents et archives de l'époque. Puis qu'elle avait eu les autres œuvres à la suite. Mais l'ensemble se mêle inextricablement dans les quinze mille pages manuscrites. »*

Les auteurs réussissent pourtant à transformer ce mal objectif en bien : pour eux, le fait que la reconstitution des ouvrages ait finalement pu aboutir montre qu'il existe dans l'œuvre telle que reçue par Maria une « cohérence du désordre » qu'ils admirent et qui serait le signe du « génie divin ». (L/D, page 38).

Pourtant l'ordre est connu pour être un attribut de Dieu. Au contraire le désordre est plutôt associé aux actions démoniaques, le « Jésus » qu'entend Maria le confirme lui-même (voir ci-après chapitre 5, §3). Ici on se trouve devant un mélange de textes qualifié d' « inextricable » par les défenseurs de l'oeuvre eux-mêmes et ce ne peut pas être un signe positif. On n'arrive pas non plus à comprendre pour quelles raisons le « génie divin » aurait ainsi compliqué et

retardé la diffusion d'une œuvre dont il réclame par ailleurs la publication urgente. Au risque aussi que des erreurs ne se glissent dans la reconstitution des différents ouvrages.

5. La forme des messages dictés

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
et les mots pour le dire arrivent aisément ». *(Boileau)*

Maria Valtorta déclare recevoir des messages d'innombrables personnages célestes, ce qui d'ailleurs est un autre sujet d'interrogations : Jésus bien sûr, l'Esprit Saint, et même le Père Eternel. D'autres viennent de la Vierge, par ailleurs très présente dans l' « Evangile », et de multiples saints. Il y a aussi tout un livre dont l'auteur serait son ange gardien Azarias.

La forme de ces messages est surprenante: elle est toujours plus ou moins la même, comme indépendante de celui ou celle qui s'exprime, avec des discours toujours longs, parfois interminables, des phrases surchargées et une syntaxe souvent compliquée. On retrouve un peu partout le même rythme des phrases et les mêmes tics d'expression (comme par exemple des anaphores, des enfilades de mots séparés d'une virgule, un « Non. » abrupt séparant deux phrases etc...). Le sujet mériterait d'être regardé de près, d'autant plus que l'on retrouve le même style littéraire dans l'autobiographie de 1943 écrite peu de temps avant les visions et qui est elle aussi très bavarde et volumineuse. Il serait intéressant que des spécialistes du langage nous disent s'il peut y avoir, ou non, une part de Maria dans les paroles qu'elle dit entendre et nous retranscrire mot à mot. Quoi qu'il en soit cette façon de s'exprimer très lourde et consommatrice de mots explique pour partie l'énorme volume. Voici un exemple de ce verbiage, pris dans le message de « Jésus » du 3 février 1947 qui termine « l'Evangile » et que le site MV baptise « L'Adieu à l'Oeuvre ». « Jésus » y expose les raisons qui l'ont décidé à nous donner cette nouvelle relation de sa vie publique et comme souvent va au devant des objections :

« … Si vous objectez que la révélation est close avec le dernier Apôtre et qu'il n'y avait rien de plus à ajouter, puisque le même Apôtre dit dans l'Apocalypse : « Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu fera retomber sur lui les plaies écrites dans ce livre », et cela peut se comprendre de toute la Révélation dont l'Apocalypse de Jean est le dernier couronnement, je vous réponds qu'avec cette œuvre on n'a rien ajouté à la Révélation, mais que l'on a comblé les lacunes qui s'étaient produites par des causes naturelles et des volontés surnaturelles. Et s'il m'a plu de reconstituer le tableau de ma divine charité comme fait celui qui restaure une mosaïque en remettant les tessères détériorées ou manquantes pour rendre à la mosaïque sa complète beauté, et si je me suis réservé de le faire en ce siècle où l'humanité se précipite vers l'Abîme de la ténèbre et de l'horreur, pouvez-vous me le défendre ? ».

Difficile de croire que ce « Jésus » sur la défensive, allant au-devant des questions gênantes qu'on pourrait lui poser et discutaillant comme s'il avait à se justifier est bien le vrai Jésus. Quel contraste avec la sobriété et la concision que l'on trouve dans ses paroles rapportées par les évangiles canoniques! Ou avec celles du Christ ou de la Vierge qui nous ont été données lors de manifestations surnaturelles *reconnues*. Lorsqu'à Lourdes Marie dit à Bernadette par trois fois « Pénitence », il n'y a qu'un seul mot mais chacun comprend immédiatement tout ce qu'il recouvre. C'est certes un cas extrême mais quand même : un seul mot ! On comprend, et on retient. Comment retenir quelque chose du torrent de mots

que sont les dictées quel que soit leur auteur présumé ? Comment isoler l'important du détail quand on est saoulé de justifications, argumentations, ou commentaires interminables ? Dans une extraordinaire dictée du 18 février 1947 (Cahiers de 45-50, p. 341-368), il faut à « Jésus » 27 pages d'une écriture serrée pour expliquer à Maria que tentation n'est pas péché (ce qui tient en quelques lignes au §2846 du Catéchisme de l'Eglise Catholique) et que si lui « Jésus » comme tout homme a été tenté, il n'a jamais péché (ce qu'il répète une petite dizaine de fois dans les 27 pages sans davantage nous surprendre). Le moyen choisi par ces supposés personnages célestes ou divins pour faire passer leurs messages est si lourd qu'il est difficile d'imaginer qu'ils en soient les auteurs.

6. L' « encouragement » de Pie XII

Les défenseurs de Maria assurent que le pape Pie XII soutenait son œuvre et en avait autorisé la publication, allant jusqu'à parler d' « *Imprimatur verbal* ». Ce soutien du pape présenté comme indiscutable constitue la clé de voûte de leur argumentaire. Mais les faits semblent contredire cette affirmation. Le sujet est important : le pape Pie XII a-t-il, oui ou non, été convaincu de l'origine divine de l'oeuvre et a-t-il ordonné ou même seulement souhaité qu'elle soit publiée ?

Voici d'abord ce que nous en dit René Laurentin (L/D, page 39) sous le titre « L'encouragement de Pie XII » :

« Dans le courant de 1947 la vie monumentale de Jésus est terminée. Elle représente près de quatre mille pages consignées en trois ans et demi aux côtés d'autres œuvres. Le père Migliorini, confesseur de Maria Valtorta, la présente à son collègue, le père Corrado Berti, professeur à Marianum, faculté pontificale de théologie. Celui-ci s'enthousiasme et prend l'avis de Monseigneur Alphonse Carinci, préfet de la Congrégation des rites, et du père Augustin Bea, futur cardinal, confesseur du pape Pie XII et recteur de l'Institut biblique pontifical. Les deux lui conseillent de dactylographier des copies de ces écrits et de les transmettre au Souverain Pontife. Ce fut fait grâce à Monseigneur Francesco Norese, archiviste à la Secrétairerie d'Etat.

Pie XII prend personnellement connaissance de ces écrits, atteste l'archiviste. Le 26 février 1948, le Souverain Pontife reçoit en audience spéciale le père Corrado Berti, le père Romualdo Migliorini, et leur supérieur le père Andrew Cecchin. Pie XII conclut l'entretien par cette recommandation : « Publiez l'œuvre telle quelle. Il n'y a pas lieu de donner une opinion quant à son origine, qu'elle soit extraordinaire ou non. Ceux qui liront comprendront ».

Le père Berti demande alors au pape si l'on doit retirer les mentions visions *et* dictées *prévues dans l'introduction. Rien ne doit être enlevé répond-il, mais sans se référer à la source divine. Dès la sortie de l'audience les trois prêtres notent les paroles* in extenso *du pape afin de ne jamais les oublier et remettent le manuscrit à l'imprimerie du Vatican. »*

L'autorisation de publication qu'aurait donnée Pie XII et que revendiquent les défenseurs de l'œuvre ne repose que sur ces mots rapportés par l'un de ses visiteurs lors d'une audience privée : *« Publiez l'œuvre telle quelle. Il n'y a pas lieu de donner une opinion quant à son origine, qu'elle soit extraordinaire ou non. Ceux qui liront comprendront ».* Pie XII quant à lui ne s'est pas exprimé à la suite de l'audience. Ces propos qu'on lui attribue et que l'on nous

présente comme marquant sa volonté de voir l'oeuvre publiée sont pourtant difficiles à interpréter. Le pape exprime une incertitude sur l'origine de l'œuvre, que confirme sa demande que l'on ne parle pas d'une origine divine. Il refuse donc que l'ouvrage soit présenté comme venu du Ciel, mais il ajoute « Ceux qui liront comprendront », ce qui est étrange puisque lui-même qui est supposé avoir lu paraît perplexe et ne s'engage pas. Les défenseurs de l'œuvre soutiennent que par ces mots Pie XII souhaitait laisser au lecteur toute liberté d'interprétation. Comment déduire cela de « Ceux qui liront comprendront » ?
Le site MV qui défend cette thèse dans sa page d'accueil se contredit d'ailleurs puisque dans sa rubrique « l'Eglise et les révélations privées » il nous dit au contraire : *« Quelle que soit la forme de la révélation privée, l'interprétation en revient à l'Eglise ».* C'est cela qui est vrai, et l'était d'autant plus en 1948, 15 ans avant le Concile, une époque où elle était bien plus directive qu'aujourd'hui et estimait de son devoir de guider les fidèles en toute chose. Que Pie XII ait pu souhaiter laisser chacun libre de penser ce qu'il veut d'une Vie de Jésus en 5000 pages pouvant venir du Ciel est bien difficile à imaginer.

Par ailleurs il est inconcevable que le pape ait pu autoriser la publication d'une telle œuvre sans laisser une trace écrite. Or il n'en existe aucune. Si l'Osservatore Romano mentionne bien cette audience dans son édition du lendemain, il ne dit rien de son objet et le pape ne s'est jamais exprimé publiquement au sujet de Maria Valtorta ou de son œuvre.

Prétendre que le pape ait pu donner lors de cette audience privée une autorisation de publication, c'est aussi oublier qu'à l'époque et jusqu'au Concile, l'Eglise contrôlait l'édition des livres religieux selon une procédure très stricte. Aucun ouvrage concernant de près le catholicisme ne pouvait être publié sans le célèbre *Imprimatur*. Celui-ci était de la responsabilité de l'évêque du lieu d'édition, et de lui seul. Et il ne pouvait l'accorder sans avoir soumis préalablement l'ouvrage à la « censure », une structure constituée de théologiens, qui ne délivrait le *Nihil Obstat* (« Rien ne s'oppose » à la publication) que si l'ouvrage lui semblait conforme à l'enseignement de l'Eglise. Ces deux visas figuraient obligatoirement en tête du livre avec dates, noms et qualités des signataires, faute de quoi l'ouvrage pouvait être placé sur la liste des livres prohibés, le fameux *Index*. Le site MV nous assure que le pape avait canoniquement le droit de court-circuiter cette lourde structure. Peut-être, mais dans ce cas un acte du Saint-Siège aurait officialisé la décision et le livre serait sorti avec mention de cet acte, certainement pas sans aucun aval de l'Eglise. De multiples raisons interdisent de toutes-façons d'imaginer pareille hypothèse.

D'abord et contrairement à ce qu'affirment ses défenseurs, Pie XII n'a jamais lu l'oeuvre dans son intégralité. Terminée courant 1947, compte-tenu du temps nécessaire pour dactylographier les derniers écrits, elle n'a pas pu lui être transmise avant l'automne et pour lire les milliers de pages dans les quelques mois précédant l'audience, il aurait dû y consacrer une à deux heures par jour, ce qui est incompatible avec l'agenda d'un pape. La question est d'ailleurs définitivement tranchée par Maria elle-même qui écrit le 30 octobre 1947 (Cahiers de 45-50, p.428) : *« … certains cahiers ont été présentés au Saint Père et à la Sainte Rote pour examen »* (Maria s'insurge d'ailleurs contre cette initiative, dont elle n'est pas à l'origine) ; *« certains cahiers »* : ce sont donc bien uniquement des extraits de l'ouvrage que Pie XII a eu en mains.

Ensuite, pour que cette autorisation soit donnée, il aurait fallu que ce pape connu pour sa rigueur et sa rectitude morale choisisse de contourner la procédure normale d'attribution de l'Imprimatur, et d'ailleurs, pour quelle raison ? Qu'il donne cette autorisation sans avoir lu la

totalité de l'énorme ouvrage. Qu'il choisisse de le faire en court-circuitant ses propres services au risque de créer des problèmes en interne. Et qu'il choisisse de le faire pour une œuvre absolument hors du commun par son volume et son origine possiblement divine, ce qui au contraire exigeait de l'analyser de particulièrement près et par ceux dont c'est le métier : un pape n'est pas omniscient et s'il se trompait dans son jugement sur un tel sujet après avoir contourné les protections mises en place par l'Eglise, c'était grave pour son autorité spirituelle.

Quoi qu'il en soit, le 26 février 1948 l'ouvrage n'était jamais passé devant la censure et n'avait donc reçu ni *Nihil Obstat* ni *Imprimatur*, ce qui exclut qu'il ait pu être remis dès la sortie de l'audience à l'imprimerie du Vatican comme nous le dit pourtant L/D. Ce qui le confirme complètement c'est que dans l'année suivante, rien ne se passe. Si l'ouvrage avait été agréé, il serait rapidement sorti de l'imprimerie. Mais non, rien. Jusqu'à février 1949, un an plus tard, quand le Père Berti (l'un des trois prêtres reçus par Pie XII et le plus impliqué dans la promotion de l'ouvrage dont l'auteur était alors anonyme) est convoqué par le Saint-Office dont l'un des censeurs Mgr Pepe lui signifie l'interdiction de publier. Selon son propre témoignage il ne peut que s'incliner et contresigne le jugement.

Alors, puisqu'il n'est pas crédible que Pie XII ait donné une autorisation de publication sans examen complet de l'oeuvre, que s'est-il réellement passé ? Pour le comprendre on dispose quand même de quelques éléments fiables. En particulier on sait que l'ouvrage a été examiné par les censeurs du Saint-Office, on connaît leurs noms, et on sait que la sanction n'est intervenue qu'en février 1949, exactement un an après l'audience du pape.

A partir de ces éléments on peut penser plausible le scénario suivant, qui a le mérite de la vraisemblance tout en respectant intégralement ce qui nous a été rapporté. Pie XII n'a lu que des extraits de l'ouvrage, c'est une certitude. Il en a eu certainement bonne impression sinon il n'aurait pas reçu ses interlocuteurs. Mais clairement sur le fond il ne savait trop qu'en penser puisqu'il exprime des interrogations sur l'origine de l'œuvre et refuse de la voir présentée comme une révélation divine. S'il a encouragé ses visiteurs, ce ne peut-être qu'à passer à l'étape suivante : engager la procédure normale d'obtention de l'Imprimatur. C'est d'ailleurs ce que confirme le Père Cecchin, le supérieur des Servites de Marie qui accompagnait les candidats à l'édition à l'audience privée du pape : dans une déclaration faite dans les années 90 (accessible depuis la rubrique « Historique de la publication » du site MV) il précise qu'en fin de réunion Pie XII a demandé à ses visiteurs de rechercher un évêque pour l'Imprimatur. Même si l'œuvre a pu l'intéresser, le pape n'a donc jamais voulu en imposer la publication ni s'écarter des procédures. Lorsqu'il dit « Publiez l'œuvre telle qu'elle » ce n'est pas un ordre ni même un feu vert à la publication, c'est une *recommandation* (c'est d'ailleurs le terme qu'utilise René Laurentin), il donne un conseil, il entend tout simplement « N'y changez rien », considérant que l'œuvre est en effet publiable telle quelle, sans que cela suppose une quelconque dérogation à la règle commune.

Forts de cet encouragement du Saint Père à poursuivre, les promoteurs de l'ouvrage qui après avoir tenté de créer une maison d'édition souhaitaient le faire éditer au Vatican l'ont donc remis au Saint-Office pour passage devant la censure en vue de la délivrance du *Nihil Obstat* puis de l'*Imprimatur* selon les règles de l'époque (cette étape est attestée par le futur éditeur de l'ouvrage Emilio Pisani dans un article « l'Oeuvre de Maria Valtorta et l'Eglise » consultable sur le site MV). Ce qui cette fois est complètement cohérent avec la suite des événements : rien ne se passe en effet pendant un an puisqu' avant d'éditer on attend tout

simplement que ces deux sésames soient délivrés. Pie XII laisse l'affaire suivre son cours normal, il a des sujets autrement plus graves à traiter. Le Saint-Office quant à lui fait son travail, il examine l'ouvrage avant de lui donner si tout va bien les agréments nécessaires. Le long délai pour l'analyse de l'œuvre ne parait pas choquante s'agissant d'un ouvrage de milliers de pages remplies de réflexions théologiques et écrites par une personne disant bénéficier de révélations privées, un sujet toujours sensible. Ce n'est d'ailleurs qu'à la toute fin de 1948, après des mois de travail, que le Saint-Office commence à manifester son hostilité à l'ouvrage. L'interdiction de publication intervient peu de temps après, en février 1949, sans que Pie XII qui en était alors le chef direct ne s'y oppose. Maria Valtorta venait pourtant de lui transmettre un message déclaré reçu du Père Eternel à son intention, message solennel exigeant de lui avec menaces sur son salut éternel qu'il fasse connaître l'Oeuvre au plus tôt... (voir ci-après, chapitre 4).

En définitive, si Pie XII a pu être un temps curieux de l'ouvrage, il n'en a jamais été un soutien actif. Sur ce sujet on ne connaît de lui aucun écrit, aucune parole publique. Sa prudence est au contraire remarquable puisque comme en témoigne le Père Cecchin il demande que soit supprimée toute référence à une origine surnaturelle. Puis il laisse l'affaire suivre son cours, sans même se manifester à l'occasion de la condamnation. Jamais il n'interviendra pour faire abroger ou atténuer la sanction alors qu'il avait tout pouvoir pour le faire, et cela pendant les dix dernières années de son pontificat jusqu'à sa mort en octobre 1958. Faire de lui aujourd'hui le principal soutien de l'ouvrage, prétendre qu'il en avait souhaité sinon ordonné la publication mais s'est trouvé victime de sombres intrigues du Saint-Office n'est pas sérieux : c'est du roman, c'est *Da Vinci Code*.

Chapitre 2 : Quelques certitudes

1. La condamnation de l'œuvre par l'Eglise

Le 15 février 1949, un an après l'audience accordée par le pape, le père Berti est convoqué au Saint-Office où on lui signifie l'interdiction de publier sous peine de mise à l'Index. Les défenseurs de l'œuvre assurent que l'on n'a pas retrouvé trace de cette interdiction dans les archives du Vatican. C'est certes regrettable, mais ne change rien à sa réalité puisque c'est le Père Berti lui-même qui raconte en détail cette entrevue dans un témoignage sous serment (accessible depuis le site MV) et dit avoir contresigné la sentence. Il y a donc bien eu ici un écrit. Le fait que la sanction n'ait été prise qu'un an après la remise de l'ouvrage confirme aussi qu'il y a bien eu un examen approfondi de l'œuvre : le travail sérieux de censeurs ayant à analyser des milliers de pages. Les défenseurs de Maria expliquent la condamnation par des manœuvres de couloir. C'est incompatible avec ce long délai: un an d'intrigues pour venir à bout d'une supposée autorisation verbale du pape à publier un livre, c'est absurde. Tout indique au contraire que la décision a été prise par les personnes en charge de ces questions et dans l'exercice normal de leurs fonctions. L'ouvrage a tout simplement échoué à l'examen.

Selon le site MV, dans un premier temps quelques personnalités haut placées du Vatican ou proches du pape acceptent mal cette décision et s'efforcent d'en obtenir la révision. Elles adressent une supplique au Saint Père, tentent d'obtenir une nouvelle audience… Là sont plutôt les manœuvres et les personnes qui sortent de leur rôle car on ne voit pas trop de quelle autorité elles font cela, n'ayant aucune responsabilité dans la censure des livres et n'ayant jamais pu lire que des extraits de l'ouvrage. Pie XII d'ailleurs reste sourd à ces pressions, ce qui confirme une fois de plus qu'il n'a jamais souhaité sauver l'ouvrage : dans le cas contraire, il aurait évidemment saisi cette opportunité de la remettre sur les rails.

Puis pendant quelques années plus rien ne se passe, les promoteurs de l'œuvre semblent avoir pris acte de la condamnation et s'être résignés. Mais à partir de 1956 les choses bougent: un éditeur italien tente d'obtenir de l'évêque de son diocèse l'Imprimatur nécessaire. L'évêque le lui refuse, l'éditeur passe outre et entreprend de publier l'œuvre, qui commence à se répandre en Italie. En décembre 1959, plus d'un an après la mort de Pie XII mais un mois après la nomination du Cardinal Ottaviani à la tête du Saint-Office, l'ouvrage est mis à l'Index des livres prohibés, juridiquement pour défaut d'Imprimatur. Les éléments qui ont légitimé la mise à l'Index sont donnés dans un long article de l'Osservatore Romano du 6 janvier 1960 sous le titre «Une vie de Jésus mal romancée ». Ce sont : les représentations qui nous sont données de Jésus et de la Vierge, à l'opposé de celle des évangiles ; des passages irrévérencieux sinon scabreux ; des élucubrations théologiques contestables ou peu compréhensibles « qui ne brillent certainement pas par l'orthodoxie catholique ». L'auteur de l'article pointe aussi des anachronismes en s'étonnant que dans les visions de Maria Jésus et Marie s'expriment au 1er Siècle comme si à l'époque ils connaissaient les derniers développements de la théologie d'aujourd'hui. Enfin il insiste sur la désobéissance grave que constitue le fait d'avoir publié malgré l'interdiction formelle prononcée en 1949 (ce qui confirme au passage sa réalité : voir l'article complet en Annexe 1).

Conséquence de l'esprit d'ouverture du Concile, l'Index est supprimé par Paul VI en 1966. C'est-à-dire que la structure juridique interdisant la publication disparaît, mais dans l'esprit

de l'Eglise cela ne signifie pas bien sûr que les livres hier prohibés deviennent aujourd'hui de saines lectures. La même année le Cardinal Ottaviani, préfet de la nouvelle Congrégation pour la Doctrine de la Foi (qui remplace le Saint-Office), prend soin de rappeler cette évidence. En 1985 son successeur à la tête de la Congrégation le Cardinal Ratzinger confirme que la diffusion de l'œuvre ne serait pas opportune :

« … L'Index conserve toute sa valeur morale, par laquelle il n'est pas opportun de diffuser, ou de recommander une oeuvre dont la condamnation n'a pas été décidée à la légère mais pour des raisons mûrement réfléchies, afin de neutraliser les dommages qu'une telle publication peut causer aux fidèles les plus démunis.». (lettre au Cardinal Siri, citée sur le site MV).

En 1992, à la demande du Cardinal Ratzinger, c'est le secrétaire général de la Conférence épiscopale italienne qui demande à l'éditeur que ne soit pas fait mention d'une origine surnaturelle des visions et dictées (on remarquera que c'est exactement la condition que Pie XII avait exigée en 1948 avant même tout passage devant la censure, condition qui n'avait jamais été respectée par ceux-là même qui se prévalaient de son soutien). Demande plus insistante encore l'année suivante (1993) puisqu'à l'initiative de la Congrégation toujours dirigée par le cardinal Ratzinger, la conférence des évêques italiens demande à l'éditeur de publier un démenti qui indique clairement que les visions et dictées auxquelles il est fait référence sont simplement des formes littéraires utilisées par l'auteur pour raconter à sa manière la vie de Jésus et ne peuvent être considérées comme d'origine surnaturelle. Depuis aucune déclaration officielle de l'Eglise n'est venue infirmer cette position. Bien au contraire en Septembre 2021 la commission doctrinale de la Conférence des Evêques de France, inquiète de l'engouement croissant pour l'oeuvre de Maria Valtorta, a encore publié un avertissement.

La condamnation de l'œuvre par l'Eglise est donc bien établie : en 1949, suite à un examen approfondi par des théologiens, elle en a formellement interdit la publication. En 1960 à l'occasion de la mise à l'Index de l'ouvrage finalement édité malgré cette interdiction, elle en a fait connaître publiquement les raisons. Si elle en autorise aujourd'hui la lecture puisque l'Index a été supprimé en 1966, elle n'est jamais revenue sur son jugement, confirmant au contraire à plusieurs reprises qu'elle refusait de voir cette œuvre présentée comme une authentique révélation privée, comme une œuvre « inspirée ». Pour l'Eglise cette œuvre n'est toujours qu' *« une vie de Jésus mal romancée ».*

2. La désobéissance chronique des défenseurs de l'œuvre

La désobéissance commence très tôt, dès 1944, et alors que les visions n'en sont encore qu'à leur début. Ce n'est d'ailleurs pas une désobéissance à l'Eglise (qui à l'époque ne s'était pas encore officiellement prononcée), c'est une désobéissance en quelque sorte interne à l'œuvre. On peut lire en effet sur le site MV, rubrique « La publication de l'œuvre : soixante-dix ans de rebondissements » :

« 1944 … Le Père Romualdo Migliorini, son confesseur, commence à dactylographier la vie de Jésus et à en distribuer des extraits, contre l'avis de Maria Valtorta et l'avertissement de Jésus. Il insiste sur la « révélation divine » à leur origine ».

Donc, bien que convaincu que le « Jésus » qu'entend Maria est bien le vrai Jésus, le premier propagandiste de l'œuvre ne craint pas de lui désobéir. On ne s'étonnera pas alors de la suite.

La désobéissance continue en effet début 1949 quand suite à la condamnation, c'est cette fois le père Berti qui, au lieu de remettre au Saint-Office tous les manuscrits en sa possession comme cela lui avait été demandé, ne remet que des copies et au contraire rapporte précipitamment à Maria les originaux qu'il détenait (ce comportement est rapporté par l'éditeur italien lui-même dans l' article « L'œuvre de Maria Valtorta et l'Eglise » déjà cité). Cette désobéissance a des conséquences importantes: elle lui facilite la possibilité d'éditer l'œuvre plus tard et ailleurs qu'au Vatican.

C'est ce qui se passe en 1956 quand l'éditeur italien Pisani s'intéresse au sujet. Il désobéit lui aussi à son évêque en passant outre au refus de l'Imprimatur qu'il lui avait demandé. Ce faisant, il désobéit lui aussi à « Jésus » qui entre autres demandes avait exigé le 19/09/47 que l'ouvrage ne soit publié que muni du Nihil Obstat de l'Eglise (Cahiers de 45-50, p. 415). Une désobéissance à l'Eglise est malheureusement banale. Mais les premiers promoteurs de l'œuvre réussissent l'exploit de désobéir à la fois à l'Eglise (en bravant l'interdiction de publier de 1949) et aux visions objet de la condamnation, qu'ils pensent pourtant venues du Ciel (en ne tenant aucun compte des exigences formulées par « Jésus » dans les visions). L'ouvrage est alors édité et diffusé jusqu'à sa mise à l'Index en 1960.

Une fois l'Index supprimé en 1966 la désobéissance n'est plus formelle mais morale. Même si les contraintes juridiques ont disparu, l'Eglise condamne toujours l'œuvre dans son esprit, les éditeurs et ses promoteurs le savent, mais n'en tiennent aucun compte. En particulier ils continuent de présenter l'ouvrage comme d'origine divine, comme une authentique « révélation privée », alors même que Pie XII dont ils revendiquent haut et fort le soutien leur avait expressément demandé de ne pas le faire, et que l'Eglise a renouvelé cette demande à plusieurs reprises.

L'obéissance est pourtant pour tout chrétien une vertu et un devoir. Pour les religieux, c'est même l'un des trois vœux qu'ils ont prononcés le jour de leur ordination. C'est une exigence telle que le Christ lui-même la rappelle à de multiples reprises à Soeur Faustine (aujourd'hui Sainte Faustine). Il va jusqu'à lui dire (Petit Journal, 895) qu'elle doit obéir à son directeur spirituel même s'il lui demande quelque chose d'incompatible avec ce qu'elle aurait reçu d'une vision:

«… Ma fille, tu dois être comme un enfant envers lui, pleine de simplicité et de franchise, préfère son opinion à toutes mes exigences, il te conduira selon ma volonté ; s'il ne te permet pas d'accomplir mes exigences, sois tranquille, je ne te jugerai pas, cette affaire restera entre moi et lui, toi tu dois être obéissante ».

3. Une désinformation systématique

On comprend le souci des partisans de Maria de présenter son œuvre au public de la meilleure façon. Encore faut-il ne pas occulter l'essentiel ni tordre la réalité. On a vu comment des propos privés de Pie XII, peu clairs et rapportés sans qu'on en connaisse exactement le contexte, ont pu être exploités jusqu'à en faire un *«Imprimatur verbal »* qui

ne correspond à rien de connu et qui est complètement démenti par la suite des événements.

Sur un petit feuillet contemporain de trois volets qui fait la promotion de l'ouvrage (Annexe 5) on peut lire en gros caractères : « Des visions sans erreur dogmatique, fidèles à la foi, au Magistère et confirmant la Révélation du Christ ». On se frotte les yeux : c'est tout le contraire de ce que nous dit l'Eglise depuis 1960, l'Osservatore Romano ayant à l'époque présenté les raisons de la mise à l'Index, pour l'essentiel des incompatibilités avec les personnalités de Jésus et de Marie que nous connaissions par les évangiles, et des positions théologiques pour le moins originales… (Annexe 1). Puis on continue: « Les enseignements contenus dans l'œuvre ne contiennent aucune erreur. Sa publication a donc été encouragée par l'Eglise à travers plusieurs Papes et de nombreuses personnalités importantes ». Jean-Paul II, Paul VI, Padre Pio et Mère Térésa qui sont cités ne sont malheureusement plus là pour confirmer ou démentir des affirmations qui sont invérifiables. En effet les témoignages présentés ne viennent jamais des personnes elles-mêmes, mais de tiers qui assurent qu'elles y étaient favorables. Jamais il n'y a eu de déclaration publique en faveur de l'ouvrage de la part de ces saints ou bienheureux que l'on déclare convaincus de ses bienfaits. Pourquoi ? La peur du gendarme ? Les saints sont pourtant des personnes au caractère bien trempé, ils ont le courage de leurs opinions, particulièrement sur les questions religieuses. Aucune des personnes citées, soi-disant convaincues de la grandeur de cette œuvre, n'aurait eu le courage de contester publiquement une prise de position du Saint-Office vieille de plusieurs dizaines d'années ?

On nous présente Jean-Paul II comme fervent lecteur, selon d'ailleurs un seul témoignage, et de deuxième main : celui du Père Yannick Bonnet, qui dit avoir rencontré à plusieurs reprises l'ancien secrétaire du pape Mgr Dsiwiz, qui lui aurait dit avoir aperçu souvent les œuvres de Maria Valtorta sur sa table de chevet… Et il aurait gardé son enthousiasme pour lui seul ? Sans même le partager avec son secrétaire privé? Pour quelles raisons ? Encore un pape terrorisé par l'ex Saint-Office ? Jean-Paul II a pourtant su obtenir la réhabilitation puis la canonisation de Sœur Faustine, dont l'œuvre avait été elle aussi condamnée dans les mêmes années. Il ne craignait donc pas d'affronter les bastions du Vatican. Mais concernant Maria Valtorta ce pape au fort tempérament, « vainqueur du communisme », aurait été incapable d'imposer son point de vue au Cardinal Ratzinger ? Il aurait fait de l'ouvrage condamné son livre de chevet pendant que le Cardinal, nommé par lui et dont il était très proche, renouvelait par trois fois sous son pontificat les mises en garde de l'Eglise ? Ce n'est pas sérieux. Les soutiens affirmés de Padre Pio et de Mère Térésa ne sont pas plus consistants puisqu' aucun témoignage public ni aucun écrit ne sont cités. Padre Pio aurait recommandé la lecture à « une pénitente », et le conseiller spirituel de Mère Térésa pense se rappeler qu'elle en disait du bien « sans se souvenir d'autre détail ». Comment ose-t-on nous affirmer que ces saints soutenaient cette oeuvre à partir d'éléments aussi fragiles ?

Puis on passe sous silence le plus important, l'interdiction de publication de l'ouvrage en 1949, pour évoquer directement sa mise à l'Index dix ans plus tard mais en nous la présentant comme « une mesure disciplinaire, et non dogmatique ». Ce ne serait que la sanction d'un vice de forme, l'absence d'Imprimatur. Ce que contredit complètement l'article de l'Osservatore Romano du 6 janvier 1960 (Annexe 1), qui avant d'évoquer la désobéissance à l'interdiction de publier de 1949 cible des incompatibilités avec ce que les évangiles nous disent de Jésus et de Marie, ainsi que plusieurs fantaisies théologiques. Et si le feuillet vantant l'oeuvre de Maria nous informe plus loin de la suppression de l'Index en 1966, il

s'abstient de signaler que plusieurs mises en garde de l'Eglise sont intervenues depuis, ce qui laisse le lecteur penser que cette suppression vaut absolution. Ce n'est pas vrai. On a aujourd'hui le droit de lire Maria Valtorta, oui. On ne sera pas excommunié pour cela, oui. Mais l'Eglise n'a jamais révisé sa position sur le fond et exprime toujours les plus grandes réserves en ce qui concerne cette œuvre. Dans ce feuillet les graves raisons qui ont conduit à la condamnation sont occultées et tout est fait pour laisser croire que l'œuvre est aujourd'hui non seulement tolérée, mais *encouragée* par l'Eglise, alors que c'est tout le contraire: c'est de la désinformation.

Hélas ce document n'est pas une exception, il obéit au contraire à ce qui ressemble à une charte de ce qu'il faut dire et ne pas dire, et que l'on retrouve régulièrement dans les conférences, vidéos et interviews sur les radios chrétiennes : « Imprimatur verbal » de Pie XII anéanti par le Saint-Office, Jean-Paul II lecteur assidu... *« L'œuvre de Maria fut la nourriture de papes et de saints qui en recommandèrent la lecture »* ose-ton même nous affirmer sans la moindre justification lors d'une conférence « Maria Valtorta, le don extraordinaire pour notre temps » donnée le 16 juin 2016 à Notre Dame d'Auteuil . La nourriture !

Quand on prétend justifier la valeur de l'ouvrage par le soutien que lui auraient apporté des saints on oublie aussi que ce que l'Eglise reconnaît en canonisant une personne, ce sont les « vertus héroïques » dont elles ont fait preuve durant leur vie, pas la justesse de toutes leurs opinions. Dans un article de l'Osservatore Romano du 4 février 1951 consacré aux révélations privées le futur Cardinal Ottaviani alors assesseur au Saint-Office met les points sur les i: « Même quand l'autorité de l'Eglise canonise un saint cela ne suffit pas pour qu'elle garantisse le caractère préternaturel de toutes ses actions extraordinaires, et encore moins qu'elle approuve toutes ses opinions personnelles ». On ne saurait mieux exprimer que les points de vue de saints sur ces questions ne sont rien en regard du jugement de l'Eglise. La volonté d'exploiter ce filon de la sainteté n'a plus de limites quand on laisse croire que Benoit XVI soutenait l'oeuvre du fait qu'il ait béatifié deux personnes ouvertement favorables à Maria Valtorta. Ici non seulement les bienheureux auraient toujours un parfait jugement, mais celui qui les béatifie partagerait de ce seul fait toutes leurs convictions ! Ces béatifications seraient un signe du ralliement tardif de Benoit XVI à la cause alors qu'autrefois Cardinal Ratzinger il y était hostile... Ce qu'il faut souligner au contraire, c'est que depuis la condamnation de 1949 aucun Pape n'a jamais demandé la révision du jugement de l'Eglise.

Quand on défend une juste cause, et a fortiori la cause de Dieu, on dit tout simplement la vérité. On n'occulte rien, on n'invente rien, on n'affirme rien sans preuves, on ne déforme pas, on ne manipule pas. Les pratiques des propagandistes de l'œuvre, souvent si éloignées de ces exigences, ne peuvent que conforter les doutes sur la justesse de leur cause.

4. Une troublante agressivité envers les contradicteurs

Autre point qui ne plaide pas pour une origine divine : l'étonnante agressivité que manifestent ses défenseurs envers ceux qui la contestent. Ceux qui font la promotion de cette œuvre nous assurent qu'elle nous rapproche de Dieu, on attendrait donc de leur part une totale sérénité devant leurs contradicteurs et une attitude conforme à celle que nous demande le Christ : aimer jusqu'à ses ennemis. C'est à dire au minimum, dans la situation,

accepter l'idée que d'autres puissent avoir en toute bonne foi des opinions contraires, respecter leur point de vue et s'abstenir de les agresser ou de les moquer. On en est loin.

Le discours est parfois primaire : puisque l'oeuvre vient de Dieu, ses adversaires ne peuvent qu'avoir partie liée avec Satan... On entend cela par exemple dans la présentation de la conférence « A la redécouverte de l'Evangile avec Maria Valtorta » prononcée le 16 janvier 2018 en l'église Saint Roch : *« … Nous constaterons ensuite l'adversité envers cette œuvre, car il est bien évident que si Jésus nous donne un moyen supplémentaire de le connaître en vérité, de l'aimer, Satan va employer sa ruse pour l'anéantir »*. Et voici d'une seule phrase ceux qui s'opposent à l'oeuvre parce qu'ils ne croient pas à son origine divine réunis bien malgré eux sous la bannière de Satan.

Parfois, comme à Notre Dame D' Auteuil le 5 novembre 2019 (vidéo « Révélations privées, fondements de l'Eglise ») on consacre beaucoup de temps à la critique des opposants et on s'exprime comme s'ils rejetaient systématiquement *toutes* les révélations privées. Ces personnes refuseraient à Dieu le droit de se manifester encore de nos jours et voudraient parler à sa place ! C'est là déformer la position de ceux qui contestent l'ouvrage. Certes il existe des catholiques dits « progressistes » qui ne croient pas aux révélations privées. Mais ceux-là restent dans leur sphère et ne perturbent pas ceux qui pensent autrement. Les vrais critiques de l'oeuvre de Maria, ceux qui s'expriment, ceux qui gênent en effet les propagandistes, sont au contraire convaincus que le Ciel peut encore se manifester de nos jours. Mais ils pensent avec l'Eglise que les manifestations extraordinaires ne viennent pas forcément toutes du Ciel et ne reconnaissant pas Jésus dans cet ouvrage, ils rejettent *cette* révélation privée. Comment le leur reprocher ?

Moquer les opposants, les faire passer pour des idiots, est une autre pratique courante. C'est ainsi que l' on entend souvent qu'aucun de ceux qui critiquent l'œuvre ne l'aurait lue ! *« Depuis deux ans que je travaille en détail sur ce dossier je peux témoigner qu'aucune personne qui émet un avis mitigé ou négatif sur Maria Valtorta ne l'a lue »* nous dit-on le 16/01/2018 lors de l'intervention déjà citée plus haut. Le 23 octobre de la même année à Montréal on fait encore beaucoup plus fort : *« Cela fait dix-huit ans que je fais connaître l'oeuvre. A chaque fois que j'ai eu en face de moi un théologien, un évêque, un prêtre, un laïc, un intellectuel qui en disait du mal je disais:* « Avez vous lu ? » *Il disait* « Non... » *ou ne répondait pas … parce qu'il n'avait pas lu »*. Dix huit ans de conférences sans avoir jamais croisé un auditeur critique en ayant lu suffisamment pour justifier son point de vue, c'est bien difficile à croire. Mais peu importe: la salle est conquise et s'en amuse, les opposants sont ridiculisés, l'objectif est atteint.

5. Une activité commerciale et médiatique en expansion

Impossible de ne pas dire un mot ici de cet aspect de cette œuvre. La diffusion des ouvrages s'est toujours faite à très grande échelle, puisqu'il y aurait aujourd'hui dans le monde plusieurs millions d'exemplaires en circulation, dans de multiples traductions. Mais si pendant quelques dizaines d'années elle s'est limitée à celle de l'édition de l'« Evangile » en dix gros volumes, aujourd'hui à peu près tous les autres écrits de Maria sont disponibles, et l'on voit maintenant se multiplier des compilations d'extraits de ses œuvres sur une infinité de sujets « vus selon Maria Valtorta ». C'est un coup de génie commercial : on puise toujours

à la même source - les écrits de Maria - , mais en faisant une sélection par thème : « Marie-Madeleine », « Saint Joseph », « la fin des Temps », « les sacrements », etc… La mine semble inépuisable. Et concernant le seul Evangile les « produits dérivés » se multiplient. Sont ainsi disponibles en France, en plus de la version de base en dix volumes : une version dite « simplifiée » pour ados de 13 à 16 ans, une version pour enfants de 8 à 12 ans, et même une version pour les petits de 4 à 7 ans .

0n voit mal ce qui sur le fond peut justifier une telle multiplication de l'offre. Rien d'équivalent n'a jamais existé dans la diffusion des évangiles. On n'en connaît pas de version « simplifiée » adaptée aux jeunes ou aux adolescents. Pourquoi ? Par respect pour la Révélation certainement. Parce qu'ils ne comportent rien de superflu qui puisse être supprimé. Parce que, à l'exception des tout-petits, ils sont suffisamment compréhensibles par tous sans qu'il soit nécessaire d'éditer pour chaque âge une version spéciale. Comment d'ailleurs et sur quels critères se permet-t-on de tailler dans une oeuvre dont on nous répète à l'envi que l'auteur est divin? « Jésus » lui-même est horrifié à l'idée que l'on touche à l'ouvrage. Il le dit à Maria le 18 février 1947 (Cahiers de 45-50): *« ...Modifier certaines parties de l'ouvrage, comme si une créature pouvait se permettre de le faire sur des pages que, moi, j'ai dictées ? ».* A-t-on lu ce que l'on édite ? Ou brave-t-on une nouvelle fois sciemment les exigences de celui que l'on nous présente comme étant le Christ?

Tout ceci ne peut que conforter une nouvelle fois les doutes sur l'origine de l'œuvre : comment croire que Jésus nous donne après 2000 ans un nouvel « Evangile » 25 fois plus volumineux que l'original mais cette fois si peu accessible aux jeunes qu'il faille le réécrire pour eux ? Pourquoi l'ouvrage que l'on nous présente comme une simple « illustration » des évangiles serait-il inadapté à un jeune public ? Les jeunes comprennent les images aussi bien que les adultes.

Existe aussi depuis 2001 une Association Maria Valtorta (www.associationmariavaltorta.fr) dont la vocation est de faire connaître son œuvre par les médias. Elle organise des pèlerinages en Terre Sainte « selon les visions de Maria Valtorta », des conférences dans les paroisses à l'occasion de « Journées nationales des amis de Maria Valtorta », et même depuis 2022 une retraite Maria Valtorta. Cette association fait dès sa page d'accueil la promotion directe des ouvrages en renvoyant sur le site de l'éditeur, et invite même à faire un don « pour soutenir l'évangélisation » en citant Saint Paul:

« Que chacun donne selon ce qu'il a décidé dans son cœur, non de manière chagrine ou contrainte ; car Dieu aime celui qui donne avec joie ». (2 Cor. 9,7).

Dieu aime-t-il pareillement qu'une association collecte pour la diffusion d'un autre Evangile que ceux que nous ont donnés les évangélistes ? Un de ces Evangiles « différents » dont le même Saint Paul (Galates, 1,8) juge les auteurs avec une extrême sévérité?

Chapitre 3 : Un autre Evangile

« *L'œuvre de Maria Valtorta ne raconte pas un nouvel évangile et le dit clairement : elle l'illustre* » nous dit le site MV dans sa page d'accueil. Ce n'est pas l'avis de l'Eglise et on voit mal pourquoi elle aurait condamné une illustration. Si elle a refusé le Nihil Obstat en 1949, c'est bien que pour elle cette œuvre comporte des éléments incompatibles avec son enseignement. Et en effet comme on va le voir il y a d'énormes différences entre l'œuvre de Maria et les évangiles, des différences si grossières qu'elles sont facilement détectables par un simple fidèle .

1. L'essentiel noyé dans le superflu

Dans les évangiles que nous connaissons tout est important, on sent qu'il n'y a pas un mot de trop, ce qui explique aussi que ce soit si facile à lire et que cela tienne dans un petit livre. Mais si vous ouvrez au hasard l'un des dix tomes de « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé » vous tomberez le plus souvent sur des passages sans aucun intérêt pour votre foi : vous aurez des descriptions de lieux et paysages d'une extrême précision, qui peut-être font « vrai », mais qui n'apportent rien sur le plan spirituel: qu'importe en effet qu'une petite brise de Sud-Est (les points cardinaux sont très présents) venue du lac agite les feuilles de l'arbre sous lequel tel ou tel compagnon de Jésus aura étendu telle natte de telle couleur après l'avoir secouée pour en enlever la poussière etc… Une grande partie de l'œuvre de Maria ne concerne malheureusement que le cadre de l'action. Si bien que pour trouver des événements ou des paroles de « Jésus » ayant quelque consistance, il faut absorber des pages et des pages de descriptions sans intérêt ou de conversations insipides entre personnages secondaires. Les évangiles vont droit à l'essentiel, c'est exactement le contraire chez Maria Valtorta.

Les défenseurs de la cause semblent d'ailleurs avoir pris conscience du problème puisque par exemple on trouve sur Internet une vidéo de quelques minutes intitulée « Quels conseils pour lire Maria Valtorta ? » (YouTube 10/12/2018) dans laquelle un religieux pourtant enthousiaste reconnaît complètement le problème des longueurs qui encombrent l'œuvre pour finalement nous dire de ne pas hésiter à sauter les passages en question. Pourquoi d'ailleurs doit-on être conseillé pour lire cette œuvre ? Le Ciel n'aurait pas su nous donner un ouvrage simple et directement accessible ?

2. Les évangiles revisités

Dans une conférence intitulée « Le Porte-Plume de Dieu » prononcée le 21 octobre 2017 à Viarregio en Italie (vidéo accessible sur le site www.associationmariavaltorta.fr), l'orateur nous affirme avec force : *« Pour Maria Valtorta il n'y a jamais d'épisode de l'Evangile déformé, tronqué ou trahi. Tel l'Evangile nous fut donné, tel on le retrouve dans ses visions ».* Comme on va le constater dans la suite sur plusieurs exemples, cette proclamation est particulièrement osée. Tout lecteur de cette œuvre connaissant un peu les évangiles ne peut au contraire que constater les énormes différences *sur le fond* qui l'en séparent, tant dans la

façon d'être des personnages que dans la relation de certaines paraboles ou scènes de la vie de Jésus. C'est d'ailleurs la première raison qui a motivé l'interdiction de publication de 1949 puis la mise à l'Index. La Vierge, qui apparaît si peu dans les évangiles, est présente du début à la fin et intervient souvent, tenant de longs discours. Un personnage totalement inconnu des évangiles est aussi très présent: c'est un enfant de 12 ans, Marziam, qui aurait été recueilli par Jésus puis serait devenu le fils adoptif de Pierre, aurait partagé l'essentiel de la vie publique et aurait été (nous dit le site MV) un disciple prodige et un prédicateur remarquable malgré son jeune âge. Il est surprenant qu' aucun des évangélistes, même pas Marc, très proche de Pierre, n'ait jugé bon d'évoquer ce fils adoptif extraordinaire… Quant à Judas, absent des évangiles jusqu'aux tous derniers jours, il est si présent qu'il semble être comme le fil conducteur de l'oeuvre: son parcours fascine ses promoteurs, qui avec une belle unanimité voient dans la description de son long cheminement auprès de « Jésus » un des sommets de l'ouvrage. Mais pas d'inquiétude: tout ceci n'est qu'une simple illustration des évangiles.

Autre différence majeure, la place que prend la luxure dans l'Evangile de Maria. Pour le Jésus que nous connaissons les péchés les plus graves sont l'orgueil, le manque de charité, l'hypocrisie, le mensonge. Satan est « le Prince du mensonge ». Si l'adultère est parfois évoqué la luxure est ignorée, elle n'est jamais le sujet d'une parabole, on peut donc penser qu'elle n'était pas pour le Christ une question centrale. Mais chez Maria au contraire la luxure est partout, c'est une véritable fixation, c'est jusqu'à sa trahison le péché de Judas, on dirait que c'est LE péché. Et même le péché originel, si l'on en croit une catéchèse de « Jésus » (EMV 17) : Eve aurait été caressée par le serpent, et ça lui aurait plu au point d'y revenir plutôt que de courir appeler Dieu à son secours. Personne n'a jamais appris cela au catéchisme. C'est pourtant ce que « Jésus » révèle à Maria le 5 mars 1944, après 20 siècles de silence sur la question, et en manipulant l'Ecriture Sainte. Car pour justifier ce scoop, dans cette catéchèse « Jésus » cite la Genèse (3,6) comme suit: *« La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir… elle prit de son fruit et mangea »*, quand la Genèse nous dit exactement: *« La femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, séduisant à voir <u>et désirable pour acquérir l'intelligence</u>* ; *elle prit de son fruit et mangea »*. Selon la Genèse la faute originelle est donc bien, comme on nous l'a toujours appris, un péché d'orgueil : celui de vouloir tout comprendre, de vouloir être comme Dieu. Il n'est pas question de luxure. Mais la suppression des mots se rapportant à l'acquisition de l'intelligence, pourtant essentiels, rend la phrase ambiguë et nous en cache le véritable sens. Et c'est le prétendu « Jésus » qui est ici l'auteur du délit ! Imagine-t-on le vrai Jésus faire des coupes dans les textes sacrés pour en modifier le sens et justifier son enseignement ?

Le long développement que fait ici « Jésus » sur cette question est d'ailleurs absurde, et une nouvelle fois contraire à ce que l'Eglise a toujours enseigné. Il nous explique d'abord que dans les plans du Créateur la multiplication de la race humaine aurait dû se faire spirituellement . Voici en effet ce qu'entend Maria de « Jésus » : *« Dieu avait dit à l'homme et à la femme : Vous connaissez toutes les lois et les mystères de la Création. Mais n'essayez pas de m'usurper le droit d'être le Créateur de l'homme. Mon amour, qui circule en vous, suffira à la propagation de la race humaine, sans luxure ».* Selon notre « Jésus », toute union physique même pour donner la vie serait donc luxure... Une nouvelle affirmation absolument contraire à l'enseignement de l'Eglise. Et pourquoi Dieu aurait-il créé l'homme et la femme sexuellement complémentaires et aptes à se reproduire biologiquement s'ils devaient se multiplier d'une autre façon, purement spirituelle ? Rien de cela ne tient debout. C'est

d'ailleurs contraire à ce que nous dit la Genèse (2, 18) au moment de la création de la femme: *« C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair ».* On comprend facilement que pareils errements n'aient pas été du goût des censeurs qui ont étudié l'ouvrage en 1948. On comprend aussi que ces censeurs ne sont pas forcément les personnes bornées que les soutiens de Maria nous décrivent. Tout simplement ils savent lire et en tirent les conséquences.

Souvent c'est le sens même de l'enseignement de Jésus qui est déformé, ou qui disparaît derrière autre chose. Et on ne reconnaît pas certaines scènes essentielles de sa vie publique. Il y a de nombreux exemples, j'en ai retenu cinq : deux paraboles célèbres, et trois scènes de l'évangile de Jean. Pour chaque épisode je présente d'abord l'extrait tiré des évangiles canoniques, puis l'extrait correspondant pris dans « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé », toujours dans son intégralité malgré les longueurs. Car pour bien comprendre ce qu'est l'oeuvre de Maria Valtorta il est indispensable de lire les épisodes complètement. Cette présentation permettra aussi à ceux qui découvrent son œuvre de se faire une idée de sa qualité littéraire, si souvent vantée par ses défenseurs.

. Le pharisien et le publicain

Voici d'abord, petite révision, la parabole telle que nous la rapporte Saint Luc (Lc 18, 9-14):

... Il dit encore la parabole que voici à certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient tous les autres : « Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre collecteur d'impôts. Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, malfaiteurs, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts. Je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je me procure. Le collecteur d'impôts, se tenant à distance, ne voulait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. Je vous le déclare : celui-ci redescendit chez lui justifié, et non l'autre, car tout homme qui s'élève sera abaissé, mais celui qui s'abaisse sera élevé ».

Voici maintenant la même parabole vue et entendue par Maria Valtorta (EMV 220).

« Ecoutez cette autre parabole pour comprendre quelles sont les choses qui ont de la valeur aux yeux de Dieu. Elle vous enseignera à vous corriger d'une pensée qui n'est pas bonne et qui est en beaucoup de cœurs. La plupart des hommes se jugent par eux-mêmes, et comme un homme sur mille est vraiment humble, il se produit ainsi que l'homme se juge parfait, lui seul parfait, alors que chez le prochain il remarque des péchés par centaines.

Un jour deux hommes qui étaient allés à Jérusalem pour affaires, montèrent au Temple, comme il convient à tout bon Israélite chaque fois qu'il met les pieds (sic) *dans la Cité Sainte. L'un était pharisien, l'autre publicain. Le premier était venu pour percevoir les revenus de certains magasins et pour faire ses comptes avec ses intendants qui habitaient dans les environs de la ville. L'autre pour verser les impôts perçus et pour demander la pitié au nom*

d'une veuve qui ne pouvait payer la taxe de sa barque et des filets car la pêche, faite par l'aîné des fils, suffisait à peine pour donner à manger à ses nombreux autres fils.

Avant de monter au temple, le pharisien était passé chez les tenanciers des magasins et avait jeté un coup d'œil sur ces magasins qu'il avait vu remplis de marchandises et d'acheteurs. Il s'était complu en lui-même, il avait appelé le tenancier du lieu et lui avait dit : « Je vois que ton commerce marche bien ».

« Oui, grâce à Dieu, je suis content de mon travail. J'ai pu augmenter le stock de marchandises et j'espère faire encore davantage. J'ai amélioré le magasin et l'année qui vient je n'aurai pas les dépenses de bancs et d'étagères et j'aurai donc plus de gain ».

« Bien ! Bien ! J'en suis heureux ! Combien paies-tu pour cet endroit ? ».

« Cent didrachmes par mois. C'est cher, mais la situation est bonne… ».

« Tu l'as dit. La situation est bonne. Par conséquent, je double la redevance ».

« Mais Seigneur, s'écrie le marchand, de cette manière tu m'enlèves tout profit ! ».

« C'est juste. Dois-je peut-être t'enrichir, et à mes dépens ? Vite. Ou bien tu me donnes deux mille quatre cent didrachmes et tout de suite, ou je te mets dehors et je prends la marchandise. Le lieu est à moi et j'en fais ce que je veux ».

Ainsi fit- il pour le premier, le second, le troisième de ses tenanciers, doublant pour tous la redevance, restant sourd à toute prière. Comme le troisième, chargé de famille, voulait résister il appela les gardes et fit poser les scellés en mettant dehors le malheureux.

Puis dans son palais il examina les registres des intendants pour trouver de quoi les punir comme paresseux et pour accaparer la part qu'il s'était réservé de droit. L'un deux avait son fils mourant et, à cause de ses nombreuses dépenses, il avait vendu une partie de son huile pour payer les remèdes. Il n'avait donc rien à donner au maître exigeant.

« Aie pitié de moi, Maître, mon pauvre fils va mourir et après, je ferai des travaux supplémentaires pour te rembourser ce qui te semble juste. Mais maintenant, tu le comprends, je ne puis ».

« Tu ne peux pas ? Je vais te faire voir si tu peux, ou si tu ne peux pas ». Et étant allé au pressoir avec le pauvre intendant, il enleva le reste d'huile que l'homme s'était réservé pour sa misérable nourriture et pour alimenter la lampe qui lui permettait de veiller son fils pendant la nuit.

Le publicain, de son côté, était allé chez son supérieur et ayant versé les impôts perçus s'entendit dire : « Mais il manque trois cent soixante as. Comment donc cela ? ».

« Voilà, je vais te le dire. Dans la ville, il y a une veuve qui a sept enfants. Le premier seul est en âge de travailler mais il ne peut aller loin de la rive avec sa barque parce que ses bras sont encore faibles pour la rame et la voile, et il ne peut payer un garçon de barque. Restant près de la rive, il prend peu de poissons et sa pêche suffit à peine pour nourrir ces huit malheureuses personnes. Je n'ai pas eu le cœur d'exiger la taxe ».

« Je comprends, mais la loi c'est la loi. Malheur, si on savait qu'elle a pitié ! Tout le monde trouverait des raisons pour ne pas payer. Que le jeune change de métier et vende la barque s'il ne peuvent pas payer ».

« C'est leur pain pour l'avenir, et c'est le souvenir du père ».

« Je comprends, mais on ne peut transiger ».

« C'est bien. Mais moi je ne peux penser à huit malheureux privés de leur unique bien. Je paie de ma bourse les trois cent soixante as ».

Après avoir fait ces choses, les deux montèrent au Temple. En passant devant la salle du Trésor, le pharisien tira avec ostentation de son sein une bourse volumineuse et il la secoua jusqu'à la dernière piécette dans le Trésor. Dans cette bourse se trouvait l'argent pris en plus aux commerçants et le prix de l'huile enlevée à l'intendant et vendue tout de suite à un marchand. Le publicain de son côté jeta une poignée de piécettes après avoir pris ce qui lui était nécessaire pour retourner chez lui. L'un et l'autre donnèrent donc ce qu'ils avaient et même, en apparence, le plus généreux était le pharisien car il avait donné jusqu'à la dernière piécette qu'il avait sur lui. Cependant, il faut réfléchir que dans son palais il avait d'autre argent et qu'il avait des crédits ouverts auprès des riches changeurs.

De là, ils allèrent devant le Seigneur. Le pharisien tout à fait en avant près de la limite de l'Atrium des Hébreux, vers le Saint ; le publicain tout au fond, presque sous la voûte qui menait dans la Cour des Femmes, et il restait courbé, accablé par la pensée de sa misère par rapport à la Perfection divine. Et ils priaient l'un et l'autre.

Le pharisien, tout droit, presque insolent, comme s'il était le maître du lieu et comme si c'était lui qui daignait rendre hommage à un visiteur, disait « Voici que je suis venu te vénérer dans la Maison qui est notre gloire. Je suis venu bien que je sente que Tu es en moi car je suis juste. Je sais l'être. Cependant, bien que je sache que c'est par mon mérite que je suis tel, je te remercie, comme la loi le prescrit, de ce que je suis. Je ne suis pas rapace, injuste, adultère, pécheur comme ce publicain qui, en même temps que moi, a jeté dans le trésor une poignée de piécettes. Moi, Tu l'as vu, j'ai donné tout ce que j'avais sur moi. Cet avare, au contraire, a fait deux parts et il t'a donné la plus petite, l'autre certainement il va la garder pour faire bombance et pour les femmes. Mais moi, je suis pur. Je ne me contamine pas, moi. Je suis pur et juste, je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède. Oui, je suis pur, juste et béni car je suis Saint. Gardes-en le souvenir, Seigneur.

Le publicain, dans son coin éloigné, n'osait pas lever son regard vers les portes précieuses du Temple et, en se frappant la poitrine, il priait ainsi : « Seigneur, je ne suis pas digne de me tenir dans ce lieu. Mais Tu es juste et saint et Tu me le permets encore, car tu sais que l'homme est pécheur et que s'il ne vient pas vers Toi il devient un démon. Oh ! Mon Seigneur ! Je voudrais t'honorer nuit et jour et je dois pendant tant d'heures être l'esclave de mon travail : dur travail qui m'humilie, parce qu'il est douleur pour mon prochain le plus malheureux, mais je dois obéir à mes supérieurs parce que c'est mon pain. Fais, ô mon Dieu, que je sache accommoder le devoir envers mes supérieurs, avec la charité envers mes pauvres frères, pour qu'en mon travail je ne trouve pas ma condamnation. Tout travail est saint s'il est fait avec charité. Garde la charité toujours présente en mon cœur, pour que moi, le misérable que je suis, je sache avoir pitié de ceux qui me sont soumis, comme tu as pitié de moi, grand pécheur.

J'aurais voulu t'honorer davantage, ô Seigneur, tu le sais. Mais j'ai pensé que prendre l'argent destiné au Temple pour soulager huit cœurs malheureux était une chose meilleure que de le donner au Trésor et puis faire verser des larmes de désolation à huit innocents malheureux. Pourtant, si je me suis trompé, fais-moi le comprendre ô Seigneur et je te donnerai jusqu'à la dernière piécette et je retournerai au pays à pied en mendiant mon pain. Fais-moi comprendre Ta justice. Aie pitié de moi, ô Seigneur, car je suis un grand pécheur. Voilà la parabole.

En vérité, en vérité je vous dis que le pharisien sortit du Temple avec un nouveau péché ajouté à ceux déjà faits avant de monter au Moriah, alors que le publicain en sortit justifié et la bénédiction de Dieu l'accompagna à sa maison et y demeura, car il avait été humble et miséricordieux, et ses actions avaient été encore plus saintes que ses paroles, alors que le pharisien n'était bon qu'en paroles et extérieurement, alors qu'en son intérieur il était l'ouvrier de Satan et faisait ses œuvres par orgueil et dureté de cœur, et Dieu le haïssait pour ce motif.

Celui qui s'exalte sera un jour, tôt ou tard, humilié. Si ce n'est pas ici, ce sera dans l'autre vie. Celui qui s'humilie sera exalté, particulièrement au Ciel où on voit les actions des hommes dans leur véritable vérité ».

Déjà on comprend pourquoi « L'Evangile » de Maria remplit 5000 pages. Mais ce qui est grave, c'est que le fond en lui-même est très différent.

Chez Luc le pharisien est un homme droit et juste, mais qui malheureusement le sait et se gonfle d'orgueil jusqu'à en tirer vanité et mépris pour ceux qui n'ont pas son niveau de sainteté. Et le publicain est un pécheur, un vrai, lui aussi le sait mais il le regrette et implore le pardon. La parabole est centrée sur l'exigence de l'humilité. Luc ne nous dit rien de ce qu'ont fait les deux personnes avant de se retrouver au Temple et s'il n'en parle pas on peut penser que là n'était pas le sujet de l'enseignement du Christ.

Quelle surprise alors, lorsqu'on lit dans « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé » la relation de cette même parabole, présentée comme nous donnant les paroles mêmes que le Christ aurait prononcées devant ses disciples il y 2000 ans. Une grande partie du texte est consacrée à l'emploi du temps des deux personnages avant leur rencontre au Temple. Et tout cela pour nous convaincre du contraire de ce que nous avions compris de l'évangile : le pharisien, loin d'être un Juste, est un personnage cupide, cruel, et au comportement si ignoble qu'il en est à peine crédible. Comment un tel homme pourrait-il se présenter avec fierté devant le Seigneur ? Quant au publicain, c'est exactement l'inverse : ce n'est plus le pécheur anéanti par le constat de ses faiblesses et manquements, c'est un héros, un défenseur de la veuve et de l'orphelin, qui paie de sa poche l'impôt d'une veuve dans la détresse. Il y a chez Maria un total changement de perspective qui noie la question de l'humilité dans la comparaison entre les deux comportements, eux-mêmes à l'opposé de ce que l'on aurait pu attendre après avoir lu Saint Luc. Cela brouille la parabole et lui enlève tout son sens : c'est « un autre Evangile ». Et il est moins beau que le vrai !

On pourra au passage s'étonner d'entendre dans la bouche de « Jésus » fustigeant le pharisien ce propos : *« et Dieu le haïssait pour ce motif ».* On m'avait toujours appris que

Dieu aime tous ses enfants, y compris les plus grands pécheurs. Il ne saurait haïr que des comportements. Ce n'est pas ce qu'entend Maria.

. Les ouvriers de la onzième heure

Continuons avec la parabole des ouvriers de la onzième heure, dont voici d'abord la version tirée de Mathieu (Mt 20,1) :

Le royaume des Cieux est comparable, en effet, à un maître de maison qui sortit de grand matin, afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il convînt avec les ouvriers d'une pièce d'argent pour la journée et les envoya à sa vigne. Sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient sur la place, sans travail, et il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui est juste. Ils y allèrent. Sorti de nouveau vers la sixième heure, puis la neuvième, il fit de même. Vers la onzième heure, il sortit encore, en trouva d'autres qui se tenaient là et leur dit : Pourquoi êtes- vous restés là tout le jour, sans travail ? C'est que, lui disent-ils, personne ne nous a embauchés. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne. Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et remets à chacun son salaire, en commençant par les derniers pour finir par les premiers. Ceux de la onzième heure vinrent donc et reçurent chacun une pièce d'argent. Les premiers, venant à leur tour, pensèrent qu'ils allaient recevoir davantage ; mais ils reçurent eux aussi chacun une pièce d'argent. En la recevant, ils murmuraient contre le maître de maison : ces derniers venus, disaient-ils, n'ont travaillé qu'une heure, et tu les traites comme nous, qui avons supporté le poids du jour et la grosse chaleur. Mais il répliqua à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais pas de tort ; n'a tu pas convenu avec moi d'une pièce d'argent ? Emporte ce qui est à toi et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de mon bien ? Ou alors, ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront premiers et les premiers seront derniers.

Voici maintenant comment « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé » raconte cette parabole (EMV 329) :

Un maître sortit au point du jour pour engager des travailleurs pour sa vigne, et il convînt avec eux d'un denier pour la journée. Il sortit de nouveau à l'heure de tierce et, réfléchissant que les travailleurs engagés étaient peu nombreux, voyant d'autre part sur la place des travailleurs désoeuvrés qui attendaient qu'on les embauche il les prit et il leur dit : « Allez à ma vigne et je vous donnerai ce que j'ai promis aux autres ». Et ils y allèrent.

Il sortit à sexte et à none et il en vit d'autres encore et il leur dit : « Voulez-vous travailler dans mon domaine ? Je donne un denier par jour à mes travailleurs ». Ces derniers acceptèrent et ils y allèrent.

Il sortit enfin vers la onzième heure et il en vit d'autres qui paressaient au coucher du soleil. « Que faites-vous ainsi oisifs ? N'avez-vous pas honte de rester à rien faire pendant tout le jour ? leur demanda-t-il. « Personne ne nous a embauchés pour la journée. Nous aurions voulu travailler pour gagner notre nourriture, mais personne ne nous a appelés à sa vigne ».

« Eh bien, je vous embauche pour ma vigne. Allez, et vous aurez le salaire des autres ». Il parla ainsi, car c'était un bon maître, et il avait pitié de l'avilissement de son prochain.

Le soir venu et les travaux terminés, l'homme appela son intendant et lui dit : «Appelle les travailleurs, et paie-leur leur salaire selon ce que j'ai fixé, en commençant par les derniers qui sont les plus besogneux, n'ayant pas eu pendant la journée la nourriture que les autres ont eu une ou plusieurs fois et qui même, par reconnaissance pour ma pitié, ont travaillé plus que tous. Je les ai observés : renvoie-les pour qu'ils aillent au repos qu'ils ont bien mérité et pour jouir avec les leurs du fruit de leur travail ». Et l'intendant fit ce que le maître ordonnait en donnant à chacun un denier.

Vinrent en dernier ceux qui travaillaient depuis la première heure du jour. Ils furent étonnés de ne recevoir, eux aussi, qu'un seul denier et ils se plaignirent entre eux et à l'intendant qui leur dit : « J'ai reçu cet ordre. Allez vous plaindre au maître et pas à moi. Ils s'y rendirent et ils dirent : « Voilà, tu n'es pas juste ! Nous avons travaillé douze heures, d'abord à la rosée et puis au soleil ardent, et puis de nouveau dans l'humidité du soir, et tu nous a donné le même salaire qu'à ces paresseux qui n'ont travaillé qu'une heure !... Pourquoi cela ? » Et l'un d'eux, surtout, élevait la voix en se déclarant trahi et indignement exploité.

« Ami, en quoi t'ai-je fait tort ? De quoi ai-je convenu avec toi à l'aube? Une journée de travail continu pour un denier de salaire n'est-ce pas ? ».

« C'est vrai. Mais tu as donné la même chose à ceux qui ont si peu travaillé… ».

« N'as-tu pas accepté ce salaire qui te paraissait convenable ? ».

« Oui, j'ai accepté, parce que les autres donnaient encore moins ».

« As-tu été maltraité par moi ? ».

« Non, en conscience, non ».

« Je t'ai accordé un long repos pendant le jour et la nourriture, n'est-ce pas ? Je t'ai donné trois repas. Et on n'était pas convenu de la nourriture et du repos. N'est-ce pas ? ».

« Oui, ils n'étaient pas convenus ».

« Pourquoi alors les as-tu acceptés ? ».

« Mais… Tu as dit : je préfère agir ainsi pour que vous ne soyez pas trop lassés en revenant chez vous. Et cela nous semblait trop beau… Ta nourriture était bonne, c'était une économie, c'était… ».

« C'était une faveur que je vous faisais gratuitement et personne ne pouvait y prétendre. N'est-ce pas ? ».

« C'est vrai ».

« Je vous ai donc favorisés. Pourquoi vous lamentez vous ? C'est moi qui devrait me plaindre de vous qui, comprenant que vous aviez affaire à un bon maître, vous travailliez nonchalamment alors que ceux qui étaient venus après vous, avec le bénéfice d'un seul repas, et les derniers sans repas, travaillaient avec plus d'entrain, faisant en moins de temps

le même travail que vous avez fait en douze heures. Je vous aurais trahis si, pour payer ceux-ci je vous avait enlevé la moitié de votre salaire. Pas ainsi. Prends donc ce qui te revient et vas-t-en. Voudrais-tu venir chez moi pour m'imposer tes volontés ? Moi, je fais ce que je veux et ce qui est juste. Ne sois pas méchant et ne me porte pas à l'injustice. Je suis bon.

O vous tous qui m' écoutez je vous dis en vérité que Dieu le Père propose à tous les hommes les mêmes conditions et promet un même salaire. Celui qui avec zèle se met au service du Seigneur sera traité par Lui avec justice, même s'il n'a pas beaucoup travaillé à cause de l'imminence de sa mort. En vérité je vous dis que ce ne sont pas toujours les premiers qui seront les premiers dans le royaume des cieux et que là-haut on verra de ceux qui étaient les derniers devenir les premiers, et d'autres qui étaient les premiers devenir les derniers. Là on verra beaucoup d'hommes, qui n'appartiennent pas à Israël, plus saints que beaucoup d'Israël. Je suis venu appeler tout le monde, au nom de Dieu. Mais si les appelés sont nombreux, peu nombreux sont les choisis, car peu nombreux sont ceux qui veulent la Sagesse.

Ici remarquons déjà que quand Mathieu nous dit que le Maître informe les ouvriers tardifs qu'il leur donnera « ce qui est juste » on comprend bien qu'il ne leur dit pas à l'embauche ce qu'ils gagneront : ils y vont en confiance dans la justice du Maître. C'est encore le contraire chez Maria, où le Maître ayant claironné toute la journée qu'il donnera un denier à chacun des nouveaux embauchés, on ne comprend pas pourquoi les premiers sont surpris au moment de la paye. Une des multiples incohérences qui foisonnent dans l'œuvre et qui casse complètement la chute de la parabole.

Mais aussi on nous apprend que les ouvriers qui ont travaillé tout le jour sont des paresseux qui ont abondamment profité des largesses du maître (trois repas etc…), quand ceux arrivés sur le tard ont travaillé sans compter au point d'en faire autant sinon plus que les premiers ! Si bien que la pure bonté du maître qui ressort de l'évangile de Mathieu se trouve ici polluée par la simple justice humaine : il est normal de donner à tous la même chose puisqu'ils ont fait à peu près le même travail ! Voilà comment cette parabole se retrouve transformée jusqu'à en perdre son sens profond.

Et dans cette parabole revisitée les paroles sont bien moins belles qu'elles ne le sont dans l'évangile que nous connaissons. Cette phrase extraordinaire : « ton œil est-t-il mauvais parce que je suis bon ? » a disparu, elle est remplacée par un fade « Ne sois pas méchant et ne me porte pas à l'injustice. Je suis bon ». Tout lien entre la colère de l'ouvrier et la bonté du maître a disparu, cela n'a ni le même sens, ni la même force. De même le célébrissime *« les derniers seront premiers et les premiers seront derniers »* est remplacé par une phrase si alambiquée qu'elle en devient presque impossible à retenir. Essayez donc: *« en vérité je vous dis que ce ne seront pas toujours les premiers qui seront les premiers dans le royaume des cieux et que là-haut on verra de ceux qui étaient les derniers devenir les premiers, et d'autres qui étaient les premiers devenir les derniers » .* La pensée est édulcorée, la phrase a perdu toute sa rigueur, et quelle lourdeur dans l'expression !

Une question vient donc à l'esprit : puisque les paroles du Christ rapportées par Mathieu et celles rapportées par Maria sont différentes, lesquelles sont les vraies ? L'œuvre de Maria est supposée nous montrer les événements tels qu'ils se sont réellement déroulés. « Jésus » lui-même, dans un message du 28 janvier 1947, justifie l'oeuvre en particulier « pour que vous me connaissiez, Moi qui suis la Parole, par mes paroles ». Si nous croyons que tout cela

vient de Dieu, nous aurions donc chez Maria les paroles mêmes que Jésus a prononcées. Mais alors cela signifie que le Christ ne savait pas s'exprimer simplement, et que ce sont les évangélistes qui ont eu le génie de synthétiser ses paroles dans les formulations limpides qui ont fait le tour du monde. On pourra penser plus probable que les torrents de mots rapportés par Maria ne viennent pas de Jésus. Difficile d'ailleurs d'imaginer le Christ saoulant ses disciples de ces paraboles interminables et encombrées de dialogues vides de tout enseignement.

Combien de paraboles sont-elles ainsi déformées, dénaturées, ou simplement noyées sous un déluge de propos inutiles ? Chacun pourra s'en faire une idée par lui-même en consultant le site MV. Par exemple en EMV 233 la parabole de la brebis perdue: c'est une fantasmagorie qui occupe près de trois pages, sans rapport avec l'histoire toute simple des évangiles (Mt 18,12 et Lc 15,1), et dans laquelle la vie de la brebis égarée pendant son escapade occupe une grande place (même ici on croise le mot luxure!). Et le « Jésus » que la visionnaire entend et voit tient à nous préciser que la brebis perdue est « la plus jeune et la plus chère » des cent brebis du troupeau ! Pourquoi cette précision désolante sur la valeur marchande de la brebis perdue? Si la brebis perdue avait été décrite comme estropiée et sans valeur, on aurait pu comprendre que le Seigneur vole au secours de toute âme, aussi noire soit-elle. Hélas, ce que voit Maria, c'est que le berger se précipite pour sauver la brebis la plus chère…

Mais il n'y a pas que les paraboles qui sont transformées dans la forme et dans l'esprit, c'est aussi le cas de scènes de l'évangile, en voici trois exemples pris dans l'évangile de Jean. J'ai choisi cet évangile parce que Jean ayant été le témoin direct de certaines des scènes qu'il rapporte, il est particulièrement intéressant de les comparer aux mêmes scènes décrites par Maria au moment de ses visions.

. La rencontre de Jean et Jésus sur les bords du Jourdain

Version tirée de Jean (2,35) :

« Le lendemain Jean Baptiste se trouvait de nouveau au même endroit avec deux de ses disciples. Fixant son regard sur Jésus qui marchait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu ». *Les deux disciples, l'entendant parler ainsi, suivirent Jésus. Jésus se retourna et, voyant qu'ils s'étaient mis à le suivre, il leur dit :* « Que cherchez- vous ? ». *Ils répondirent : « Rabbi – ce qui signifie Maître – où demeures- tu ? ». Venez, et vous verrez. Ils allèrent donc, ils virent où il demeurait et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là ; c'était environ la dixième heure. André, le frère de Simon Pierre était un de ces deux qui avaient écouté Jean-Baptiste et suivi Jésus ».*

Version tirée de Maria (EMV 47, vision du 25 février 1944) :

« Je vois Jésus cheminer le long de la bande verte qui borde le Jourdain. Il est revenu à peu près à l'endroit qui a vu son baptême, près du gué qui parait être très connu et fréquenté pour passer sur l'autre rive, vers la Pérée. Mais alors qu'il y avait foule, l'endroit parait maintenant désert. Seuls quelques voyageurs le parcourent, à pied, à cheval ou à dos d'âne. Jésus parait ne leur prêter aucune attention. Il avance en direction du Nord comme absorbé dans ses pensées.

Quand il arrive à la hauteur du gué, il croise un groupe d'hommes d'âges divers qui discutent avec animation puis se séparent, une partie allant vers le Sud, l'autre remontant vers le Nord. Parmi ces derniers, je vois qu'il y a Jean et Jacques.

Jean, le premier, voit Jésus et le montre à son frère et à ses compagnons. Ils parlent un petit peu entre eux, puis Jean se met à marcher rapidement pour rejoindre Jésus. Jacques le suit moins vite. Les autres ne s'en soucient guère. Ils marchent lentement et en discutant. Quand Jean arrive près de Jésus, à peine deux ou trois mètres derrière lui il crie : « Agneau de Dieu qui enlèves les péchés du monde ! ». *Jésus se retourne et le regarde. Ils sont à quelques pas l'un de l'autre. Ils s'observent, Jésus de son regard sérieux et pénétrant, Jean de son regard pur et rieur dans son charmant visage juvénile qui pourrait être celui d'une jeune fille. On lui donne plus ou moins vingt ans et sur ses joues roses on ne remarque rien qu'un duvet blond qui ressemble à un voile d'or.*

« Qui cherches tu ? demande Jésus.

Toi, Maître.

Comment sais-tu que je suis Maître ?

C'est Jean-Baptiste qui me l'a dit.

Et alors, pourquoi m'appelles-tu Agneau ?

Parce que je l'ai entendu t'appeler comme cela, un jour où tu es passé, il y a plus d'un mois.

Qu'attends-tu de moi ?

Que tu nous dises les paroles de vie éternelle et que tu nous consoles.

Mais qui es-tu ?

Je suis Jean, fils de Zébédée, et lui, c'est mon frère Jacques. Nous sommes de Galilée, nous sommes pêcheurs, et nous sommes aussi disciples de Jean-Baptiste. Lui, il nous disait des paroles de vie et nous l'écoutions, car nous voulons suivre Dieu, et par la pénitence mériter son pardon en préparant les chemins du cœur à la venue du Messie. C'est toi, Jean l'a dit, car il a vu le signe de la Colombe se poser sur toi, et nous a dit : « Voici l'Agneau de Dieu ». *Moi, je te dis : Agneau de Dieu, qui enlèves les péchés du monde, donne nous la paix, parce que nous n'avons plus de guide, et notre âme est troublée.*

Où est Jean-Baptiste ?

Hérode l'a fait arrêter. Il est en prison à Machéronte. Ses plus fidèles parmi nous ont bien essayé de le délivrer, mais c'était impossible. Nous revenons de là. Laisse-nous venir avec toi, Maître. Montre nous où tu habites ».

Une première étrangeté dans cette relation de la première rencontre de Jean et Jésus vue par Maria : « Jésus » ignore le sort de son cousin, alors qu'il se trouve précisément là où il baptisait et qu'il est entouré de personnes de retour de Machéronte après avoir tenté en

vain de le délivrer. On doit ne parler que de ça sur les lieux, mais « Jésus », son parent, n'est pas au courant !

Cette invraisemblance reste pourtant secondaire, puisque de toutes façons la vision de Maria est totalement incompatible avec la relation faite par Jean : Maria voit Jean accompagné de son frère Jacques, quand Jean se voit avec André frère de Simon-Pierre ! On peut pourtant penser que Jean, qui était présent, sait de quoi il parle : il raconte le souvenir, capital pour lui, de sa première rencontre avec le Seigneur. On peut penser aussi qu'il n'a pas crié à Jésus par derrière: *« Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde »,* une bien étrange façon d'aborder le Seigneur. A le lire Jésus ne s'est retourné que parce qu'il s'est senti suivi , et c'est Jean-Baptiste qui peu avant devant André et lui l'a désigné en disant « *Voici l'Agneau de Dieu »*. Jean-Baptiste était donc bien présent au bord du Jourdain ce jour-là, et non en prison à Machéronte ! Un exemple bien malheureux pour ceux qui nous affirment avec aplomb que les visions de Maria sont toujours absolument fidèles aux évangiles.

Cette vision incompatible avec l'évangile de Jean est d'ailleurs contredite quelques mois plus tard … par « Jésus » lui-même ! Dans une catéchèse du 14 octobre 1944 (EMV 49) il vante en effet l'humilité de Jean qui dans son évangile ne se met jamais en avant : « *Voyez ce qu'il dit : « André, frère de Simon, était un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean-Baptiste et avaient suivi Jésus… ».* Il récidive le 30 juillet 1946 (EMV 464.18) : *Lisez le premier chapitre de son Evangile où il raconte sa rencontre avec Moi : « Jean Baptiste se trouvait de nouveau avec deux de ses disciples... Les deux disciples, ayant entendu ces paroles... André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus ». Lui ne se nomme pas, au contraire il se cache derrière André qu'il met en lumière ».* Pour mettre en évidence l'humilité de Jean, « Jésus » en citant son évangile confirme et par deux fois que c'est bien André qui l'accompagnait et que Jean-Baptiste était présent. Nous n'en doutions pas, mais cela disqualifie définitivement la vision que Maria dit avoir reçue du même « Jésus ». On serait intéressé de savoir comment ceux qui nous assurent que « *Tel l'Evangile nous fut donné, tel on le retrouve dans ses visions »* expliquent tout cela. Et ce que pensent des commentaires ultérieurs de « Jésus » sur la même scène ceux qui justifient leur adhésion à l'oeuvre par sa merveilleuse cohérence interne.

Continuons avec un des épisodes les plus célèbres de l'évangile de Jean :

. La femme adultère

Version tirée de Jean (Jn 8, 1-11) :

Et Jésus gagna le mont des Oliviers. Dès le point du jour il revint au temple et, comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner. Les scribes et les pharisiens amenèrent alors une femme qu'on avait surprise en adultère et ils la placèrent au milieu du groupe. « Maître, lui dirent-ils, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Dans la Loi, Moïse nous prescrit de lapider ces femmes - là. Et toi, qu'en dis-tu ? » Ils parlaient ainsi dans l'intention de lui tendre un piège, pour avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus, se baissant, se mit à tracer du doigt des traits sur le sol. Comme ils continuaient à lui poser des questions, Jésus se redressa et leur dit : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. » Et, s'inclinant à nouveau, il se remit à tracer des traits sur le sol. Après avoir entendu ces paroles, ils se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés,

et Jésus resta seul. Comme la femme était toujours là, au milieu du cercle, Jésus se redressa et lui dit : « Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur » et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas : va, et désormais ne pèche plus. »

Voici le même épisode tiré de l'œuvre de Maria Valtorta (EMV 494) :

Je vois l'intérieur de l'enceinte du Temple, c'est-à-dire une des si nombreuses cours entourées de portiques. Et je vois aussi Jésus bien enveloppé dans son manteau qui couvre son vêtement, qui n'est pas blanc mais rouge foncé (il semble que ce soit une lourde étoffe de laine). Il parle à la foule qui l'entoure.

Je dirais que c'est une journée d'hiver, car tous les gens sont emmitouflés, et il fait plutôt froid car, au lieu de rester immobiles, les gens marchent vivement comme pour se réchauffer. Il y a du vent qui remue les manteaux et soulève la poussière des cours.

Le groupe qui se serre autour de Jésus, le seul qui reste en place alors que tous les autres, autour de tel ou tel maître, vont et viennent, s'ouvre pour laisser passer un détachement de scribes et de pharisiens gesticulant et plus que jamais venimeux. Ils giclent le venin par leur regard, leurs visages empourprés, leurs bouches : Quelles vipères ! Plutôt qu'ils ne la conduisent, ils traînent une femme d'environ trente ans, les vêtements en désordre, comme une personne que l'on a maltraitée, et en larmes. Ils la jettent aux pieds de Jésus comme un tas de chiffons ou une dépouille morte. Et elle reste là, recroquevillée sur elle-même, le visage appuyé sur ses deux bras, qui la cachent et lui font un coussin entre son visage et le sol.

« Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Son mari l'aimait, ne la laissait manquer de rien. C'était la reine de sa maison. Et elle l'a trahi car c'est une pécheresse, une vicieuse, une ingrate, une profanatrice. C'est une adultère et comme telle elle doit être lapidée. Moïse l'a dit. Dans sa loi, il commande que de telles femmes soient lapidées comme des bêtes immondes. Elles sont immondes car elles trahissent la foi conjugale et l'homme qui les aime et les soigne, car elles sont comme une terre jamais rassasiée, toujours affamée de luxure. Elles sont pires que des courtisanes, car sans la morsure du besoin, elles se donnent pour donner une nourriture à leur impudicité. Elles sont corrompues, elles sont contaminatrices. Elles doivent être condamnées à mort. Moïse l'a dit. Et Toi, Maître, qu'en dis-tu ?

Jésus, qui avait interrompu son discours à l'arrivée tumultueuse des pharisiens et avait regardé la foule haineuse d'un regard pénétrant et puis avait penché son regard sur la femme avilie, jetée à ses pieds, se tait. Il s'est penché, tout en restant assis, et avec un doigt il écrit sur les pierres du portique que la poussière soulevée par le vent couvre d'une couche de terre. Eux parlent, et Lui écrit.

« Mais c'est un idiot cet homme ! Vous ne voyez pas qu'il ne comprend rien et qu'il trace des signes sur la poussière comme un pauvre fou ? »

« Maître, pour ton bon renom, parle ! Que ta sagesse réponde à nos questions. Nous te le répétons : cette femme ne manquait de rien. Elle avait vêtements, nourriture, amour. Et elle a trahi. »

Jésus écrit.

« Elle a menti à l'homme qui avait confiance en elle. De sa bouche menteuse elle l'a salué et en souriant l'a accompagné jusqu'à la porte, et puis elle a ouvert la porte secrète et elle a fait entrer son amant. Et pendant que son homme était absent et travaillait pour elle, elle, comme une bête immonde, s'est vautrée dans sa luxure ».

« Maître, elle a profané la Loi en plus de la couche nuptiale. C'est une rebelle, une sacrilège, une blasphématrice. »

Jésus écrit. Il écrit et, avec le pied chaussé de sa sandale, il efface et il écrit plus loin, en tournant lentement sur lui-même pour trouver de la place. On dirait un enfant qui s'amuse. Mais ce qu'il écrit, ce ne sont pas des mots pour rire. Il a écrit successivement : « Usurier », « Faux », « Fils irrespectueux », « Fornicateur », « Assassin », « Profanateur de la Loi », « Voleur », « Luxurieux », « Usurpateur », « Mari et père indigne », « Blasphémateur », « Rebelle à Dieu », « Adultère ». Il écrit et écrit de nouveau pendant que parlent de nouveaux accusateurs.

« Mais en somme, Maître ! Ton jugement. La femme doit être jugée. Elle ne peut de son poids contaminer la Terre. Son souffle est un venin qui trouble les cœurs. »

Jésus se lève. Miséricorde ! Quel visage ! Ce sont des éclairs qui tombent sur les accusateurs. Il semble encore plus grand tant il redresse la tête; on dirait un roi sur son trône tant il est sévère et solennel. Son manteau est tombé d'une épaule et fait une légère traîne derrière Lui, mais Lui ne s'en occupe pas.

Le visage fermé et sans la plus lointaine trace de sourire sur les lèvres ni dans les yeux, il plante ses yeux en face de la foule qui recule comme devant deux lames acérées. Il les fixe un par un avec une intensité de recherche qui fait peur. Ceux qu'il fixe cherchent à reculer dans la foule et s'y perdent, ainsi le cercle s'élargit et s'effrite comme miné par une force cachée.

Finalement, il parle : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette à la femme la première pierre ». Et sa voix est un tonnerre qu'accompagnent des regards encore plus fulgurants. Jésus s'est croisé les bras et il reste ainsi : droit comme un juge qui attend. Son regard ne donne pas de paix : il fouille, pénètre, accuse.

Pour commencer un, puis deux, puis cinq, puis en groupes, ceux qui sont présents, s'éloignent, tête basse. Non seulement les scribes et les pharisiens, mais aussi ceux qui étaient auparavant autour de Jésus, et d'autres qui s'étaient approchés pour entendre le jugement et la condamnation et qui, les uns comme les autres, s'étaient unis pour insulter la coupable et demander la lapidation.

Jésus reste seul avec Pierre et Jean. Je ne vois pas les autres apôtres.

Jésus s'est remis à écrire, pendant que se produit la fuite des accusateurs, et maintenant il écrit : « Pharisiens », « Vipères », « Tombeaux de pourriture », « Menteurs », « Traîtres », « Ennemis de Dieu, », « Insulteurs de son Verbe »…

Quand la cour toute entière s'est vidée et qu'un grand silence s'est fait, qu'il ne reste plus que le bruissement du vent et le bruit d'une fontaine dans un coin, Jésus lève la tête et regarde.

Maintenant son visage s'est apaisé. Il est attristé, mais n'est plus irrité. Il jette un coup d'œil à Pierre qui s'est légèrement éloigné pour s'appuyer à une colonne, et à Jean qui, presque derrière Jésus, le regarde de son regard énamouré. Jésus a une ombre de sourire en regardant Pierre, et un sourire plus vif en regardant Jean : deux sourires différents.

Puis il regarde la femme encore prostrée et en larmes à ses pieds. Il l'observe. Il se lève, réajuste son manteau comme s'il allait se mettre en route. Il fait signe aux deux apôtres de se diriger vers la sortie.

Resté seul, il appelle la femme. « Femme, écoute- moi, regarde-moi » . Il répète son ordre car elle n'ose pas lever le visage. « Femme, nous sommes seuls. Regarde- moi ».

La malheureuse lève un visage sur lequel les larmes et la poussière font un masque avilissant.

« Où sont, O femme, ceux qui t'accusaient ? » Jésus parle doucement, avec un sérieux plein de pitié. Il se tient le visage et le corps légèrement penché vers la terre, vers cette misère, et ses yeux sont pleins d'une expression indulgente et rénovatrice. « Personne ne t'a condamnée ? » « Personne, Maître ».

« Moi non plus je ne vais pas te condamner. Va et ne pèche plus. Va chez toi et sache te faire pardonner par Dieu et par l'offensé. N'abuse pas de la bonté du Seigneur. Va. »

Il l'aide à se relever en la prenant par la main, mais il ne la bénit pas et ne lui donne pas la paix ; il la regarde s'éloigner, la tête basse et légèrement chancelante sous sa honte, et puis, quand elle est disparue, il s'éloigne à son tour avec les deux disciples.

Ici on ne retrouve rien de l'atmosphère de la scène telle qu'elle a été décrite par l'évangéliste. Maria voit d'abord les accusateurs s'attarder longuement et avec complaisance sur les circonstances de la faute quand Jean n'en dit mot. Pendant que les pharisiens le pressent de décider du sort de la femme, Jean nous présente un Jésus maître de lui, laissant passer l'orage en traçant des traits sur le sol. Maria quant à elle le voit écrire des mots terribles qui seraient les péchés des accusateurs (on imagine mal pourtant Jésus étalant ainsi sur la place publique les péchés des uns et des autres). Jean nous décrit Jésus se levant calmement pour prononcer les mots décisifs qui vont faire s'éloigner les accusateurs puis retourner à ses traits sur le sable, quand Maria voit une scène absolument terrifiante : Jésus est hors de lui, son visage est dur, son regard « fulgurant » et sa voix « de tonnerre », à tel point que la foule terrorisée recule en grand désordre... Et quand après la fuite des agresseurs Jésus de nouveau se rabaisse, sa colère n'est toujours pas calmée, il la passe sur le sable de la cour où il écrit cette fois des invectives à leur adresse alors qu'ils ne sont même plus là pour les lire... Rien n'est plausible dans cette vision où c'est toute la personnalité du Christ qui est bouleversée.

On ne reconnaît pas davantage l'épilogue que nous donne l'évangéliste : *« Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus ».* Chez Maria la fautive paraît n'être pardonnée que du bout des lèvres, ou sous conditions. Il semble qu'elle doive faire sa pénitence avant d'être absoute : *«Va, et sache te faire pardonner par Dieu et par l'offensé »*. Il lui est demandé de ne pas abuser de la bonté du Seigneur, une façon de dire « ça passe pour cette fois », alors que le Christ nous demande de pardonner « jusqu'à soixante-dix fois

sept fois ». Ce n'est pas un vrai pardon. Il est d'ailleurs bien précisé qu'elle ne reçoit pas de bénédiction.

De cette scène célèbre de l'évangile nous avons donc à nouveau deux versions contradictoires. Et cette fois encore l'évangéliste Jean était présent. Jean est un témoin direct, il a relaté une scène qu'il a vécue et qui l'a marqué. Il nous décrit un Jésus réservé qui écoute, tout en intériorité, et qui pardonne. Maria au contraire voit un « Jésus » agité, en colère, vociférant, terrorisant ses contradicteurs par la violence de son attitude, et qui ne pardonnera que si la femme répare sa faute. C'est une tout-autre personne. Qui dit vrai ? Si Jean a relaté autre chose que ce qu'il a vécu, alors tout s'écroule puisqu'on lit à la fin de son évangile (Jn 21,24) : *« C'est ce disciple qui témoigne de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est conforme à la vérité »*. Mais si l'évangile de Jean dit bien la vérité, comme nous l'affirme cette phrase et comme depuis 2000 ans tous les croyants le pensent, alors c'est ce que voit et décrit Maria qui est faux.

Et une nouvelle fois, dans une dictée de 1950 (Cahiers de 45-50, p. 617) le « Ciel » qu'entend Maria donne raison… à Jean ! En effet « l'Esprit Saint » y fait l'éloge des qualités de l'évangile de Jean, *« le plus parfait en véridicité historique… le plus fidèle pour décrire les épisodes et les caractères… »,* se félicitant même d'y voir figurer la scène de la femme adultère. Voici donc la merveilleuse version de Jean validée par le « Ciel » de Maria… ce qui discrédite cette fois encore sa vision pourtant venue du même « Ciel ». Une nouvelle contradiction interne à l'œuvre. On en découvrira d'autres au chapitre 5, qui leur est consacré.

On remarquera aussi que dans cette seule scène se trouvent réunies deux des principales raisons qui ont conduit les censeurs de 1949 à interdire la publication : une représentation de Jésus à l'opposé de celle que nous donnent les évangiles, et la présence de scènes plus ou moins scabreuses, ici le regard « énamouré » de Jean à Jésus, qui lui répond d'un sourire « plus vif » et « différent » de celui qu'il donne à Pierre. Partout dans l'ouvrage les relations entre Jean et Jésus sont décrites de façon ambiguë, comme pour suggérer qu'elles dépassent l'amitié... Jean est d'ailleurs décrit, comme on l'a vu plus haut, comme ayant « un charmant visage juvénile qui pourrait être celui d'une jeune fille »... Jean l'évangéliste n'est pourtant ni un enfant ni une jeune fille. Mais dans l'ouvrage du début à la fin il reste un être à part, à tel point que lorsque « Jésus » intervient dans le cours de l'œuvre en s'adressant à Maria il la surnomme affectueusement … « petit Jean »!

. Pierre et Jean au tombeau

C'est une scène capitale de l'Evangile, scène dans laquelle le disciple et évangéliste Jean nous relate la découverte du tombeau vide au matin de Pâques.

Version tirée de Jean (20,3) :

« Alors Pierre sortit, ainsi que l'autre disciple, et ils allèrent au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. Il se penche et voit les bandelettes qui étaient posées là. Toutefois, il n'entre pas. Arrive, à son tour, Simon Pierre qui le suivait : il entre dans le tombeau et considère les bandelettes posées là et le linge qui avait recouvert la tête ; celui-ci n'avait pas été déposé avec les bandelettes mais il était roulé à part, dans un autre endroit. C'est alors que l'autre

disciple, celui qui était arrivé le premier, entra à son tour dans le tombeau ; il vit, et il crut. En effet, ils n'avaient pas encore compris l'Ecriture selon laquelle Jésus devait se relever d'entre les morts. »

Version de « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé » (EMV 619 ; vision du 2 avril 1945)

« Mais pendant qu'elles sont en chemin, Pierre et Jean, suivis de Marie Madeleine, sont déjà arrivés au jardin. Jean, plus rapide, arrive le premier au tombeau. Les gardes n'y sont plus, et l'ange non plus. Craintif et affligé Jean s'agenouille sur le seuil ouvert, pour vénérer et recueillir quelque indice. Mais il voit seulement, entassés par terre, les linges posés sur le linceul.

« Il n'est vraiment pas là, Simon ! Marie a bien vu. Viens, entre, regarde. »

Pierre, encore tout essoufflé par la course, pénètre dans le tombeau. Il avait dit en route : « Je ne vais pas oser m'approcher de cet endroit ». Mais maintenant il ne pense qu'à découvrir ou peut être le Maître. Il l'appelle aussi, comme s'il pouvait être caché dans quelque sombre recoin. L'obscurité, à cette heure matinale, est encore profonde dans le tombeau, qui n'a pour toute lumière que la petite ouverture de la porte, d'ailleurs masquée par Jean et Marie Madeleine. Pierre a donc du mal à voir et doit s'aider de ses mains pour se diriger… Il touche, en tremblant, la table de l'onction et se rend compte qu'elle est vide…

« Il n'est pas là Jean ! Il n'est pas là !... Oh ! Viens toi aussi ! J'ai tant pleuré que je n'y vois guère, avec ce peu de lumière. »

Jean se relève et entre. Au même moment, Pierre découvre le suaire, posé dans un coin, bien plié, avec à l'intérieur le linceul soigneusement roulé.

« Ils l'ont vraiment enlevé. La présence des gardes, ce n'était pas pour nous rendre service, mais dans ce but là… Et nous avons laissé faire ! En nous éloignant d'ici, nous l'avons permis… Ah ! Où l'auront-ils mis ? »

« Pierre, Pierre ! Maintenant, c'est vraiment fini ! »

« Les deux disciples sortent, anéantis. »

Ici dans la vision rapportée par Maria la réaction de Jean découvrant le tombeau vide est à l'opposé de celle écrite par l'évangéliste. Jean, après avoir constaté la disparition du corps mais aussi la présence des linges soigneusement pliés, dit dans son évangile en parlant de lui-même cette phrase merveilleuse: « Il vit, et il crut ». Il comprend sur le champ que Jésus est ressuscité, qu'il s'est comme il l'exprime « relevé d'entre les morts ». Mais au contraire Maria l'entend dire à Pierre que « maintenant, c'est vraiment fini !» et nous décrit les deux disciples comme « anéantis ». Une nouvelle fois un « Evangile » de Maria Valtorta qui est incompatible avec celui de Jean.

« Jésus » lui-même semble avoir pris conscience, quoique tardivement, du trouble que pouvait susciter chez Maria et ses lecteurs cette étrange vision de la scène du tombeau vide. Plus d'un an après, dans une dictée du 30 juillet 1946 (EMV 464.18) , il nous explique en effet pourquoi Maria a vu Jean sortir du tombeau tout aussi effondré que Pierre :

« Soyez, ô sujets saints, les Cyrénéens de vos Supérieurs, soyez, sois, ô mon petit Jean, car c'est à toi que je parle pour tous, les "Jean" qui courent en avant et qui guident les "Pierre", et ensuite s'arrêtent pour les laisser entrer par respect pour leur charge, et qui – oh ! chef d'œuvre d'humilité ! - et qui pour ne pas mortifier les "Pierre" qui ne savent pas comprendre et croire, en arrivent à paraître et à laisser croire, qu'ils sont obtus et incrédules eux aussi, comme les "Pierre" ».

Selon « Jésus », Jean aurait donc bien compris la résurrection, mais ayant compris avant le chef des apôtres cet événement extraordinaire, il aurait caché sa conviction à Pierre par humilité, pour ne pas le blesser. Comment croire pourtant que Jean exultant intérieurement ait pu ainsi jouer la comédie (une forme de mensonge) en un pareil moment ? Mais quand ce « Jésus » veut aller au devant des objections prévisibles il aggrave bien souvent le problème qu'il prétend résoudre.

Après avoir lu intégralement ces quelques paraboles et scènes essentielles de la vie de Jésus telles que rapportées par Maria Valtorta et les avoir comparées aux textes de la Révélation, comment ne pas voir que cet « évangile » nouvellement révélé est bien, au sens où l'entendait Saint Paul, « un autre évangile » ?

Chapitre 4 : Des messages qui ne peuvent venir du Ciel

Maria Valtorta n'a pas fait que recevoir les visions qui lui ont permis d'écrire sa vie de Jésus, elle a reçu aussi beaucoup d'autres messages, qualifiés de « dictées » parce qu'elle retranscrit mot à mot exactement ce qu'elle entend. Mais certains de ces messages présentés comme venus du Ciel sont invraisemblables sinon totalement aberrants. En voici quelques exemples :

1. Message du « Père Eternel » à l'intention de Pie XII

Dix mois après le soi-disant feu vert du pape pour la publication, l'ouvrage n'est toujours pas édité et Maria dit recevoir du Père Eternel un long message à l'intention de Pie XII, qu'elle lui fera transmettre. Ce message (Annexe 2) est accessible sur le site MV, rubrique « Cahiers de 1945 à 1950 », à la date du 23 décembre 1948. C'est un avertissement sévère: le supposé « Père Eternel » secoue sérieusement le pape pour que les choses avancent. Ce message est extravagant pour plusieurs raisons :

. Les reproches adressés au pape sont totalement injustifiés : en effet L'Eglise a toujours préféré prendre le risque de refouler à tort des événements vrais plutôt que d'en accepter qui pourraient se révéler faux par la suite (ce pourquoi par exemple la reconnaissance d'une guérison à Lourdes comme « miracle » est si difficile). De plus croire une révélation privée, même reconnue par l'Eglise, n'a jamais été une obligation pour un catholique. Le Ciel ne saurait donc faire reproche au chef de l'Eglise de ne pas croire les yeux fermés une révélation privée qui est toujours en cours d'examen et dont l'origine divine n'a pas été établie. Au contraire, en laissant l'affaire suivre son cours selon les règles de l'époque, Pie XII a agi avec la prudence et la sagesse que l'Eglise requiert sur ces sujets. Ce qui devrait plutôt lui valoir les chaleureuses félicitations du Père Eternel.

. Le « Père Eternel » assure au Saint-Père que la publication de l'oeuvre de Maria sera « sa gloire ». C'est une aberration : comment la mise en lumière d'une révélation privée pourrait-elle être le sommet d'un pontificat alors que selon l'Eglise aucun catholique n'est tenu d'y croire ? Ce qui fait la gloire du pontificat de Pie XII, c'est la promulgation du dogme de l'Assomption. Comment la publication de l'Oeuvre aurait-elle pu surpasser cet événement ?

. Rien sur le fond ni dans la forme ne distingue ce message de tous ceux qu'entend Maria. Ici c'est quand même le Père Eternel, notre Créateur, qu'elle dit entendre ; il est surprenant que rien dans l'expression ne le laisse deviner. On attendrait un message merveilleux dans la forme et d'un niveau spirituel extraordinaire. Au lieu de quoi on entend des évidences voire des mièvreries comme « Je suis Dieu. Personne n'est plus grand que Moi » ou encore « Moi qui suis le Tout-Puissant, et peut faire tout ce que je veux »... C'est du niveau catéchisme 1ère année et ce Père Eternel qui insiste lourdement sur son pouvoir divin (comme si le Pape pouvait en douter...) ne paraît absolument pas crédible. Ce Père Eternel ne montre par ailleurs aucune empathie, il n'y a de sa part aucune tentative de compréhension de la position du pape. On notera au passage qu'il ne le remercie pas pour l' « Imprimatur verbal » qu'il aurait accordé. Que ce n'est pas le Saint-Office, mais bien le Pape, qui est l'objet de sa vindicte et qu' il va jusqu'à le menacer du « sort de Pilate » s'il ne se soumet pas… Le sort de

Pilate n'est pourtant connu que de Dieu seul , comment le Père Eternel pourrait-il menacer Pie XII d'un sort qu'il ignore ? Ce message étant long je le mets en intégralité en Annexe 2 sans autres commentaires, le lecteur pourra se faire son idée sans être parasité par ma propre réflexion. C'est ici le moment de dire « Ceux qui liront comprendront ».

Pie XII a lu, et il a compris. Compris que tout cela ne tenait pas debout, et s'il avait quelque incertitude jusque-là il n'en a plus. Suite à la réception de ce message pourtant menaçant pour son salut éternel il ne fait rien pour imposer la publication de l'œuvre, il est donc certain qu'il ne croit pas que le message puisse venir de Dieu. On peut penser qu'il transmet cette nouvelle pièce du dossier au Saint-Office, ce qui alourdit encore la barque, puis le laisse terminer son travail qui aboutira moins de deux mois plus tard à la condamnation de 1949. Une condamnation à laquelle malgré ce message jamais le Pape ne s'opposera.

2. Message de « Jésus » suite au décès d'un responsable du Saint-Office

Ce message extrait des Carnets est cité dans la rubrique « Historique de la publication » du site MV.

En avril 1950 meurt Monseigneur Cordovani qui était le superviseur du Saint-Office, que Maria considérait comme son tourmenteur, à l'origine de la soit-disant fronde contre le Saint Père ayant abouti à la condamnation de l'oeuvre. Le 6 juin suivant elle a une vision, elle voit le visage du Père Cordovani émerger des flammes du Purgatoire en même temps qu'elle entend ce commentaire de « Jésus »:

Est-ce que tu le vois ? Le reconnais-tu ? Il est là. Et il sera là longtemps, longtemps, longtemps, au seul motif d'avoir combattu Moi, toi, et l'Oeuvre, agissant contre la Sagesse, la Charité, la Justice ».

Non seulement ici on ne trouve pas plus de miséricorde chez « Jésus » que chez le « Père Eternel », mais on a un « Jésus » revanchard qui ne montre aucune compassion pour le sort dramatique du défunt. Et qui invite en quelque sorte Maria à l'accompagner sur ce terrain, à profiter du spectacle. Comment le fait de voir souffrir son ancien adversaire pourrait-il lui faire du bien ? On est à l'opposé de l'amour du prochain. Le Christ ne nous demande-t-il pas d'aimer nos ennemis ? Si Maria avait entendu « Prie beaucoup pour lui, il faut pardonner, cela abrégera son temps de souffrances » on aurait pu penser plausible que cette vision vienne bien de Jésus. Hélas… Des temps interminables de souffrances au purgatoire « au seul motif » (dixit « Jésus ») d'avoir douté d'une révélation privée et de s'y être opposé ? Comment croire qu'une telle communication puisse venir du Ciel ? Pauvre Monseigneur Cordovani qui sans doute avait tout simplement agi selon sa conscience…

Un an plus tôt le 10 mars 1949 (Les Carnets) « Jésus » avait déjà exprimé une extraordinaire agressivité envers ceux qui s 'opposent à l'Oeuvre : *« Aucun de ceux qui m'ont repoussé ou qui ont mal agi contre l'Oeuvre n'échappera à un châtiment sévère... ...Tu connaîtras le nom de tes principaux adversaires : en premier lieu, leur mort et le genre de mort qu'ils subiront te les indiqueront, ensuite tu les verras là où ils expieront leur péché ».*

Pourvu qu'on soit de bonne foi, douter de l'origine divine d'une révélation privée n'a pourtant jamais été un péché, s'y opposer non plus, au moins tant qu'elle n'a pas été

reconnue par l'Eglise comme venant effectivement du Ciel... Comment comprendre alors une telle sévérité ? Ce refus de pardonner à ses adversaires ? Et ce « privilège » accordé à Maria de les voir souffrir dans les tourments de l'au-delà ? Une seule explication: « Jésus » n'est pas Jésus. Le site MV est pourtant conquis, il consacre même une rubrique « Opposants et condamnants (sic) » au destin de ces personnes, allant jusqu'à donner des noms ! C'est qu'à l'exemple de leur mentor « Jésus », les promoteurs de l'œuvre semblent considérer que ceux qui la critiquent le font toujours de mauvaise foi, comme s'ils savaient qu'elle vient de Dieu mais la refusaient malgré tout. Alors que ceux qui contestent l'œuvre le font au contraire parce qu'ils pensent qu'elle ne *vient pas* de Dieu et ils s'y opposent *au nom de Dieu,* pour que ne lui soient pas attribuées de fausses révélations. Ils le font *par Amour de Dieu*. Et sans promettre un sort funeste à ceux qui ne partagent pas leurs convictions.

3. Message de « Jésus » critiquant les évangélistes

Le 3 février 1947, dans le message solennel que le site MV baptise « L'Adieu à l'Oeuvre » (EMV 652), « Jésus » énumère et développe les raisons qui sont à l'origine de l'ouvrage. Allant une nouvelle fois au-devant des objections que l'on pourrait lui faire, il tente de justifier le fait que dans cette « illustration » des évangiles se trouvent des événements qui ne figurent pas dans les textes sacrés :

« Que de choses ne ressortent pas de l'évangile, ou transparaissent à peine derrière d'épais rideaux de silence que les évangélistes ont laissé tomber à cause de leur infrangible [incorrigible] *mentalité d'hébreux à propos d'épisodes qu'ils n'approuvaient pas ! ».*

Voilà, c'est dit, et par « Jésus » : les évangiles canoniques ne sont pas complètement fiables, les évangélistes ayant dissimulé des éléments qui ne leur plaisaient pas. Comment imaginer que le vrai Jésus puisse être l'auteur d'une telle affirmation ? Le Christ, chef de l'Eglise, ne saurait critiquer les évangiles, le cœur de la Révélation. Quant à la raison invoquée, elle laisse pantois : *« à cause de leur incorrigible mentalité d'hébreux ».* Déjà Luc n'était pas hébreu, mais surtout ce « Jésus » relie la dissimulation supposée des évangélistes au seul fait qu'ils soient hébreux ! En faisant ce lien il tient donc des propos sévères à l'encontre de sa propre race, celle du peuple élu, au sein duquel il a choisi de s'incarner... Comment ce « Jésus » pourrait-il être le Christ ?

4. « Jésus » jette l'éponge

Dans les « Carnets » on trouve en date du 17 mai 1953 un message dans lequel « Jésus », excédé des obstacles rencontrés dans la diffusion de l'œuvre, annonce à Maria qu'il renonce à poursuivre l'enseignement qu'il avait prévu de nous donner à travers elle :

« Et puisque, depuis cinq ans, on ne cesse de me blesser par une action injuste contre l'œuvre, j'ai fermé le flot de la divine sagesse que je voulais déverser sur toi, ma citerne d'amour et de grâce pour les âmes, en t'expliquant l'Apocalypse, les autres épîtres pauliniennes comme celles de Pierre, Jacques et Jude : autrement dit, toutes les lettres apostoliques ».

Encore un message totalement aberrant : on ne peut imaginer le Christ renonçant à déverser des grâces sur les âmes au seul motif de difficultés rencontrées dans la diffusion de son œuvre. Le 6 janvier 1949 (les « Carnets »), dans un texte-fleuve dont il a le secret, « Jésus » avait pourtant dit toute l'importance qu'elle avait pour lui :

« … Je veux que les âmes puissent boire à la Source de vie de ma Parole. Ouvrons donc pour eux un autre accès à la Source divine. C'est ainsi que le bon Maître est celui qui porte la Bonne Nouvelle, la Parole de vie qui « sort de ma bouche et ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce qui me plaît, sans avoir accompli sa mission » (Isaïe,55,11), *la Parole de vie, de salut, de lumière sur le chemin, de vérité, d'amour pour tous, reviendra vers les aveugles, les sourds, les estropiés et les paralytiques, les lépreux, les fous et les morts, comme aussi vers les affamés et les assoiffés spirituels, pour ouvrir les yeux et les oreilles à la Vérité, redonner leur agilité aux âmes estropiées et paralysées, guérir de leur sensualité ceux qu'elle soumet à la lèpre du péché, rendre la raison aux intelligences délirantes sous la possession démoniaque de doctrines contraires à Dieu, ressusciter l'esprit de ceux dont l'âme est morte, nourrir les affamés et désaltérer les assoiffés de moi et du Ciel afin que tous, tous puissent être rassasiés, même ceux qui n'imaginaient pas me rencontrer en lisant un livre ».*

Mais voilà : après avoir ainsi exprimé toute sa détermination à sauver les âmes par le moyen de cette oeuvre, quelques années plus tard « Jésus » cède devant les difficultés à la faire accepter. Par la faute de quelques-uns qui ne croient pas à son origine divine, cette œuvre grandiose annoncée comme indispensable au salut des âmes n'ira pas à son terme. Combien de saints pourtant ont persévéré dans leur entreprise malgré les embûches, pour finalement les vaincre ? Combien de simples croyants ne voyant pas de solution à leur problème ont prié avec confiance leur ange gardien qu'il leur débrouille l'affaire, et ont eu le bonheur de se voir exaucés ? « Jésus » lui, parce que blessé de l'affront qui lui est fait, jette l'éponge et abdique devant ceux qui, ne le reconnaissant pas dans cette œuvre, en interdisent la publication. Non décidément, un tel « Jésus » ne peut être le Christ.

Chapitre 5 : Une œuvre divisée contre elle-même

Contradictions et incohérences pullulent dans et autour de cette œuvre, jusqu'à atteindre des sommets de confusion. Il y a le discours des défenseurs de l'œuvre, pas toujours d'accord entre eux, discours parfois incompatible avec les innombrables messages que Maria dit recevoir directement de « Jésus »… qui lui-même se contredit… ou contredit le « Père Eternel ». Difficile de s'y retrouver. Voici quelques exemples:

1. Un évangile ou pas un évangile ?

L'œuvre de Maria Valtorta est-elle ou non un nouvel évangile ? Ses défenseurs ne sont pas toujours clairs sur le sujet, ni en accord avec « Jésus ».

Pour le site MV dans son Historique de la publication, ce n'est pas un nouvel évangile: *« … le nouveau titre* [l'ancien était « le Poème de l'Homme-Dieu »] *n'est pas une proclamation anathème d'un nouvel évangile, mais simplement la façon dont Maria Valtorta parlait de ses visions* » nous dit-on. Mais alors, si ce n'est pas un nouvel évangile, pourquoi avoir choisi ce titre, à l'évidence trompeur ? C'est le démon qui trompe, habituellement. On nous dit que Maria parlait ainsi de ses visions. Peut-être, mais elle n'avait pas choisi ce titre faisant référence à l'évangile. Selon le témoignage sous serment du Père Berti (voir Annexe 3) elle avait même refusé un titre très proche : « L'Evangile de Notre Seigneur Jésus Christ tel qu'il a été révélé au petit Jean ». Elle avait finalement choisi « le poème de Jésus » puis « le poème de l'Homme-Dieu ». C'est ainsi que son œuvre a été éditée de son vivant. Ce n'est qu' après sa mort que son éditeur s'est autorisé à remplacer le titre qu'elle avait choisi par un autre, plus vendeur sans doute, comportant le mot Evangile.

Quant à l'Association Maria Valtorta, sur son site elle nous invite à faire un don « pour soutenir l'évangélisation ». Puisque sa vocation affirmée est la promotion de l'oeuvre de Maria Valtorta dans les médias c'est donc que pour elle l'œuvre qu'elle défend est bien un évangile...

Qu'en pense « Jésus » ? Le 27 décembre 1944 (« Les Cahiers ») il affirme sans ambiguïté qu'il s'agit bien d'un évangile puisqu' il dit à Maria : *« Petit Jean il te faut travailler, l'Evangile attend »*. Plus tard dans une dictée du 28 janvier 1947 il précise pourtant que l'ouvrage *« n'est pas un livre canonique »*. Mais c'est pour ajouter: *« c'est un livre inspiré que je vous accorde pour vous aider à comprendre certains passages des livres canoniques, et en particulier ce que fut mon temps de Maître, enfin pour que vous me connaissiez, moi qui suis la Parole, par mes paroles ».* Ce qui revient à dire que pour ce « Jésus » les évangiles canoniques ne sont pas toujours clairs et que contrairement à l'ouvrage de Maria Valtorta ils ne donnent pas de Jésus une connaissance complète. Ainsi l'ouvrage, bien que selon lui « non canonique », est présenté par « Jésus » de façon telle qu'on le comprend supérieur aux évangiles canoniques...

Ce qu'il confirme dans son message du 3 février 1947 déjà cité au chapitre 4, dans lequel il affirme que les évangélistes ont dissimulé certaines choses qui ne leur plaisaient pas. Exit l'Esprit Saint, que chacun croyait inspirateur des évangélistes. Pour connaître l'entière vérité,

il faut lire Maria Valtorta… Les évangiles canoniques sont priés de s'effacer derrière une révélation privée. Et c'est « Jésus » qui nous le dit, après nous avoir laissé vivre 2000 ans avec les insuffisances supposées des évangiles !

Donc pour résumer : pour les défenseurs de l'œuvre les plus en vue, même si elle a été baptisée « Evangile », ce n'est pas vraiment un évangile. Mais pour d'autres et pour le « Jésus » qui dit en être à l'origine, c'est bien un Evangile, il domine même les évangiles du Nouveau Testament en les éclairant et en les complétant. Difficile de faire plus confus. Comprenne qui pourra.

2. Simple illustration des évangiles, ou sommet spirituel ?

De la même façon on peut s'étonner du double discours des défenseurs de l'œuvre qui tantôt banalisent l'importance spirituelle de l'ouvrage en le présentant comme simple illustration des évangiles (espérant peut-être échapper ainsi aux foudres de Saint Paul), mais qui savent aussi en faire un ouvrage extraordinaire, d'une profondeur inégalée. On retrouve cet enthousiasme dans de multiples vidéos à la gloire de l'œuvre accessibles sur Internet. Pour le Père Yannick Bonnet par exemple, qui était un grand promoteur de l'ouvrage (vidéo 23/03/17), « les lecteurs sont marqués au fer rouge par cette œuvre » qui est « une lumière divine incroyable », « une leçon de direction spirituelle exceptionnelle », « une œuvre qui a changé ma vie », « qui m'a fait découvrir qui est vraiment le Christ ». Il est selon lui impossible de lire la Passion dans l'œuvre de Maria sans être « inondé par des torrents de larmes » (on n'a jamais peur des mots chez les soutiens de Maria). Quant au Père Benjamin Dewitte (vidéo 10/12/18), il nous assure avec son enthousiasme juvénile que « dans chaque page, y-a-un truc » (sic), que lui aussi « n'a jamais autant pleuré de sa vie », que « ça secoue » , que « c'est puissant», que « chaque page est une pépite », etc… Il s'agirait selon nos conférenciers d'un chef d'œuvre absolu sur tous les plans, littéraire, spirituel et théologique. Quant à Monseigneur Alfonso Carinci, l'un des plus grands défenseurs de Maria de son vivant, en 1952 il remercie le Seigneur de nous avoir donné *« une œuvre littérairement sublime, doctrinalement et spirituellement si élevée ».* Le Père Gabriele Allegra, premier traducteur de la Bible en chinois, renchérit en 1968 : pour lui c'est *« un chef d'œuvre de la littérature religieuse italienne, et peut-être, de la littérature chrétienne mondiale »*. On est décidément à l'opposé d'une simple illustration des évangiles.

3. Révélation privée venue du Ciel ou de son ennemi?

Les partisans de Maria sont évidemment convaincus de l'origine divine de l'ouvrage, pour eux la question ne se pose pas et jamais ils n'abordent sérieusement le sujet. Pourtant Maria dit avoir reçu le 21 janvier 1946 une dictée de « Jésus » destinée à l'éclairer sur les révélations privées. Ce texte est accessible sur le site MV et dans les Cahiers 45-50. Dans cette dictée « Jésus » enseigne à Maria ce qui distingue les révélations privées venues du Ciel de celles venues « de l'Ennemi de Dieu ». Divine surprise: ce « Jésus » qui pour les défenseurs de l'œuvre est bien celui des évangiles affirme haut et fort que des révélations privées peuvent venir du démon. Et pour ce « Jésus », il existe un critère essentiel pour le discernement : l'ordre signe un message du Ciel, le désordre, celui de son ennemi. Et si la révélation vient de

l'ennemi ce désordre, présent partout, est tel que l'on ne se souvient de rien de ce qu'on a lu, et que l'on tombe dans les contradictions sans même l'avoir voulu :

« Tu ne dois pas mesurer tout ce qui est surnaturel de la même manière. Le surnaturel comprend tout ce qui sort du monde naturel, n'est-ce pas ? Mais il existe deux courants, deux fleuves, dans le surnaturel, dans l'extranaturel : celui qui vient de Dieu, et celui qui vient de l'Ennemi de Dieu.

Pris extérieurement et superficiellement, les phénomènes sont à peu près identiques, car Satan sait contrefaire Dieu avec la perfection du mal. Mais les miens se reconnaissent à certains signes : le premier est la paix profonde, l'ordre qui accompagnent ces phénomènes et se manifestent aux personnes présentes ; un autre consiste en l'accroissement des qualités d'intelligence et de mémoire, car le surnaturel céleste est toujours grâce ; or la grâce augmente aussi les facultés naturelles de l'homme pour que l'on se souvienne avec exactitude de ces manifestations.

Les phénomènes qui ne sont pas miens, en revanche, comprennent toujours l'effusion d'un je-ne-sais-quoi qui trouble ou diminue le sérieux surnaturel habituel en suscitant de la curiosité ou cet intérêt amusé et vide dont vous faites preuve quand vous allez à une représentation au théâtre, à un spectacle de jongleurs ou à d'autres semblables. Les phénomènes qui ne proviennent pas de moi comportent toujours du désordre, de plus, après le crépitement des fusées aveuglantes, de la fumée et de la brume enlèvent sa pureté à la lumière préexistante, si bien que vous avez beau avoir vu et entendu, vous ne vous souvenez plus de rien avec exactitude et vous tombez dans les contradictions sans même l'avoir voulu. Satan, de sa main griffue embrouille, embrouille pour tourner en dérision et épuiser.»

Ici « Jésus » semble casser son propre jouet. Car cette description des phénomènes d'origine diabolique est un extraordinaire raccourci de ce qu'est « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé ». Il y a en effet de la curiosité, on se voit c'est vrai comme au théâtre, ou au cinéma. Il y a aussi du désordre (dans les cahiers autographes de Maria les visions de la vie publique sont mélangées à des dictées de sources diverses sans indications d'aucune sorte, ce qui a nécessité un énorme travail de reconstitution des différents ouvrages) et oui c'est tellement volumineux et verbeux qu'on ne se souvient de rien. Quant aux contradictions, elles sont omniprésentes, au point de faire l'objet de ce chapitre !

Bien sûr et même s'il conforte mon point de vue, je ne crois pas un instant que ce message mettant en garde contre une possible action du démon vienne du Jésus des évangiles. Mais les défenseurs de l'œuvre, eux, sont bien obligés de le croire sauf à mettre en doute toutes les autres visions. D'ailleurs ce sont eux-mêmes qui le publient. S'ils écoutent ce « Jésus » qu'ils pensent être le vrai, ils doivent donc se rendre à l'évidence : des visions peuvent venir du démon, et le désordre extraordinaire présent dans les cahiers de Maria et qu'ils reconnaissent complètement (L/D, page 37, déjà cité au chapitre 1) est un élément négatif grave sinon décisif. Ce n'est plus le simple fidèle que je suis qui le pointe, c'est « Jésus » ! Ce « Jésus » qu'elle entend apporte donc dans cette dictée des arguments majeurs à ceux qui ne croient pas venues du Ciel ses propres révélations. On est une fois de plus en pleine confusion.

4. Des visions authentiques de la vie publique, ou une reconstitution ?

Dans les réunions de promotion de l'oeuvre on nous annonce une plongée dans la vie publique du Christ, avec les mots même qu'auraient prononcés à l'époque Jésus, la Vierge, les disciples et tous les protagonistes. « Jésus » lui-même dans une dictée du 6 décembre 1947 (Les Cahiers) nous assure de la parfaite exactitude de tout ce que rapporte Maria :

« Il s'ensuit – et je vous ordonne de le croire – *que l'Oeuvre rapporte exactement ma pensée, mes actes, mes manifestations, ainsi que les paroles et actes de ma Mère, des Douze et de tous ceux qui m'entouraient et nous entouraient tous. Acceptez l'Oeuvre en toute tranquillité telle que je vous l'ai fait donner ».*

Pourtant en EMV 100 « Jésus » nous apprend qu'il a fait au moins une entorse à cette règle de la parole « vraie » :

« Et encore pour les chicaneurs, je dis que j'ai employé les termes « oncle » et « tante » qui n'existaient pas dans les langues de Palestine, pour apporter des éclaircissements et mettre un point final à une question irrespectueuse sur ma condition de Fils Unique de Marie, et sur la Virginité de ma Mère, avant et après l'enfantement, sur la nature spirituelle et divine de l'union dont j'ai reçu la vie ».

Il y a donc bien eu ici de l'aveu même de « Jésus » une modification des paroles prononcées à l'époque pour en faciliter la compréhension aujourd'hui. Le problème est que ce n'est pas du tout une exception, au contraire l'oeuvre fourmille d'anachronismes, par exemple :

. (EMV 328) : Comment vous trouvez vous ici ? Persécutés ? [Jésus] : « Non, nous *évangélisons* ».

. (EMV 612) : Marie d'Alphée sanglote. « Mais tu vois ? Ici tu as la coupe et le pain entamé par Lui, employé par Lui pour *l'Eucharistie*. Y a-t-il plus saint souvenir ? ». Dans les premiers temps du christianisme on utilisait le terme « fraction du pain », comme on peut le lire par exemple dans les Actes des apôtres. Le mot *« Eucharistie »* est apparu bien plus tard.

. (EMV 354) : Moi, je puis me donner, je puis me *transsubstantier* par amour pour les hommes. Ce terme inconnu avant le XIème siècle ne pouvait avoir aucun sens pour les disciples de Jésus.

Parfois ces anachronismes concernent des sujets sans rapport avec la foi :

. (EMV 172) : [« Jésus », à ses disciples] : « C'est comme le sang qui se renouvelle dans le circuit des veines et revient au cœur toujours enrichi d'éléments nouveaux venant de l'oxygène qu'il a absorbé ou des sucs des aliments qu'il a assimilés ». « Jésus » dit cela comme une image pour que tous comprennent bien, alors que le principe de la circulation sanguine n'a été découvert qu'en 1610 par un médecin anglais, et que le mot même d'*oxygène* n'est apparu qu'à la fin du 18ème siècle! On imagine la perplexité de l'auditoire si le Christ avait effectivement prononcé ces mots lors du sermon sur la montagne...

Des anachronismes aussi grossiers ne peuvent que troubler les lecteurs les mieux disposés et apporter de l'eau au moulin de ceux qui ne croient pas à l'authenticité de l'oeuvre. Ces anomalies montrent que les paroles entendues dans les visions ne sont pas toujours celles qui ont été réellement prononcées au temps de Jésus et donc que contrairement à ce que l'on peut lire et entendre Maria Valtorta n'est pas « immergée » dans les véritables scènes

telles qu'elles se sont déroulées à l'époque mais dans une *reconstitution* adaptée pour elle et ses lecteurs.

Ce problème des anachronismes avait déjà été relevé en particulier par le rédacteur de l'article de l'Osservatore Romano consécutif à la mise à l'Index, qui s'étonne d'entendre le Christ donner lors de sa vie publique des leçons de théologie « dans les termes mêmes qu'utiliserait de nos jours un professeur de théologie ». Le Bienheureux Gabriele Allegra, grand admirateur de Maria Valtorta, reconnaît complètement le fait mais pense en avoir trouvé l'explication : c'est le Christ lui-même qui aurait choisi de donner à Maria des visions « actualisées », pour lui faire comprendre qu'il validait toute l'évolution théologique développée par l'Eglise depuis 2000 ans :

« De plus, le Seigneur, la Madone, les Apôtres, même quand ils traitent de questions relatives au Nouveau Testament, adoptent le langage théologique d'aujourd'hui, qui est le langage initié par le premier grand théologien, St Paul, et enrichi tout au long de tant de siècles de réflexions et de méditations, et qui est alors devenu précis, clair et irremplaçable. Il y a donc dans l'ouvrage de Maria Valtorta une transposition, une traduction de la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus dans le langage de l'Église d'aujourd'hui, une transposition voulue par Lui, étant donné que la voyante était privée de toute formation technique théologique. Et cela a pour but, je pense, de nous faire comprendre que le message de l'Évangile annoncé aujourd'hui par Son Église d'aujourd'hui, avec le langage d'aujourd'hui, est substantiellement identique à celui de Son propre Enseignement d'il y a vingt siècles ». (G.M. Allegra, Critique de l'Oeuvre de Maria Valtorta, 1970).

Outre que cette interprétation n'explique que les anachronismes d'ordre théologique elle paraît bien difficile à admettre. On a vu que le « Jésus » de Maria, toujours soucieux de sa crédibilité, décortique tout, explique tout, même les détails les plus subtils comme les sourires « différents » qu'il donne à Pierre et Jean à la fin de la scène de la femme adultère (EMV 494). L'explication donnée par le Père Allegra est trop élaborée pour venir tout naturellement à l'esprit. Si elle était la bonne « Jésus » l'aurait forcément explicitée dans l'une de ces dictées-fleuve dont il est familier, pour rassurer Maria et ses lecteurs sur ce qui pourrait faire douter de l'authenticité de ses paroles. Puisqu' il ne l'a pas fait il semble bien qu'il n'ait pas vu la gravité du problème, comme il n'a pas vu non plus que l'on trouve dans « l'Oeuvre » qu'il dit être son ouvrage tout ce qui, *selon lui même*, caractérise les phénomènes d'origine démoniaque (voir §3 ci-dessus) .

5. Importance ou vacuité des détails des visions ?

Les partisans de Maria insistent énormément sur l'exactitude des détails géographiques, historiques, botaniques, astronomiques, archéologiques etc… que l'on rencontre dans son « Evangile ». Ces connaissances étant a priori hors de sa portée, c'est un puissant moyen de convaincre les plus récalcitrants de l'origine surnaturelle de l'œuvre. Le feuillet de propagande déjà largement évoqué au chapitre 2 (Annexe 5) y consacre d'ailleurs deux pages. Le site MV (rubrique Ses Visions et Dictées) bien sûr s'enthousiasme lui aussi pour cet aspect, en insistant sur le fait que, contrairement à d'autres visionnaires comme Marie d'Agreda ou Catherine Emmmerich, Maria a rédigé ses textes elle-même et au moment même où elle recevait les visions :

« Dans les visions, Maria Valtorta est l'auteure du descriptif. Elle décrit ce qu'elle voit, entend, ou ressent avec ses propres mots, mais l'origine de la vision est inspirée. Jésus lui demande de n'omettre aucun détail : il les juge importants. Ce sont ces détails qui ont permis à Jean-François Lavère, et à d'autres, d'authentifier scientifiquement ces descriptifs. »

Voici en effet ce que demande « Jésus » dans un message à Maria du 25 janvier 1944 :

« Souviens-toi d'être tout à fait scrupuleuse pour répéter ce que tu vois. Même une bagatelle a de la valeur. Dans ta hâte d'écrire et dans l'état particulier de santé où tu te trouves, il t'arrive d'omettre quelque détail. Il faut l'éviter. Mets les au bas des pages mais indique les tous. Ce n'est pas un reproche mais un doux conseil de ton Maître ».

Si ces détails sont si importants, c'est sans doute parce qu'ils sont là pour renforcer la crédibilité de l'ouvrage. Mais que nous dira « Jésus » trois ans plus tard ? Il estime que les travaux de recherche de vérification de l'exactitude des détails rapportés n'ont aucun intérêt, et il critique avec véhémence ceux qui les exploitent ! Il nous explique (Cahiers de 45-50, dictée du 28 janvier 1947) qu'en choisissant pour instrument une personne ignorante il a voulu

« … confondre par sa divine sagesse la pauvre science humaine des savants qui s'attardent à compter le nombre de fils des franges poussiéreux à force de rester plus proches de la terre que du ciel, et qui, pour ce travail inutile et pédant, négligent de recueillir et de conserver les perles lumineuses dont le travail est tissé.

Pour ceux qui ne comprendraient pas cette métaphore, j'appelle franges les pertes de temps inutiles et l'étalage encore plus inutile de connaissances humaines pour déterminer si la capacité physique d'un lieu ou le nombre d'habitants – déduits par des travaux humains bien postérieurs à mon époque et par conséquent inexacts – correspondent bien aux affirmations de mon instrument, ou encore si la période et le séjour à l'endroit dont il parle – toujours calculés selon une mesure que les hommes se sont eux-mêmes donnée – correspondent à la fraction de temps infinitésimale qu'ils pensent être parfaite. Mais dites-moi ! Est-ce donc le nombre de jours, la taille d'un village, le nombre de ses habitants qui vous intéressent, ou l'enseignement de l'ouvrage ? Dans le premier cas, des milliers d'auteurs humains peuvent vous fournir en abondance de quoi vous mettre sous la dent (sic). *Dans le second, je suis seul à pouvoir vous procurer ce qu'il vous faudrait rechercher en premier. Car c'est seulement ce que, moi, je vous donne qui vous sert pour la vie éternelle. Le reste n'est que du foin destiné à être éliminé et à devenir immondice. Ce n'est pas parce que vous saurez combien de jours telle personne est restée à tel endroit ou combien une ville avait d'habitants que vous entrerez au ciel, mais parce que vous vous serez perfectionnés en trouvant dans la Parole, qui est Vie et Lumière, de quoi mener une vie lumineuse. Préférez-moi à la science. Bénissez- moi, et non vos connaissances».*

Quand on parvient à oublier ce verbiage insupportable que d'aucuns trouvent littérairement sublime , il ne reste qu'une chose : un rejet clair et net de tout travail scientifique autour de l'œuvre. Et on ne comprend pas pourquoi « Jésus » demande à Maria de noter scrupuleusement tous les détails qu'elle voit si c'est pour fustiger ensuite ceux qui les utilisent.

Une contradiction de plus interne à l'œuvre. Et une seule explication, toujours la même: « Jésus » n'est pas Jésus.

6. Une Eglise sainte, ou soumise à la domination de l'Enfer ?

L'état de l'Eglise à l'époque des visions de Maria (années 40-50) n'est pas le même selon que l'on écoute « Jésus » ou le « Père Eternel ».

Dans son fameux message pour Pie XII du 23 décembre 1948 (Annexe 2), le « Père Eternel » commence par nous dire (je résume car le verbiage du « Père » vaut celui du « Fils ») qu'aujourd'hui dans l'Eglise « l'Enfer prévaut » et que la parole du Christ exprimant que l'Enfer ne prévaudra pas contre l'Eglise est mal comprise depuis vingt siècles. Il fallait comprendre « à condition que l'Eglise reste sainte ». Or aujourd'hui, selon le « Père Eternel », elle ne serait plus sainte : *« Dans l'église de mon Christ, il n'y a plus la sainteté qui pousserait le Dieu des Victoires à envoyer ses anges pour vaincre les démons ».*

Mais « Jésus », un an et demi plus tôt, parle plusieurs fois de la « Sainte Eglise Catholique » sans jamais sembler mettre en cause sa sainteté. Par exemple, dans son message du 3 février 1947 qui termine l'Evangile, il explique à Maria que *« la raison la plus profonde du don de cette œuvre »* est que *« la Sainte Eglise ait des ressources de plus pour combattre ceux qui nient … l'origine divine des dogmes, des Sacrements de l'Eglise Une, Sainte, Catholique, Apostolique ».*

A moins que l'Eglise après vingt siècles de sainteté ne l'ait perdue dans les 18 mois qui séparent l'intervention du « Père Eternel » de celle de « Jésus » il y a incohérence totale entre les deux discours.

7. Le Père Berti : totalement dévoué à Maria, ou traître à la cause?

Le Père Corrado Berti occupe une place centrale dans la promotion de l'oeuvre de Maria Valtorta dans les premières années. C'est lui qui la représente à l'époque où son œuvre se voulait anonyme, c'est lui qui avec les pères Migliorini et Cecchin est reçu en audience par Pie XII en février 1948, c'est lui qui est convoqué par le Saint Office un an plus tard pour contresigner la condamnation, c'est lui qui rédige les milliers de notes théologiques de la seconde édition, celle en 10 volumes, mère de ce qui est aujourd'hui traduit dans toutes les langues. C'est lui aussi qui signe en 1978 un témoignage sous serment que beaucoup considèrent pour cette raison comme inattaquable et donc comme la référence pour savoir le vrai.

Le site MV en particulier l'utilise abondamment pour justifier sa présentation des événements dans sa rubrique « La publication de l'oeuvre, 70 ans de rebondissements ». Il en publie même le texte intégral dans une rubrique « Le Père Corrado M. Berti, témoin oculaire et acteur principal ». Pour ce site à l'évidence le Père Berti est une sainte personne qui aura été toute sa vie entièrement dévouée à Maria Valtorta et à sa cause .

Mais l'Association Maria Valtorta (www.associationmariavaltorta.fr), dans un article « Le miracle Valtorta », publie de son côté le texte d'une conférence donnée le 19/05/2018 par Don Ernesto Zucchini, président de la Fondazione Maria Valtorta de Viarregio en Italie dans laquelle le Père Berti apparaît sous un tout autre jour. Il y est même présenté comme étant l'une des trois personnes (avec la mère de Maria et le Père Migliorini) qui aurait « trahi » Maria! Selon cette autorité du monde Valtortien, le Père Berti aurait eu en effet des liens

avec le monde du spiritisme (un univers que Maria Valtorta rejetait absolument comme étant lié au démon) : *« Dans deux occasions il se servit même de deux radiesthésistes, célèbres à l'époque, munis de leur petit pendule, pour démontrer que Maria Valtorta disait la vérité autour de la localisation de la tombe de Saint Pierre »* et plus grave encore *« … il pensa faire rédiger une préface de 30 pages à la deuxième édition de l'oeuvre par le Professeur Luciano Raffaele, le secrétaire de la Société Italienne de Parapsychologie. C'était la tentative de faire entrer le « Poème de l'Homme-Dieu » (le titre italien de l'époque) dans un cadre teinté de spiritisme. Impensable ! Une véritable trahison de l'esprit Valtortien ».*

Nous voici donc à nouveau devant une contradiction de la propagande valtortienne, puisque même sur la personne de celui qui a été à l'origine de la mise en lumière de l 'œuvre et de sa publication, ceux qui la défendent ont des points de vue opposés. On essaiera de se faire une idée plus précise de la personnalité du Père Berti en regardant de près son fameux témoignage sous serment, et en le comparant à d'autres témoignages (Annexe 3).

Chapitre 6 : Des failles dans la validation de l'œuvre par la science

Loin d'obéir à la dictée sévère de « Jésus » condamnant les études scientifiques autour de l'œuvre (voir ci-dessus, chapitre 5), ses défenseurs consacrent toujours plus de place à la validation des visions par la science : de nombreux livres, conférences et vidéos y sont aujourd'hui consacrés. Cette démarche est surprenante car la seule chose qui puisse vraiment convaincre de l'origine divine des visions serait de constater un parfait accord *sur le fond* avec les textes sacrés, pas l'exactitude du décor. Qu'importe en effet que la description de la maigre végétation aquatique qui borde les rives du Jourdain soit merveilleusement exacte si Maria voit Jean avec Jacques alors qu'il est avec André. Si elle déclare Jean-Baptiste en prison alors qu'il est sur place . Pourtant au lieu de nous présenter une démonstration irréfutable de sa cohérence sur le fond avec les évangiles (un exercice certes difficile), les défenseurs de l'œuvre concentrent leurs efforts sur l'exactitude de son environnement. Et même en ce qui concerne ce seul aspect, on peut légitimement s'interroger sur la façon dont les études sont menées.

1. Une mauvaise approche

Des scientifiques de haut niveau comme Jean Aulagnier, polytechnicien, ont consacré beaucoup de temps à l'analyse scientifique de l'œuvre, y découvrant dans de multiples domaines de mystérieux accords entre ce que voit et décrit Maria et une réalité qu'elle ne pouvait connaître. Mais si ces découvertes sont bien réelles et parfois spectaculaires, elles ne prouvent en rien que les visions viennent du Ciel. Elles laissent seulement penser que Maria n'a pu inventer tout cela, qu'il existe une source extérieure à la visionnaire, une source surnaturelle sans doute, mais pas forcément divine. Comme il a été rappelé au chapitre 1, le monde surnaturel ne se limite pas au monde divin, et ce n'est pas parce qu'un événement est extraordinaire qu'il vient de Dieu. Le « Jésus » qu'entend Maria l'exprime lui-même dans son message du 21 janvier 1946 déjà cité au chapitre 5 : des visions peuvent venir du démon. Pourquoi ceux qui nous assurent qu'il est bien le Christ ne l'écoutent-t-ils pas ? Là est pourtant la principale faille de la démarche de validation par la science telle qu'elle est menée aujourd'hui. Car si le Christ prend soin de nous prévenir que « dans les Derniers Temps de faux prophètes se lèveront, qui seront capables d'égarer par des signes formidables et des prodiges même les élus » (Mt 24,24), si nous pensons être dans ces Derniers Temps nous devons au contraire nous attendre à voir apparaître des phénomènes merveilleux, et apprendre à ne pas confondre « merveilleux » et « divin ». Il est donc inutile d'accumuler les faits extraordinaires comme le font aujourd'hui ceux qui prétendent valider l'œuvre par la science. Qu'il y en ait dix, cent ou des milliers, peu importe, cela ne nous dit rien de leur origine.

Pourtant la science peut apporter beaucoup pour le discernement. Mais il faut prendre le problème à l'envers et rechercher non les accords mais les désaccords pouvant exister entre les visions de Maria et la réalité scientifique. En effet on ne peut imaginer que le Ciel, qui est la Vérité, puisse montrer à la visionnaire une scène comportant des erreurs grossières dans quelque domaine que ce soit. Si le cas se présentait de façon indiscutable, on pourrait alors affirmer avec certitude que cette vision-là au moins ne vient pas de Dieu. De la même façon,

la découverte de deux visions se contredisant pourrait être décisive : si deux visions se contredisent, l'une au moins est fausse, peut-être les deux. Les promoteurs de l'œuvre assurent que rien de tout cela n'existe, ils ne concèdent (sans d'ailleurs les citer) que quelques très rares cas d'imprécisions ou nécessitant un complément d'étude. Est-ce si sûr ?

2. Des visions de la Passion contredites par le Linceul de Turin

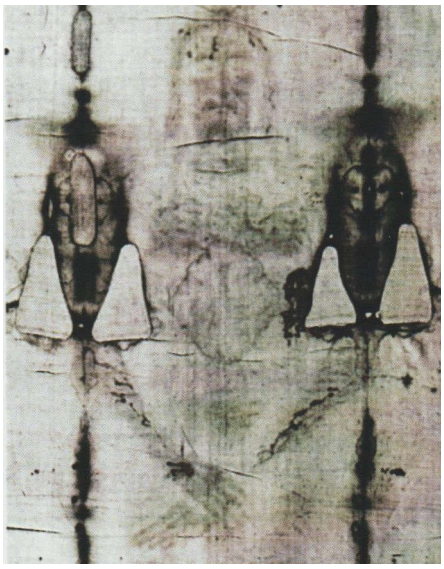
Le linceul de Turin, ou Saint Suaire, est aujourd'hui considéré par de nombreux savants de toutes disciplines et de tous horizons comme étant bien l'étoffe dans laquelle le corps du Christ a été enseveli au soir du Vendredi Saint. « Jésus » aussi atteste de son authenticité dans une dictée du 18 février 1947 (« Les Cahiers ») : *«... et mon Saint Suaire est là pour en témoigner ».* On devrait donc s'attendre à trouver une parfaite cohérence entre ce qu'a vu et décrit Maria de la crucifixion et l'image fixée sur le linceul. Pourtant il n'en est rien.

Cette relique montre en particulier que le supplicié a eu ses mains percées au niveau des poignets, selon la technique qu'utilisaient les Romains au Ier siècle, et non dans les paumes comme on l'avait toujours imaginé et représenté. Mais qu'a vu Maria et que nous décrit-elle ? Elle nous explique longuement (EMV 609.5) que si la main droite a bien été percée au niveau du poignet, cela n'a pas été possible pour la main gauche, le pré-trou fait dans le bois ayant été mal positionné. Selon elle, la main gauche aurait été percée « entre le pouce et les autres doigts », c'est-à-dire dans la paume. Ce que dément complètement le linceul : on voit très clairement sur l'image page suivante que sur le bras gauche du crucifié (le bras droit de l'image puisque, le linceul ayant été impressionné sur sa face interne, la gauche et la droite du corps sont inversés sur l'image) la blessure est bien au niveau du poignet et la paume de la main gauche intacte. Qui dit vrai ? Le Linceul ou Maria ?

Si comme beaucoup le pensent aujourd'hui le linceul est bien celui du Christ , la vision de Maria ne montre pas ce qui s'est réellement passé donc ne vient pas de Dieu. Si par extraordinaire il ne l'était pas, cela sauverait certes cette vision mais condamnerait la dictée du 18 février 1947 dans laquelle « Jésus » authentifie le linceul de Turin comme étant bien celui qui l'a enseveli. Conclusion : que le Linceul soit authentique ou non, l'une au moins de ces deux visions de Maria est fausse, donc ne vient pas de Dieu.

Dans une dictée du 29 décembre 1943 (« Les Cahiers ») et toujours sur ce sujet « Jésus » lui-même nous démontre qu'il n'est pas le Christ. Il explique que si l'on ne voit pas sur l'image du linceul la blessure dans la paume, c'est parce que la main droite recouvre la gauche: *« Après m'avoir étiré le bras jusqu'au déchirement des tendons, ils décidèrent d'enfoncer le clou au centre de la paume, entre deux os du métacarpe. Cela ne se remarque pas sur le Saint-Suaire, parce que la main droite couvre la gauche ».* Toujours ce besoin qu'a notre « Jésus » de répondre par avance aux objections possibles. Mais ici en voulant une nouvelle fois justifier son récit (pourquoi d'ailleurs ? le Christ ne peut que dire la vérité) il se trahit: il semble en effet ignorer que l'image que l'on voit sur l'étoffe est inversée Gauche-Droite, exactement comme quand on se regarde dans un miroir, du fait qu'elle a été impressionnée de l'intérieur. C'est donc bien la main gauche du supplicié qui recouvre la droite. Les représentations du Christ au tombeau établies à partir du Saint Suaire nous le montrent d'ailleurs ainsi (voir ci-dessous la sculpture de Luigi Mattei que publie le site MV). Tous ceux qui s'intéressent au Linceul savent cela. Mais pas « Jésus »: cette dictée du 29 décembre

1943 ne peut donc venir du Christ. Nous avons bien ici un cas emblématique de visions et dictées de Maria Valtorta incompatibles avec l'expertise scientifique.



L'image telle qu'elle apparaît sur la face interne du Linceul

Sculpture de Luigi Mattei faite à partir du Linceul de Turin
(photo publiée par le site MV, FAQ, Visage et aspect de Jésus)

Chapitre 7 : De graves problèmes théologiques

On ne peut porter un jugement définitif sur l'origine divine d'une manifestation comme celle-ci sans en faire une analyse approfondie sur le plan théologique. En effet ce qui vient du Ciel ne peut qu'être en tous points conforme à la doctrine catholique et une seule erreur grave dans ce domaine pourrait suffire à discréditer la manifestation.

C'est semble-t-il aussi l'avis de « Jésus » puisque dans une dictée du 16 août 1949 (« Les Cahiers ») il prend soin de nous assurer que l'Oeuvre est sans défaut sur le plan doctrinal : *«... Il ne s'y trouve aucune erreur dogmatique. En vérité, il n'y en a pas dans l'Oeuvre ».* En voulant encore une fois aller au devant des critiques possibles « Jésus » commet pourtant ici une nouvelle erreur : s'il est bien le Christ et que comme il l'affirme l'Oeuvre vient de lui et non de Maria, il est évident qu'elle ne peut comporter d'erreur doctrinale. Le seul fait qu'il évoque le sujet est troublant et invite à s'interroger : pourquoi ce besoin de nous rassurer? Un « Jésus » qui cherche systématiquement à se justifier ne peut qu'être suspect.

Mais si l'analyse des problèmes évoqués dans les chapitres précédents est accessible au simple fidèle un peu attentif, il n'en va pas de même des questions doctrinales : on ne s'improvise pas théologien, cela nécessite une formation solide et des années d'études. N'ayant pas cette compétence je me contenterai ici de signaler à titre d'exemple quelques points qui me semblent particulièrement problématiques :

. En EMV 69 le caractère consubstantiel de la Sainte Trinité semble être remis en cause :

« Un jour, au ciel, dans la divine Trinité il vint une pensée : « il est temps que le Verbe aille sur la terre », et avec une palpitation d'amour le Verbe vint sur la terre. Il se sépara donc du Père et de l'Esprit Saint. Il vint travailler sur la terre. Au ciel, les deux qui étaient restés, contemplèrent les œuvres du Verbe restant plus unis que jamais pour répandre la Pensée et l'Amour pour aider la Parole qui œuvrait sur la terre ».

Selon ce qu'entend Maria Valtorta, en s'incarnant le Fils se serait séparé des deux autres personnes de la Trinité et aurait donc cassé son unité. Les trois Personnes unies seraient devenues deux (au Ciel) plus une (sur la terre). Cela parait incompatible avec ce que dit le catéchisme de l'Église Catholique (§ 253) : « Les personnes divines ne se partagent pas l'unique divinité mais chacune d'elles est Dieu tout entier ».

. A plusieurs reprises Maria Valtorta nous présente l'âme de Marie comme ayant existé de toute éternité, avant même la création du monde. Par exemple en EMV 5 (c'est « Jésus » qu'entend Maria):

« Pour être chair, j'avais besoin d'une mère. Pour être Dieu, j'avais besoin d'un père qui fut Dieu. Voilà pourquoi Dieu créa l'Épouse et lui dit : "Viens avec Moi. À mes côtés, vois tout ce que Je fais pour notre Fils. Regarde et réjouis-toi, éternelle vierge, Enfant éternelle, et que ton sourire emplisse ce Ciel et donne aux anges la note initiale et qu'il enseigne au Paradis l'harmonie céleste. Je te regarde et Je te vois telle que tu seras, ô Femme immaculée qui maintenant n'es qu'esprit : l'esprit en qui Je me complais ».

L'Eglise enseigne pourtant que l'âme n'existe pas avant la conception. L'éternité est un attribut normalement réservé à Dieu seul, le mot « éternelle » répété ici deux fois semble par ailleurs incompatible avec l'expression « Dieu créa l'Epouse ». La confusion dans les idées et leur expression est malheureusement omniprésente dans l'oeuvre et ne facilite pas l'étude de ces sujets déjà difficiles.

. Selon « Jésus » en EMV 587 à l'occasion d'une conversation avec Lazare dans laquelle il lui annonce qu'il sera trahi par l'un des siens, Judas serait l'incarnation de Lucifer :

Lazare [identifiant celui qui trahira] *:* « *c'est Judas de Kériot !* ».

« Jésus » : *« Non, c'est Satan. Dieu a pris chair en moi, Satan a pris chair en lui : Judas de Kériot » .* Suit un parallèle strict entre l'incarnation de Dieu en lui et celle de Lucifer en Judas. Plus loin lors de la Cène (EMV 600.32) « Jésus » confirme :

« Ne vous demandez pas non plus qui est cet homme. Ce n'est pas un homme, c'est Satan ».

Cette idée d'une incarnation de Satan en Judas est totalement absente des écritures. Bien au contraire dans les évangiles Jésus atteste que Judas est bien un homme comme les autres :

(Mt 26,24) et (Mc 14,17)
« Le Fils de l'Homme s'en va selon ce qui est écrit de lui. Mais malheureux l' homme par qui le Fils de l'Homme est livré. Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fut pas né, cet homme-là ».
Il semble bien y avoir ici dans l'EMV une erreur doctrinale majeure.

. On a vu au chapitre 3 qu'en EMV 494 la femme adultère semble ne pas être vraiment pardonnée, ce qui s'oppose à l'interprétation traditionnelle de l'Eglise. On entend parfois expliquer l'impossibilité d'un tel pardon par le fait qu'il n'a pas été demandé par la pécheresse. Pourtant selon Luc (Lc 5,17) le Christ dit bien « Tes péchés te sont remis » au paralytique de Capharnaüm sans qu'il semble avoir lui non plus demandé de pardon... Seule une étude théologique rigoureuse peut permettre de résoudre ce point.

. On a vu aussi au chapitre 3 comment en EMV 17 « Jésus » présente le péché originel comme étant d'abord un péché de luxure, péché qui aurait anéanti le plan divin d'une reproduction de l'espèce humaine purement spirituelle. L'orgueil, le désir d'être « comme Dieu » ont complètement disparu. On est ici si loin de l'enseignement de l'Eglise que l'erreur doctrinale semble manifeste. Reste à le démontrer de façon irréfutable.

Ce ne sont là que quelques exemples rapidement résumés pour donner la mesure du problème. Il y en a bien d'autres, auxquels on peut ajouter certaines difficultés qui ont été constatées dans les chapitres précédents, comme la déformation du sens de certaines paraboles ou les multiples contradictions d'une oeuvre qui, dans le domaine doctrinal comme dans tous les autres, affirme souvent une chose et son contraire. Les personnes intéressées par ces questions et souhaitant les approfondir pourront se reporter au livre « contradictions et hérésies dans l'oeuvre de Maria Valtorta ? » de Maxime Lesage, accessible ici : https://archive.org/details/contradictions-et-heresies-dans-loeuvre-de-maria-valtorta .

Chapitre 8 : De très mauvais fruits

Comme c'est la cas pour toutes les manifestations surnaturelles controversées ses défenseurs invoquent l'arbre et ses fruits, avant d'assurer que l'ouvrage a suscité d'innombrables conversions, ce qu'il est impossible d'apprécier correctement (quelle proportion des millions de lecteurs, et surtout de lecteurs qui seraient restés insensibles aux évangiles ?). On retrouve quelques exemples de grâces reçues dans le dernier volet du feuillet déjà cité au chapitre 2 (Annexe 5). Mais cela reste bien vague. Exemples de témoignage : une mère de famille (sans plus de précision, mais avec photo couleur) : « Moi et mon mari écoutons en continu la version audio de l'Evangile tel qu'il m'a été révélé au petit déjeuner ». Bon… Ou encore, une religieuse (elle aussi non identifiée, mais toujours avec photo couleur) : « En faisant mon repassage j'écoute la version audio : on est toujours avec Jésus, c'est formidable ce que ça apporte ». Bon…

Un peu plus consistant, une lectrice : « J'ai prêté « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé » à deux voisines. Elles étaient toutes les deux loin de l'Eglise, et maintenant elles cheminent dans l'Eglise ». Lire un livre dont l'Eglise recommande de se tenir éloigné rapprocherait donc de l'Eglise...

Une autre nous dit que cette lecture lui a donné la force de pardonner à son mari. Mais la lecture des seuls évangiles n'y avait pas suffi ? Il est difficile de penser que cette œuvre puisse réellement amener à Dieu des personnes qui ne l'auraient pas été par les évangiles. Parce que si c'était le cas de façon récurrente, cela voudrait dire que l'Esprit Saint a fait un mauvais choix en nous donnant des œuvres concises synthétisant l'enseignement du Christ. C'est évidemment impossible. Par ailleurs s'il on entend souvent les soutiens de Maria justifier l'origine divine de l'oeuvre par les conversions que sa lecture susciteraient cela reste totalement invisible : les courbes du déclin de la pratique religieuse n'ont connu aucun rebond ces dernières années pendant lesquelles la diffusion de l'EMV a connu une très forte expansion. Il y a certainement des convertis puisqu'il y a des témoignages, mais quelques cas identifiés ne font pas une loi. On voit mal d'ailleurs des personnes se lancer dans la lecture d'une œuvre aussi monumentale s'ils n'ont pas déjà une certaine attirance pour le sujet. Il semble que les lecteurs soient pour l'essentiel des catholiques convaincus qui souhaitent mieux connaître la vie de Jésus ou approfondir leur foi. Les bons fruits annoncés paraissent donc soit très superficiels, soit improbables ou marginaux. Des fruits, j'en vois pour ma part plusieurs. Mais ce sont de très mauvais fruits :

1. La division dans l'Eglise

Cet ouvrage extraordinaire ne laisse indifférent aucun de ses lecteurs. Il y a les *Pour* et les *Contre*, et la fracture est profonde. Ce qui confirme au passage que cet « Evangile » nouvellement révélé, supposé seulement « illustrer » les évangiles canoniques, voisine au contraire très mal avec eux. Dans l'Eglise on ne connaît pas de personnes ou de courants qui s'opposent à propos des évangiles, l'un défendant Mathieu, l'autre Marc, Luc ou Jean. Cela n'existe pas. On peut avoir sa préférence, mais toujours en appréciant aussi les autres. Au contraire l'oeuvre de Maria Valtorta est un sujet d'affrontement pour les catholiques qui ont pris le temps de lire et étudier l'ouvrage, elle est source de division.

2. La défiance envers l'Eglise

« Je trouve que tu fais trop confiance à l'Eglise » me dit un jour une amie convaincue de l'origine divine des visions. Pour justifier ce genre de propos on cite souvent une célèbre phrase de Paul VI sur les « fumées de Satan » prononcée lors d'une homélie en 1972 : *« Devant la situation de l'Eglise d'aujourd'hui, nous avons le sentiment que par quelque fissure la fumée de Satan est entrée dans le peuple de Dieu ».* Mais certains se remémorant peut-être mal les paroles du pape remplacent facilement « le peuple de Dieu » par « l'Eglise » ou même « le Vatican » et s'appuyant sur ce propos déformé en déduisent qu'il est légitime de se défier des décisions de l'Eglise institutionnelle. Evitant ainsi d'avoir à penser que, faisant partie du peuple de Dieu, ils peuvent être eux-mêmes pris dans ces fumées… Ou que ces fumées peuvent être présentes aussi dans les groupes catholiques auxquels ils adhèrent et qui prennent leurs distances avec les positions de l'Eglise quand elles ne vont pas dans leur sens.

Profitant de la perte de confiance dans l'institution ecclésiale, les défenseurs de l'oeuvre multiplient les finasseries pour légitimer la lecture. Oui, depuis 1966 et la suppression de l'Index, l'œuvre n'est plus « interdite ». C'est vrai. Mais elle n'a jamais été réhabilitée et elle a fait depuis cette date l'objet de plusieurs mises en garde. Les ignorer ou les relativiser n'est pas se comporter en fils de l'Eglise. Faire la promotion de l'oeuvre, encourager sa diffusion est encore bien plus grave, puisque l'on contribue à répandre ce que l'Eglise juge malsain. Un nouvel évangile, même si l'on se tortille pour dire que ce n'est pas tout à fait ça, c'est quand même un sujet sérieux. Si l'Eglise nous déconseille de le lire, et ceci depuis des dizaines d'années, la simple sagesse voudrait qu'on se soumette. Mais on préfère tenir tête. La défiance envers l'Eglise que traduit cette attitude est un deuxième très mauvais fruit.

3. Le doute sur la valeur et l'authenticité des évangiles

C'est ici certainement que cette œuvre peut constituer un véritable danger pour la foi. A lui seul le titre « L'Evangile tel qu'il m'a été révélé » impressionne. Pour celui qui est attiré par l'œuvre de Maria Valtorta, la façon dont son « Evangile » écrase les évangiles canoniques par son volume et son caractère de révélation divine contemporaine a forcément des conséquences. Les lecteurs enthousiasmés par l'œuvre sont évidemment sincères, ils ont la conviction de vivre les scènes de la vie du Christ telles qu'elles se sont réellement déroulées il y a 2000 ans. C'est extraordinaire, c'est merveilleux, c'est comme un cadeau du Ciel. Refuse-t-on un cadeau du Ciel ? L'abondance de détails de toute nature qui font « vrai », la façon dont on nous assure que tout est parfaitement validé par la science ne peuvent que les conforter dans cette impression, et cet « Evangile » devient vite le plus attractif, sinon le seul vrai. Il serait même addictif si l'on en croit le Père Dewitte, l'un de ses plus ardents propagandistes (vidéo « Maria Valtorta, quelle importance dans votre vie spirituelle », 10/12/2018) , qui affirme faire l'effort de n'en lire que quelques pages par jour pour ne pas tomber dans la dépendance, ne semblant pas réaliser que l'addiction est une chose grave et qu'il est étrange qu'une œuvre venue du Ciel puisse y conduire. On a vu ce qui peut parfois séparer le Christ que voit Maria de celui que nous montrent les évangélistes. Si l'on considère que ce que relate Maria vient directement du Ciel et que l'on constate ces différences, on induit forcément que les évangiles ne sont que des approches de la Vérité. Des questions viennent à l'esprit. Ne nous donnent-ils pas qu'une vision partielle ? N'y a- t-il pas eu des

déformations dans la transmission orale qui a précédé leur écriture ? Etc, etc... C'est ainsi que sans même s'en rendre compte peu à peu on les relativise, ils ne sont plus la référence.

Cette crainte de voir l'Evangile de Maria Valtorta supplanter les évangiles canoniques dans l'esprit de ses admirateurs n'a rien d'imaginaire. Car si certains de ses soutiens tentent de nous faire croire que cet ouvrage est toujours parfaitement fidèle aux évangiles, d'autres insistent au contraire sur *« l'éclairage nouveau »* que cette œuvre apporterait (toujours ces contradictions internes à l'œuvre). Pour illustrer ce nouvel éclairage, dans une intervention du 9 Juin 2019 intitulée « Avec Maria Valtorta, mieux connaître l'Amour de Dieu », le conférencier prend justement pour exemple la scène de la femme adultère, qui comme on l'a vu est si différente de celle de l'évangile de Jean : *« souvent les prêtres dans leurs homélies disent que Jésus pardonne totalement à la femme. ... en fait il ne lui pardonne pas vraiment, ... il ne lui donne pas la paix ».* Cet *« en fait »* est révélateur de ce que veut faire passer l'orateur : l'oeuvre de Maria est la vérité et en l'occurrence permet de corriger ce qui aurait été mal interprété par l'Eglise. S'il y a divergence on prend pour parole d'évangile... le texte de Maria.

Certes dans les réunions de promotion de l'oeuvre ceux qui font son apologie protestent de leur fidélité aux évangiles canoniques et affirment continuer à les lire. Difficile de dire le contraire sans effaroucher des auditeurs-acheteurs potentiels que l'on désire convaincre de l'orthodoxie de l'ouvrage. Pourtant comme on l'a vu plus haut, le 3 février 1947 « Jésus » lui-même proclame que son œuvre « comble les lacunes » qui seraient présentes dans les évangiles et stigmatise les évangélistes, qui en seraient responsables. Pour ceux qui auraient mal compris, le 30 septembre de la même année il ajoute (Les Cahiers de 45-50) : *« Les évangélistes rapportent des versions de mes paroles très réduites, jusqu'à en être squelettiques»* et l'évangile de Marc est qualifié de « sommaire ». Si à écouter « Jésus » ce qu'il nous transmet par Maria surpasse les évangiles, pourquoi continuer à les lire ?

On peut donc comprendre que dans la pratique bien des lecteurs qui se passionnent pour l'oeuvre de Maria Valtorta délaissent peu à peu les évangiles et ne les consultent plus qu'occasionnellement. C'est ainsi que peu à peu et sans même en avoir conscience on s'éloigne de la Vérité issue de la Révélation. Maria elle-même s'est laissée entraîner sur cette pente, et de façon radicale, puisqu'elle écrit le 31 décembre 1947 (Cahiers de 45-50, p. 458) qu'elle n'ouvre plus la Bible, osant même préciser *« si je la touche, c'est pour en enlever la poussière »,* et ajoute *« … quant à ce qui se trouve dans les évangiles, je le connais en tant que chroniqueur. Je laisse donc tout fermé… et je lis les souvenirs que j'ai en moi : ils forment ma seule lecture spirituelle ».* Voici donc une personne que l'on nous présente comme une sainte qui déclare avoir refermé définitivement Bible et évangiles... Cet arbre donne décidément de bien mauvais fruits.

Chapitre 9 : Pourquoi écouter l'Eglise

Sur les écrits de Maria Valtorta comme sur tous les événements pouvant avoir une origine surnaturelle chacun se fait souvent très vite une opinion, d'abord selon sa sensibilité, son attirance ou au contraire sa méfiance naturelle devant ce type de manifestations. Pourtant il faut plus qu'une disposition d'esprit pour apprécier correctement ce type d'événements. Alors, voici au moins deux raisons qui pour moi devraient inciter les croyants à tout simplement s'en remettre au jugement de l'Eglise, même si ce n'est pas dans l'air du temps.

1. Par esprit d'obéissance

L'obéissance n'a plus la cote aujourd'hui, c'est une valeur qui pour beaucoup est dépassée, y compris dans le monde catholique. Elle est vue comme un carcan à une époque où l'on met d'abord en avant la liberté individuelle, à laquelle elle paraît s'opposer. Pourtant, au moins dans l'Eglise, l'obéissance n'a pas pour but de brimer l'individu, mais de lui éviter de commettre des erreurs graves dans lesquelles en toute bonne foi il pourrait se laisser entraîner. L'Eglise aussi est décriée comme jamais, ayant perdu par la faute de trop de ses représentants une grande part de la crédibilité et de l'autorité naturelle qu'elle avait autrefois. Alors bien sûr, obéir à l'Eglise aujourd'hui n'est pas chose facile.

Pourtant obéir est d'abord un acte d'humilité, vertu chrétienne par excellence, indispensable à tout progrès spirituel et reconnue comme telle par tous les saints. Alors pourquoi en ce qui concerne les révélations privées ne pas écouter tout simplement ce que nous conseille l'Eglise ? Certes elle ne nous interdit plus de lire l'œuvre de Maria Valtorta. Mais elle refuse toujours de la considérer comme une œuvre « inspirée » et comme une authentique révélation divine. Alors même si nous ne partageons pas son point de vue et nous en avons bien sûr le droit, ayons au moins l'humilité d'accepter son jugement et de ne pas nous y opposer en clamant haut et fort le contraire de ce qu'elle exprime. L'obéissance « dans l'esprit » a certainement autant de valeur aux yeux de Dieu que l'obéissance aveugle à une interdiction formelle.

2. Par simple raison

Notre point de vue sur ces questions dépend aussi bien sûr de ce que nous en connaissons. Or ce que nous en connaissons dépend de ce que nous lisons et entendons, et ceux qui sont favorables à ce type d'événements s'expriment toujours beaucoup plus que ceux qui sont hostiles ou seulement réservés. C'est une réalité, on trouve bien plus de livres ou brochures présentant comme véridiques des événements controversés comme les apparitions mariales de Garabandal, San Damiano, Medjugorje, etc... ou du Christ à Dozulé, que d'ouvrages en faisant la critique. Il en est de même concernant l'œuvre de Maria Valtorta : combien de livres ou vidéos la contestent, quand on est noyé sous ceux et celles qui l'encensent en l'affirmant venir de Dieu ? L'information reçue n'est donc pas équilibrée et la personne de bonne foi qui cherche seulement à en savoir plus n'a accès le plus souvent qu'à une seule version des faits, celle répandue par les enthousiastes de l'événement. Même si les informations données ne sont pas biaisées dans un souci de propagande (ce qui comme on

l’a vu peut arriver) on ne connaît qu’un seul point de vue. Comment alors former son jugement ?

La réponse est simple : en écoutant ce que dit l’Eglise par ses représentants responsables du discernement (le plus souvent l’évêque du lieu de l’événement) et en s’y rangeant. L’évêque ou les conférences épiscopales concernées ont normalement étudié l’affaire avec soin en s’entourant de personnes compétentes, les commissions ad-hoc ont fait des enquêtes circonstanciées que nous aurions été bien incapables de mener. Nous n’avons aucune raison de douter a priori de leur bonne foi, ni de celle des autorités vaticanes concernées le cas échéant, comme le font trop souvent les enthousiastes déçus de ne pas voir « leur » phénomène surnaturel reconnu.

N'oublions pas non plus que si en ce domaine l'Eglise peut bien sûr se tromper, nous aussi nous pouvons nous tromper, et bien plus facilement puisque le plus souvent nous ne connaissons pas tout ce qu’elle sait: il est donc raisonnable d'écouter avec attention ce que nous dit l’Eglise plutôt que de nous laisser déborder par notre propre sentiment.

Pour un nouveau jugement

Compte-tenu de l'ampleur prise par la diffusion de cette œuvre, compte-tenu aussi des tensions qu'elle suscite entre ses partisans et ses adversaires, il paraît aujourd'hui indispensable que l'Eglise l'analyse de nouveau et complètement. Pour relativiser la condamnation ses promoteurs avancent aujourd'hui quelques arguments que l'on peut entendre : elle est ancienne, sans document juridique connu sur lequel l'appuyer, on n'en connaît les raisons que par un article « grand public » de l'Osservatore Romano qui manque tout à fait de rigueur. Ce sont là des points faibles qu'il paraît urgent de lever dans un nouveau jugement oubliant le passé, cette fois-ci public, clair et argumenté, de telle sorte qu'il ne puisse être contesté par personne disant reconnaître l'autorité de l'Eglise.

Conclusion

Que retenir de cette petite plongée dans l'œuvre majeure de Maria Valtorta ? C'est bien un évangile évidemment, puisque c'est une relation de la vie publique de Jésus dans laquelle on retrouve son enseignement, ses disciples, des paraboles et des événements dont beaucoup sont présents dans les évangiles canoniques. C'est donc bien un évangile, mais c'est un évangile *différent*, et même *très différent,* jusqu'à nous montrer parfois le contraire de ce que l'on trouve chez les évangélistes. Ces différences sur le fond sont d'ailleurs la première raison pour laquelle l'oeuvre a été interdite de publication par l'Eglise il y a 70 ans et qu'aujourd'hui elle refuse toujours de la considérer comme une authentique révélation divine. Ce jugement sans ambiguïté devrait suffire pour que l'ouvrage soit considéré au minimum comme suspect par les catholiques et qu'ils aient la sagesse de s'en tenir éloignés. Certains éléments rencontrés ici interdisent d'ailleurs à eux seuls d'imaginer que cette œuvre puisse venir du Ciel . Pour rappel:

. Le « Jésus » qu'entend Maria donne sur le péché originel une catéchèse absolument contraire à l'enseignement de l'Eglise.

. Ce même « Jésus » juge avec une extrême sévérité ceux qui ne croient pas à l'origine divine des visions et pour cette raison s'y opposent, qualifie cela de péché et promet aux personnes concernées de grands tourments dans l'au-delà alors que l'Eglise laisse ses fidèles libres de croire ou ne pas croire les révélations privées, même celles qu' elle a authentifiées.

. Le fait que le contenu de cet « Evangile » nouvellement révélé s'oppose parfois radicalement à ce que nous disent les textes sacrés est un autre point décisif. Cette œuvre semble avoir été conçue pour éloigner les fidèles des évangiles canoniques en les faisant douter de leur complétude et de leur caractère sacré : « Jésus » lui même les dénigre à plusieurs reprises, ce qu'il a révélé à Maria étant pour lui la référence.

Cette oeuvre a tout d'un leurre: par certains aspects en effet extraordinaires elle éblouit ses lecteurs jusqu'à les aveugler si complètement qu'ils ne voient, ni les multiples contradictions qui la rendent incohérente, ni le caractère aberrant de certains messages « divins ». Fascinés par le décor ils ne voient pas à quel point le fond de l'ouvrage est parfois éloigné de celui des évangiles. On semble être ici complètement dans ce que nous annonce le Christ, le vrai, pour les Derniers Temps : « des prodiges capables d'égarer même les élus » (Mt 24,24).

Mais alors, puisque cela ne vient pas de Dieu, d'où cela vient-il ? Je n'ai pas la réponse et ce n'est pas l'objet du livre. Différents domaines peuvent être concernés, comme les capacités de l'imagination humaine, les maladies psychiques ou psychiatriques, la parapsychologie, le spiritisme… Le dénigrement des évangiles et les mauvais fruits pour l'Eglise rendent possible une présence démoniaque, d'autant plus que le désordre, la confusion et les contradictions que l'on rencontre partout sont des aspects bien connus de ce type de manifestations. Cette présence potentielle peut d'ailleurs être directe ou plus subtile, par exemple en s'insinuant chez une personne déjà fragile psychiquement. Une seule chose paraît certaine mais elle est essentielle: ce nouvel « Evangile » ne vient pas de Dieu. Puisse ce petit livre inciter les personnes qui se sentiraient attirées par cette œuvre à y regarder de près avant de se laisser séduire.

Annexe 1

Commentaire de l'Osservatore Romano justifiant la mise à l'Index

(6 Janvier 1960)

Une Vie de Jésus mal romancée

On trouvera en son lieu, dans notre journal, le décret du Saint-Office mettant à l'Index un ouvrage en quatre volumes d'un auteur anonyme (au moins dans cette édition), paru à « L'Isola del Liri ».

Bien qu'il s'agisse exclusivement d'un sujet religieux, les volumes n'ont pas l' « Imprimatur » exigé par le Canon # 1 n 2 C 1 C.

L'éditeur, dans une courte préface, écrit que l'auteur « à la façon de Dante nous a donné une œuvre où dans un cadre de splendides descriptions d'époques et de lieux, évoluent d'innombrables personnages qui s'adressent et nous adressent leur parole, tour à tour suave, forte ou éclairante. Cela a donné un ouvrage à la fois humble et grandiose : l'hommage littéraire de la souffrance d'un malade au grand consolateur, Jésus ».

En fait, le lecteur qui lira attentivement ces volumes n'y découvrira rien d'autre qu'une longue et prolixe vie romancée de Jésus. En dehors de la prétention qu'il y a à vouloir se comparer à Dante, et bien que d'illustres personnalités (dont l'évidente bonne foi a été surprise) aient encouragé cette publication, le Saint-Office a cru nécessaire de le mettre à l'Index des livres défendus. Les motifs en sont facilement devinés par tout lecteur qui aura la patience monastique de parcourir les 4000 pages environ, d'une typographie massive.

Avant tout, le lecteur sera frappé de l'étendue des discours attribués à Jésus et à la Très Sainte Vierge, des interminables dialogues entre les nombreux personnages qui pullulent dans ces pages.

Les quatre évangiles nous présentent un Jésus humble et plein de réserve ; ses discours sont sobres, incisifs, mais d'une suprême efficacité. Au contraire, dans cette sorte d'histoire romancée, Jésus est loquace à l'excès et ressemble à un propagandiste, toujours prêt à se proclamer Messie et Fils de Dieu, et à déclamer des leçons de théologie dans les mêmes termes dont se servirait aujourd'hui un professeur de théologie.

Dans les récits de l'Evangile, nous admirons l'humilité et le silence de la Mère de Jésus ; au contraire, pour l'auteur (homme ou femme) de cet ouvrage, la Très Sainte Vierge a la faconde d'une avocate moderne, toujours présente, partout, et toujours prête à fournir des leçons de théologie mariale, parfaitement au courant des dernières études des spécialistes actuels en cette matière.

Le récit se déroule lentement, comme un conte. Nous y trouvons des faits nouveaux, de nouvelles paraboles, de nouveaux personnages, et tant, et tant de femmes à la suite de Jésus. Quelques pages sont plutôt scabreuses et font penser à des descriptions et des scènes de romans modernes. Nous n'en donnerons que quelques exemples, ainsi la confession faite à Marie par une certaine Aglaé, femme de mauvaise vie (1er volume, pages 790 et suivantes) ; le récit peu édifiant des pages 887 et suivantes du 1er volume ; un ballet exécuté certainement de façon impudique devant Pilate au Prétoire (volume IV, page 75), etc…

Ici, une réflexion particulière se présente d'elle-même : l'ouvrage, par sa nature et en conformité avec les intentions de l'auteur et de l'éditeur, pourrait facilement parvenir entre les mains de religieuses ou élèves de leurs collèges. Dans ce cas, la lecture du passage du genre de nos citations pourrait difficilement s'accomplir sans danger ou dommage spirituel.

Les spécialistes d'études bibliques y trouveront certainement pas mal d'erreurs historiques, géographiques et autres semblables. Mais, comme il s'agit d'un … roman, ces éléments ne peuvent évidemment qu'augmenter le pittoresque et la féerie du livre ; mais, au milieu d'une si grande affectation de culture théologique, on peut cueillir quelques perles qui ne brillent certainement pas par l'orthodoxie catholique.

Ici et là on relève, au sujet du péché d'Adam et Eve, une opinion plutôt singulière et inexacte. Au premier volume, page 63, on lit ce titre « Marie peut être appelée la deuxième fille du Père », affirmation répétée dans le texte à la page suivante. L'explication en limite le sens, en évitant une hérésie authentique, mais elle ne supprime pas l'impression fondée que l'on veut construire une nouvelle mariologie, qui dépasse facilement les bornes de la convenance. Au volume II, page 772, on lit : « Le paradis est lumière, parfum et harmonie. Mais si le Père n'avait pas la joie de contempler la Toute Belle, qui fait de la terre un paradis, si le paradis devait dans l'avenir perdre le lis vivant, au sein duquel sont les trois pistils de feu de la divine Trinité, la lumière, le parfum, l'harmonie, la joie du paradis serait diminuée de moitié ». Ainsi s'exprime une idée hermétique et on ne peut plus confuse. Heureusement, car si on la prenait à la lettre elle n'échapperait pas à une censure sévère.

Pour finir, je signale une autre affirmation étrange et imprécise où il est dit de la Madone : « Toi, tout le temps que tu resteras sur la terre, tu seras la *deuxième* après Pierre, *comme hiérarchie ecclésiastique… ».* (C'est nous qui soulignons, signale le journal). Cet ouvrage mériterait donc d'être condamné, même s'il ne se fut agi que d'un roman, pour le seul motif d'irrévérence.

Mais en réalité, l'intention de l'auteur va plus loin.

En parcourant les volumes, çà et là, on lit ces mots : « Jésus dit », « Marie dit », ou encore : « Je vois », et d'autres semblables. Bien plus, à la fin du quatrième tome (page 339), l'auteur se déclare une femme et écrit qu'il fut témoin de tout le temps messianique et qu'elle s'appelle Marie. Ces mots font souvenir qu'il y a environ dix ans circulaient de volumineuses pages dactylographiées qui contenaient de prétendues visions et révélations. On sait qu'à cette époque, l'autorité ecclésiastique compétente avait défendu l'impression de ces pages dactylographiées et avait ordonné qu'elles fussent retirées de la circulation.

Or, nous les voyons reproduites presque entièrement dans le présent ouvrage. C'est pourquoi cette condamnation publique de la suprême Congrégation est d'autant plus opportune en raison de cette grave désobéissance.

Annexe 2

Message reçu du « Père Eternel » le 23 décembre 1948, à transmettre à Pie XII

Pour Sa Sainteté, le Père Eternel dit :

Invoques mon Esprit et lis. Lis ce que lui, l'Esprit, peut éclairer pour toi. Lis les paroles de ceux qui ont vu un temps, un autre temps, et encore un autre temps : le temps juste après le leur. Le temps de mon Verbe parmi les hommes. Votre temps. Celui-ci. Lis et vois.

L'Enfer avance. Dans l'église de mon Christ, il n'y a plus la sainteté qui pousserait le Dieu des Victoires à envoyer ses anges pour vaincre les démons.

L'Eglise de Mon Christ, interprétant mal la parole de son Divin Fondateur, se croit si forte, si invulnérable qu'elle ne se soucie pas, dans la majorité de ses membres, et même dans ses élites, des actions qui la rendraient amie de Dieu. Elle se croit, elle se sent supérieure à chacun et à tous. Elle se dit : « Je suis éternelle. Rien ne peut l'emporter sur moi ».

Non. Apprenez à comprendre les paroles de Dieu. Ne retombez pas dans les erreurs intentionnelles des anciens scribes qui voulaient interpréter les prophéties et les promesses de Dieu d'une manière qui satisfasse leur fol orgueil de peuple élu, croyant qu'ils étaient établis dans cette élection jusqu'à la fin des temps, quelle que soit leur manière de vivre.

Leur erreur a causé leur chute, conduit à l'extermination, à la dispersion et à la persécution. Et depuis vingt siècles ils expient l'erreur qu'ils ont voulu choisir.

L'Enfer ne prévaudra pas contre l'Eglise si elle est sainte comme l'exige son Pontife Eternel. Regardez à travers les siècles. Les périodes de décadence spirituelle du Corps mystique, en particulier de ses membres enseignants (docteurs), correspondent à la scission et à la mort des disciples.

Dans l'Eglise, l'Enfer prévaut, de manière plus ou moins grande, dans la mesure où elle se dépouille de sa sainteté, et par conséquent de l'aide de Dieu. L'Enfer est toujours en vigueur et n'est pas détruit. Et dans sa vie dans le monde l'Eglise n'a jamais connu un tel mouvement de léthargie – même là où il n'y a pas la corruption, la triple corruption- et un tel assaut de l'Enfer.

Lis Jean dans l'Apocalypse. Quelles sont ces étoiles dont Satan réussit à chasser le tiers de leur Ciel, le Ciel de l'Eglise ?

Qui si ce n'est ceux qui, après m'avoir fidèlement rendu témoignage, auront été tués par la Bête sortie de l'abîme ? Qui, sinon ceux qui sont choisis pour être des lumières dans l'Eglise, mais qui sont devenus des lampes éteintes ? Qui, sinon les bergers transformés en idoles de leur arrogance ? Qui, sinon le sel corrompu en poison pour les plus petits qui les voient, et s'en détournent avec dégoût et languissent ou périssent ?

Trop de pasteurs sont les idoles que Baruch décrit dans son chapitre VI. Beaucoup, beaucoup trop d'étoiles de l'Eglise ont été renversées. Certaines, le premier groupe, par la colère des antéchrists, elles sont les meilleures étoiles, les glorieux martyrs de mon Royaume. Mais plus

encore dans le second groupe, renversées par les séductions de Satan. La nouvelle Jérusalem devient Babylone, et elle aura le sort de Babylone. Oh ! Esprit de mon Christ, Esprit parfait du plus parfait Pasteur, vraie vie de son Eglise, comme il a été dissipé et étouffé par la volonté des hommes dans lesquels la loi de la chair est plus forte que celle de l'esprit infusé en vain par Dieu avec la plénitude de ses dons !

Prends et lis, en invoquant mon Esprit. Lis les prophètes, lis Ezéchiel aux chapitres 8, 9 et 16. Lis le chapitre 19 d'Isaïe. Celui qui ne sait plus comment être Jérusalem, Eglise, Sainteté, devient Egypte. Lis, lis, relis, médite sur le chapitre 22 d'isaïe. Trop de préfets Sebna indignes du Temple sont aujourd'hui dans le Temple pour que Dieu puisse y habiter avec son Esprit, créant par sa présence un bouclier invincible, une armure immatérielle, une muraille qui ne s'écroule pas. Au contraire, Dieu permettra au Mal de progresser et de purifier de ses flèches horribles, ceux qui font des dieux d'eux-mêmes, en s'adorant dans leur pouvoir, dans leur esprit, dans leur jugement. Oh ! Malheureux ! Que sont-ils sans moi ? Comment peuvent-ils juger moi et ma Volonté parfaite, s'ils ne savent pas se juger eux-mêmes, se repentir et renaître dans l'Esprit de Dieu ?

Lis, lis, relis, médite, tremble, pleure. Le temps de Sebna est imminent. Une grande partie de l'Eglise déborde déjà. Elle est lancée comme une balle au milieu de la foule déchaînée. Ce que j'ai déjà dit il y a des années à mon messager *(Maria Valtorta),* afin qu'il te le soit dit.

Je le dis aujourd'hui à toi, Vicaire de mon Christ et mon serviteur. Oui. Parce que je suis Dieu. Personne n'est plus grand que moi. Tous sont des serviteurs par rapport à moi : le Seigneur. Tous ne sont rien devant mon Tout Divin.

Toi, toi au moins, ne sois pas comme les autres, trop nombreux. Sépare ta volonté de la leur, afin de ne pas te faire leur complice. Tu es mon serviteur, et ils sont tes serviteurs. Tu es le Chef Suprême. Ta parole se fond et se lie, en second lieu, uniquement à la mienne qui, puisque tu me sers avec sainteté et amour, s'unit à la tienne afin que ce soit Dieu qui parle par ta bouche de pontife.

Tu as dans tes mains les verges, et dans ton esprit la sagesse. Je te les ai donnés quand tu as été élu. Utilises le pouvoir et la connaissance comme il te convient, et ne déçois pas ton Seigneur qui a voulu contresigner ton pontificat d'un don extraordinaire : la Bonne Nouvelle ré-évangélisée afin de confirmer l'Evangile qui a traversé les âges, afin de t'aider, Ô Père de la Chrétienté, et d'aider la chrétienté toute entière conte laquelle s'élève le Dragon maudit.

Ne secoue pas toi aussi la tête. Ne dis pas: « Il n'y a pas de proportion entre le don et le danger caché », comme certains le disent, et t'incitent à le dire. Ne m'offense pas, Moi qui ai engendré le Verbe. Moi qui suis le Tout Puissant, et peut faire tout ce que je veux. Je suis un père, et si un fils m'obéit, je l'aide. Quelle que soit la taille du danger caché qui l'assaille.

Ne regarde pas le moyen *(Maria Valtorta)* par lequel te parvient le don de la Parole qui secoure ceux qui croient, ou ceux qui ont des doutes, ou même ceux qui ne croient pas. L'instrument a obéi au service de la Parole et aux ordres reçus de Dieu. Elle s'est donc adressée à toi, de sorte que tu puisses faire ce que Dieu veut. Mais si tu rejettes l'instrument, ce n'est pas tellement elle que tu frapperas et contre qui, étant sans reproche, tu pécheras mais c'est Nous qui te frapperions, Nous qui sommes un seul Dieu dans notre merveilleuse Trinité et tu pécherais contre l'Amour. Parce que l'Amour, Notre Amour Trinitaire, veut donner à ton pontificat ceci : la Parole de Dieu. Et si tu résistes à ma volonté d'amour, tu

répètes les gestes des Chefs des prêtres, des synhédristes, des pharisiens, des sadducéens et de scribes qui ne se plièrent pas à la Charité évangélisatrice. Ils l'ont persécuté et l'ont condamné avant l'heure marquée pour son martyre.

Je te dis : lis encore Jean au chapitre 11. Il y est dit que lorsque le Sanhédrin décida de la condamnation de Jésus, il se retira à Ephraïm. Dieu lui-même se retire quand l'humanité le rejette. Par conséquent, à partir de ce moment, le sort du temple et de la ville fut scellé : leur destruction et la persécution de ceux qui avaient persécuté la Parole. A un acte de justice et d'amour, répondent l'amour et la justice.

Et moi qui suis le Seigneur je te le dis : Toi, comme vous tous, vous avez besoin de ma défense encore plus que vos prédécesseurs ou les agneaux du troupeau au cours de ces vingt siècles. Parce que les bergers seront d'abord frappés, et que le troupeau sera donc dispersé.

Apaise le Seigneur ton Dieu. Tu le peux. Sois le Pontife. Tu n'as aucune excuse de ne pas le faire.

N'imite pas Pilate, ou tu auras le sort de Pilate qui ne fut pas justifié par le lavage symbolique de ses mains. Il a échoué dans la justice autant, et plus que s'il avait condamné *(Jésus)* sans demander aux autres de le faire à sa place. Plus même, parce qu'ayant le pouvoir et l'autorité pour le faire, il aurait pu faire taire la voix des pécheurs.

Ne renies pas Celui qui parle dans l'œuvre. Ce serait un jugement pour toi. Et le reconnaissant, sers-le en le faisant connaître. Ce sera ta gloire. Ne méprise pas cet avertissement, même s'il vient à toi par l'intermédiaire d'une créature. D'autres de tes prédécesseurs ont écouté mes instruments. Et si l'Eglise romaine est encore là, c'est parce qu'un Souverain Pontife lui-même s'en est remis à Catherine.

Sois juste, de sorte que tu puisses avoir ton Seigneur comme allié contre l'Antéchrist qui avance.

Annexe 3

Analyse du témoignage du Père Corrado Berti

(témoignage accessible dans son intégralité sur le site MV, rubrique « le Père Berti, témoin oculaire et acteur principal »)

Ce témoignage sert souvent de référence pour le site MV et les défenseurs de l'oeuvre, particulièrement en ce qui concerne les événements liés à sa condamnation par l'Eglise. C'est d'autant plus compréhensible qu' ayant été fait sous serment il devrait a priori être une source parfaitement sûre. Pourtant à y regarder de près il comporte des invraisemblances, des incohérences, des « oublis », voire des mensonges et des manipulations qui ne peuvent que susciter des interrogations.

. Après une brève introduction le Père Berti relate les circonstances de l'entrevue avec Pie XII de février 1948 et sa conclusion . Au POINT 3 (« Sa sainteté le Pape Pie XII ») on peut lire:

« Le 26 février 1948, le Souverain Pontife reçut en audience spéciale - attestée par l'Osservatore Romano de ce jour – le P. Corrado Berti accompagné de deux confrères : le P. Romualdo M. Migliorini, ex-préfet apostolique en Afrique, et le Père Andrew M. Cecchin, prieur de l'Ordre international des Servites de Marie à Rome, et le Pontife prononça les paroles suivantes in extenso : « Publiez ce travail comme il est, celui qui lira comprendra ». Et il ajouta : « On entend parler de tant de visions et de révélations, je ne dis pas que toutes sont vraies, mais certaines d'entre elles pourraient être vraies ».

Le Père Berti demanda au Pape si l'on devait retirer les mentions : "visions" et "dictées" . Et il répondit que rien ne devait être enlevé. Dès que les trois prêtres furent sortis de l'audience papale, ils s'arrêtèrent dans les escaliers et écrivirent sur un papier les mots in extenso du pape, afin de ne jamais les oublier ».

Cette anecdote des escaliers est supposée garantir l'authenticité de ce qui vient d'être rapporté. Or les Pères Berti et Cecchin (dont le témoignage a été évoqué au chapitre 1) ne rapportent pas tout à fait la même chose... En particulier le Père Berti ne cite pas la phrase du pape qui traduit son incertitude : *« Il n'est pas nécessaire de donner une opinion quant à son origine, qu'elle soit extraordinaire ou non ».* S'il prend soin de préciser que le pape a accepté que rien ne soit enlevé, y compris les mots de « visions » et « dictées », il ne fait pas mention non plus de sa demande de retirer de la préface toute référence à une origine surnaturelle, un point pourtant essentiel qui confirme sa prudence. Il ignore également la parole du pape demandant à ses visiteurs de rechercher un évêque pour l'Imprimatur, qui confirme qu'il n'a jamais souhaité imposer l'ouvrage. Tous ces propos ont pourtant été rapportés par le Père Cecchin et on voit mal comment il aurait pu les inventer. On ne peut donc que constater que le Père Berti, dans un document résumant l'affaire et écrit sous serment, gomme soigneusement tout ce qui pourrait mettre en évidence l'incertitude et la prudence du pape. Ce que nous dit le Père Cecchin qui n'est pas directement concerné par la publication de l'ouvrage est sans doute plus fiable et on peut avoir de sérieux doutes sur cette prise de notes dans l'escalier tant les deux compte-rendus diffèrent (l'initiative est

d'ailleurs très étrange, jamais personne ne fait ça à la sortie d'une réunion). On ignore malheureusement ce qu'aurait noté le troisième participant à l'audience, le Père Migliorini.

. Au POINT 4 (« Le Saint Office ») il nous explique ensuite que s'il a pu remettre certaines copies dactylographiées, il n'a pu livrer les manuscrits :

« Le Père Berti remit tous les documents dactylographiés en sa possession, mais il ne put livrer les manuscrits, conservés par l'écrivain [Valtorta], ni livrer toutes les copies dactylographiées [certaines étaient] possédées par d'autres personnes qui ne voulaient pas s'en séparer » .

Mais cette affirmation est contredite par le témoignage de l'éditeur Emilio Pisani lui même dans son article « L'Oeuvre de Maria Valtorta et l'Eglise » publié en particulier sur le site MV. Celui-ci certifie qu'au contraire le Père Berti s'empressa de rapporter « de nuit » à Maria Valtorta les manuscrits réclamés (épisode devenu fameux que rappellent souvent pour s'en réjouir les défenseurs de l'oeuvre, le qualifiant même de « sainte désobéissance » dans une conférence du 16/01/2018 à Saint Roch). Le Père Berti ne pouvant avoir oublié cette équipée nocturne il y a donc ici un mensonge caractérisé, toujours sous serment.

. Au POINT 5 (« Tentatives de recours ») le Père Berti oppose les propos du pape à ceux du Saint-Office :

« Pour consoler Maria Valtorta - -dont l'état s'aggravait – le Père Berti lui fit remarquer que le Pape était au-dessus du Saint-Office, et que la parole du Pape ("Publiez-la") était d'une plus grande valeur que celle du Saint-Office : "Il est interdit de la publier". Mais l'écrivain [Valtorta] resta perplexe et craignit la mise à l'Index et l'excommunication ».

On est ici dans la manipulation pure: en ne retenant de la longue phrase du pape que les deux premiers mots, en les isolant de leur contexte, le Père Berti laisse croire que Pie XII a ordonné la publication. On relèvera aussi que selon lui la menace de mise à l'Index planait bien sur l'Oeuvre dès 1949, ce qui confirme que dix ans plus tard la sanction n'était pas d'abord motivée par un véniel « défaut » d'imprimatur mais la conséquence d'une désobéissance avérée à un « refus » d'imprimatur. Puis le Père Berti met en avant le rôle de Monseigneur Carinci, premier soutien de Maria Valtorta :

« Mgr. Alphonse Carinci, archevêque, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, ami, protecteur, admirateur de la personne et des écrits de Maria Valtorta, alla plus d'une fois lui rendre visite et lui promis un appel au pape et certifia par écrit ce que le Pape avait décidé en audience ».

Mais ce que le Pape a décidé en audience ce n'est pas un ordre de publier, c'est que l'ouvrage ne soit pas présenté comme étant d'origine surnaturelle. Il a également rappelé qu'il fallait l' Imprimatur d'un évêque. De tout cela qui est attesté par son supérieur le Père Cecchin le Père Berti ne parle jamais. Par ailleurs ce témoignage n'apporte rien de nouveau puisque Mgr Carinci n'étant pas présent à l'audience n'a pu que rapporter ce que lui ont dit le Père Berti ou ses confrères. Enfin il nous explique pourquoi les tentatives de recours n'ont pu aboutir :

« Mgr. Carinci voulut présenter au Saint-Père Pie XII, des photocopies de ces attestations lors d'une audience. Mais une telle audience n'eut pas eu lieu en 1950, étant donné le surcroît de travail causé par l'Année Sainte».

Cet argument n'est pas crédible. Si le pape n'a pas trouvé pendant toute l'année 1950 une petite demi-heure pour écouter les requérants, c'est soit que le sujet l'ennuyait, soit qu'il y était hostile. Il est évident que s'il avait été comme on le prétend convaincu de l'origine divine de l'ouvrage et son principal soutien il aurait trouvé le temps nécessaire pour le relancer et cette fois l'imposer. Dans le cas contraire il aurait été gravement coupable devant le Seigneur.

. Au POINT 7 (« Mise à L'Index des livres prohibés »), évoquant l'article de l'Osservatore Romano du 6 janvier 1960, le Père Berti affirme que la condamnation n'est pas due à des erreurs doctrinales, mais à la seule désobéissance :

« L'Osservatore Romano, dans un article de ce jour, justifiait la condamnation précitée, non pas pour des erreurs doctrinales, mais pour le délit de désobéissance. Mais en vérité, il n'y avait aucune désobéissance, puisque le pape Pie XII, en 1948, avait dit : "Publiez [l'œuvre] ", et que seul le Bureau du Saint Office, à qui elle avait été soumise, avait étrangement interdit sa publication ».

L'essentiel de l'article (Annexe 1) concerne pourtant bien les errements constatés dans l'ouvrage, dont plusieurs fantaisies théologiques. Il justifie cette désobéissance en répétant une nouvelle fois que Pie XII avait dit « Publiez ! », et semble s'étonner qu'elle ait pu être refusée par le Saint-Office. Pourtant en tant qu'ecclésiastique il connaissait forcément l'obligation du passage devant la censure avant toute édition. Il n'y a rien d'étrange à cela.

. Au POINT 8 (« Seconde édition du Poème de l'Homme-Dieu »), il appelle en renfort le Père Roschini, alors consultant du Saint Office :

Le Père Gabriel M. Roschini, mentionné précédemment, consultant du Saint-Office, répétait à l'envi qu'une telle nouvelle édition ne pouvait plus être considérée comme mise à l'Index, puisque totalement renouvelée, conforme en tout à l'original, et qu'elle fournissait des notes qui supprimaient la moindre ambiguïté et démontraient l'orthodoxie de l'ouvrage ».

Pourtant, deux ans après la première condamnation, l'Osservatore Romano du 1er Décembre 1961 nous apprend que la mise à l'Index prononcée pour la première édition est étendue à la nouvelle, ce que le Père Berti s'abstient de signaler. De toutes façons, si cette nouvelle édition était entièrement renouvelée et si orthodoxe , pourquoi ne pas avoir demandé l'Imprimatur pour cette nouvelle version ? C'était là une chance unique de sauver l'oeuvre.

. Le POINT 9 (« Tentative d'entrevue avec le Pape Paul VI ») est extrêmement confus, je le cite ici malgré tout et dans son intégralité :

« Le P. Berti était néanmoins toujours inquiet et très anxieux de la mise à l'Index du Poème, même si ce n'était que pour la première édition. Conscient d'avoir dépassé la première décision et confiant dans la sûreté de la deuxième édition, il demandait une audience à Mgr

Pasquale Macchi, secrétaire privé, fidèle et dynamique du Pape Paul VI (1963). Mgr. Macchi tint une conversation cordiale avec le Père Berti pendant environ une heure au cours de laquelle, avec un vif étonnement, il a été dit et répété que l'œuvre (de Maria Valtorta) n'était pas à l'index et que le pape [Paul VI], quand il était archevêque de Milan, avait lu un des volumes, l'avait apprécié et a envoyé l'ensemble de l'ouvrage au séminaire de Milan. Le secrétaire accepta les différents volumes de la deuxième édition, qui était sortie entre temps, mais après quelques jours, il les retourna diplomatiquement au Père. Berti avec une note dans laquelle il suggérait que [le P. Berti] lui-même les envoie à la secrétairerie d'État, dans le cas où il voudrait rencontrer Sa Sainteté en personne. C'est ainsi que se sont évaporés le désir et le projet d'une entrevue avec Paul VI ».

Ici le Père Berti continue d'ignorer superbement l'extension de la mise à l'Index publiée par l'Osservatore Romano en décembre 61. Et le discours est incohérent. Pourquoi cette diplomatie si l'ouvrage n'était plus à l'index ? Et c'est bien le secrétaire privé du pape, en l'occurrence Mgr Macchi, qui organise ses audiences privées, pas la Secrétairerie d'Etat. On n'y comprend rien, sauf que semble-t-il Paul VI (comme Pie XII et Jean-Paul II) n'était pas plus intéressé que ça par le sujet.

. Le POINT 10 (« Le Saint-Office autorise la deuxième édition ») est particulièrement problématique. Le voici lui aussi dans son intégralité :

« En Décembre 1960, le Père Berti fut appelé au Saint-Office où il fut très aimablement reçu par le Père Marc Giraudo, OP, commissaire de cette Congrégation. Le P. Berti, voyant que cette fois, il pourrait dialoguer calmement relatait au commissaire les mots ("Publiez [l'œuvre] ") prononcés en audience par le pape Pie XII en 1948, et lui apportait la photocopies des attestations sur la vie de Jésus [c.à.d. Le Poème ...] par Maria Valtorta. Trois de ces attestations s'avéraient être établies par les consultants du Saint-Office : celle du Père. [Plus tard, cardinal] Bea, SJ, celle de Mgr. Lattanzi et celle du Père Roschini, OSM. Le Père Giraudo, qui ignorait tout des paroles de Pie XII et des attestations de ces trois personnages du Saint-Office lui-même, reçut plusieurs fois le P. Berti par la suite. Après avoir consulté ses supérieurs et réfléchi sur les attestations, il prononça ces paroles : "Continuez à publier cette seconde édition Nous allons voir comment le monde la reçoit". Et c'est ainsi que Le Poème est sorti, et continue à sortir, non seulement par ordre de Pie XII, mais aussi avec l'approbation du Saint-Office (1961) ».

On notera la constance avec laquelle le Père Berti ne retient de la phrase sibylline du Pape qu'il a entendue en audience que le seul premier mot : « Publiez », pour en faire un ordre de publication. Par ailleurs cette anecdote est douteuse pour plusieurs raisons. L'ouvrage n'avait pas l'Imprimatur, on voit mal comment le Saint-Office aurait pu encourager sa diffusion. D'autant qu'Il était dirigé depuis un an par le Cardinal Ottaviani, sous l'autorité duquel la sanction concernant la première édition avait été prise, et qui était réputé intransigeant. Pour lui c'était à l' Eglise de dire le vrai, certainement pas à la *vox populi*. D'ailleurs un an plus tard le 1er Décembre 1961 paraîtra dans l'Osservatore Romano l'avis étendant à la seconde édition de l'ouvrage la condamnation de la première, ce qui confirme que le Saint-Office est toujours resté ferme et cohérent sur le sujet. Ce qui rend quasi-impossible que cette rencontre avec le Père Giraudo ait pu avoir lieu dans les termes rapportés. Cette extension de la condamnation est bien sûr « oubliée » par le Père Berti qui au contraire ose écrire : *« Et c'est ainsi que le Poème est sorti, et continue à sortir, non seulement par ordre de Pie XII,*

mais aussi avec l'approbation du Saint-Office ».

. Au POINT 11 (« Suppression de l'Index des livres prohibés ») le Père Berti après avoir rappelé les circonstances de la suppression de l'Index en 1966 pense avoir compris pourquoi le secrétaire de Paul VI lui avait certifié en 1963 que l'ouvrage n'y était plus inscrit :

« C'est peut-être à cet acte papal, connu de lui seul à l'époque, auquel Mgr. Macchi pensait, quand, dans son entrevue, il a affirmé au P. Berti que le poème n'était pas à l'Index ».

En 1963, Paul VI à peine élu, le Concile encore à ses débuts et trois ans avant la parution du décret d'abrogation, le Père Macchi aurait donc connu la future décision du pape et l'aurait présentée au Père Berti comme un événement actuel ? Ce n'est pas sérieux. La suite ne l'est pas davantage :

« *Certains lecteurs ont émis l'hypothèse que Paul VI avait supprimé l'Index afin de libérer le Poème d'une manière digne. Mais on ne sait pas si cette hypothèse, qui n'est pas impossible, est fondée. Il est donc sage de ne pas la donner comme certaine ».*

C'est sage en effet, puisque l'hypothèse est absurde : on ne supprime pas une institution vieille de quatre siècles pour sauver un livre, on sauve le livre en le retirant de l'institution (comme cela a été fait par exemple pour le Petit Journal de Soeur Faustine). Quoi qu'il en soit cette interprétation baroque a le mérite de nous confirmer que quoi qu'ait pu dire Mgr Macchi (ou mal interpréter le Père Berti) l'oeuvre de Maria Valtorta était bien toujours à l'Index au moment de sa suppression en 1966.

. Le POINT 12 (« les écrits de Maria Valtorta en 1978 ») nous parle d'abord de la question du titre de l'ouvrage. Selon le Père Berti Maria aurait refusé un titre très proche de celui de « l'Evangile tel qu'il m'a été révélé » :

« Le premier ouvrage publié était la vie de Jésus. Il était initialement intitulé : "L'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ, comme il a été révélé au petit Jean". Ce nom de "petit Jean" établissait un rapprochement entre Maria Valtorta et Jean, le grand apôtre et évangéliste, et en même temps la distinguait de lui, indiquant simultanément son humilité et son infériorité. Mais ce titre semblait plutôt un peu imprudent à Maria Valtorta qui en avait imaginé divers autres sans se satisfaire d'aucuns d'eux . Par la suite, le grand médecin, professeur Nicholas Pende, admirateur de Valtorta et de ses écrits, a suggéré le titre de "Poème de Jésus". Mais puisque ce titre existait déjà pour une petite composition poétique, et que son auteur avait protesté, [le titre] fut retouché par le P. Berti en : "Le Poème de l'Homme-Dieu". Ainsi formulé et retouché, il a convenu à Maria Valtorta elle-même qui l'a approuvé et fait sien ».

On pourra trouver surprenant et même choquant que le titre qui convenait à Maria et qu'elle avait « fait sien » ait été remplacé après sa mort par un autre très proche de celui qu'elle avait refusé... Mais on ne sait si le Père Berti a joué un rôle dans ce changement de titre.

Enfin le Père Berti en vient à la question des éditions successives :

« Deux éditions, très différentes, de cette vie de Jésus [Le Poème ...] ont été publiées. La

première, imprimée en 1956-59 était très modeste : quatre volumes trop épais, sans une introduction, dépourvue des notes les plus prudentes. Elle était imparfaite, même en ce qui concerne le texte, parce qu'il ne reproduisait pas directement le manuscrit Valtorta, mais une copie dactylographiée très infidèle et incomplète. Ce fut l'édition qui a rencontré les difficultés décrites» .

La deuxième édition, fut imprimée, sous la direction du Dr Emilio Pisani, dans les années 1960-67 en dix volumes maniables, rédigés sur la base d'une comparaison stricte avec le manuscrit original de Maria Valtorta et fournis avec des milliers de notes théologiques, en particulier bibliques, préparées par des années de travail intense du Père. Corrado M. Berti de l'Ordre des Servites de Marie, professeur à "Marianum", la Faculté pontificale de théologie à Rome. Cette deuxième édition est celle qui n'a rencontré aucune difficulté, mais avait été autorisé en 1961 par le Saint-Office lui-même (qui s'appelle maintenant la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi), comme cela a été relaté ci-dessus dans ces pages au POINT 10 ».

Le Père Berti reconnaît donc ici, et sous serment, la légèreté avec laquelle la première édition a été publiée (« dépourvue des notes les plus prudentes ») et tente d'expliquer par là sa mise à l'Index, oubliant que plus haut dans le même témoignage il a lui même et par deux fois qualifié d' « étrange » sa condamnation par le Saint-Office... En fait cette surprenante volte-face relative à la première édition n'a d'autre but que de valoriser la seconde en insistant sur l'importance de sa propre participation et en laissant croire que la nouvelle version, qui serait parfaite en tous points, est complètement acceptée par l'Eglise. Il ose en effet affirmer une nouvelle fois que cette seconde édition n'a rencontré aucune difficulté et a été autorisée en 1961 par le Saint-Office. C'est un très gros mensonge puisque l'ouvrage n'a jamais reçu l'Imprimatur (obligatoire à l'époque) et que comme déjà dit l'extension de la mise à l'Index à la seconde édition a été publiée par le journal du Vatican le 1er Décembre 1961. Tout cela le Père Berti le savait obligatoirement... C'est aussi cette seconde édition supposée corrigée des défauts de fond de la première qui a fait l'objet des mises en garde de l'Eglise postérieures à la mise à l'Index (de 1985 à 1993, à l'initiative du Cardinal Ratzinger). Mais cela bien sûr le Père Berti (décédé en 1980) ne pouvait pas le deviner au moment de la rédaction de son témoignage en 1978.

Annexe 4

Jean L'Evangéliste ne peut être Jean de Zébédée

Pour Maria Valtorta et ceux qui la soutiennent il n'y a aucun doute : l'Evangéliste Jean est bien l'apôtre Jean, fils de Zébédée et frère de Jacques, comme d'ailleurs on le pensait encore le plus souvent à l'époque de ses écrits. Ils y voient plusieurs indices dans l'oeuvre mais surtout « Jésus » lui-même l'affirme dans une dictée du 30 septembre 1947 (Les Cahiers): *« Le Maître se retrouve essentiellement dans le lumineux évangile de Jean, l'apôtre plein d'amour, uni par la charité à son Christ Lumière »*. Mais aujourd'hui cette hypothèse est contestée par la plupart des historiens spécialistes des débuts du Christianisme, qui voient en Jean l'Evangéliste un prêtre de haut rang du Temple de Jérusalem secrètement disciple de Jésus (voir par exemple ce qu'en dit Jean Christian Petitfils dans son « Dictionnaire amoureux de Jésus » (Plon, 2015) ou dans son « Jésus » (Fayard, 2011).

Sans entrer dans le débat des historiens , une scène de l' Evangile de Jean semble à elle seule interdire que son auteur puisse être Jean de Zébédée, quoi qu'en disent l'EMV et les défenseurs de l'oeuvre.

C'est l'évangéliste lui même qui l'affirme (Jn 18,15), s'il a pu accompagner Jésus prisonnier dans le palais de Hanne, laissant dans un premier temps Pierre à l'extérieur, c'est qu'il était connu de lui. Pour les soutiens de Maria qui voient en lui le pêcheur du lac, son père Zébédée aurait vendu au Grand Prêtre du poisson séché, ce qui aurait créé entre eux des liens d'affaire (c'est la thèse qui est défendue sur le site MV). Mais cette explication venue de ses visions (EMV 70) et que rien n'étaye dans les quatre évangiles paraît bien peu crédible. Si la famille de Zébédée avait fourni du poisson au palais de Hanne, elle aurait eu affaire à son intendant ou au responsable des cuisines, pas directement au plus haut dignitaire de la religion juive ! De toutes façons au soir du Vendredi Saint les visites du futur apôtre au palais dateraient au moins de trois ans puisque Jean a abandonné la pêche pour suivre Jésus dès le tout début de son apostolat. Or, toujours selon l'évangéliste, non seulement il est connu du Grand-Prêtre mais il a une certaine autorité dans les lieux puisqu'il lui suffit de glisser un mot à la portière pour qu'elle laisse entrer Pierre, pour elle un parfait inconnu, dans les circonstances dramatiques de l'arrestation de Jésus. Comment comprendre qu'elle obéisse au doigt et à l'oeil à ce revenant surgi en pleine nuit en dehors du cadre de son ancienne activité, galiléen de surcroît, pour faire entrer Pierre qu'elle soupçonne appartenir au clan de Jésus (« N'étais-tu pas toi aussi un disciple de cet homme ? »). Si elle accepte de le laisser entrer malgré ses réticences ce ne peut être que parce que Jean l'Evangéliste est un habitué du palais qu'elle connaît bien et qui a autorité sur elle. Ce que pourrait être en effet un prêtre du Temple.

Jean d'ailleurs nous raconte en détail l'interrogatoire de Jésus, ce qui prouve qu'il a eu accès à la salle du palais où il se déroule, alors que son ami Pierre n'en a pas eu le droit et a dû rester dans le froid de la cour avec les gardes. Cela confirme qu'il a un certain rang. La fourniture de poisson séché aux cuisines du palais plusieurs années auparavant ne saurait expliquer pareille proximité entre l'évangéliste Jean et le Grand Prêtre Hanne.

Annexe 5

Feuillet de promotion de l'Oeuvre de Maria Valtorta

(en 3 volets, dimensions d'un volet 21 x 10 cm)

1 - Des visions sans erreur dogmatique fidèles à la foi, au Magistère et confirmant la Révélation du Christ

Les enseignements contenus dans l'œuvre ne contiennent aucune erreur. Sa publication a donc été encouragée par l'Eglise à travers plusieurs Papes et de nombreuses personnalités importantes

Imprimatur de Pie XII
Le 26 février 1948, le Pape Pie XII soutient l'impression de l'Evangile tel qu'il m'a été révélé en déclarant aux servites de Marie chargés des travaux de publication : "**Publiez l'œuvre telle quelle. Ceux qui liront comprendront.**" Le cardinal Gagnon, spécialiste du droit canon, a estimé tout à fait conforme aux exigences du droit canonique "le genre d'imprimatur accordé par le Pie XII en 1948 devant témoin." Effectivement, selon le code du droit canonique (218, 219 de 1917), le Pape détient le jugement final en matière de révélation.
En 1960, Mgr Giovanni Pepe de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le même qui condamnait sœur Faustine Kowalska et Padre Pio, met alors l'œuvre à l'Index, décision disciplinaire mais pas dogmatique : il ne trouve aucune erreur théologique dans l'œuvre. L'index est supprimé depuis 1966.
Le 17 janvier 1974, la secrétairerie du Pape Paul VI, la plus haute instance du Vatican, transmet au Père Roschini les félicitations du Saint Père pour son ouvrage "La vierge Marie dans les écrits de Maria Valtorta" ouvertement favorable à Maria Valtorta.

Le Pape Jean-Paul II lisait Maria Valtorta. Le père Yannik Bonnet, lors de ses études à Rome a rencontré par trois fois son secrétaire personnel, le cardinal Dziwiz, qui lui a certifié avoir vu souvent les oeuvres de Maria Valtorta sur la table de chevet du Souverain Pontife.
Mère Teresa disait du bien de l'oeuvre. Le Père Leo Maasburg, son conseiller spritituel allemand, interrogé en 2009 par la revue Chrétiens Magazine, confirmait "sa réaction positive sans se souvenir d'autres détails".
Le Padre Pio conseillait fortement la lecture. Une pénitente lui demande un an avant sa mort s'il elle pouvait le lire, le Padre lui répondit : "Non seulement je vous permets de lire mais je vous le commande!"
Mgr Carinci : "Cette oeuvre pourrait porter beaucoup d'âmes au Seigneur, des pêcheurs à la conversion et des bons à une vie plus fervente et plus active."
Monseigneur Laurentin : "Sa vie de longue souffrance, vécue dans un abandon total à Dieu, témoigne de sa sainteté."

2 - Des visions véridiques exactes dans leurs moindres détails et supposant une source surnaturelle

Les milliers de détails vérifiables correspondent à la réalité sur le terrain. Cette femme paralysée, dans son lit, décrit la géographie de la Palestine de manière parfaite. Plus de 500 sites (dont 270 nommément désignés) sont ainsi identifiés et localisés.

De Matarea, elle ne voit "qu'une pyramide", en effet, Khéops cache Khephren et Mykérinos.

Bethsaïda localisée par Maria plus de 40 ans avant sa redécouverte (le village de Pierre et André)

Les grottes d'Arbela, le lieu de l'élection des douze qu'elle décrit est parfaitement identifié.

Archéologie : une centaine de monuments sont parfaitement décrits et confirmés par les archéologues, dont plusieurs sont découverts après la mort de Maria Valtorta. Tout ce qui a pu être vérifié à ce jour s'avère exact.

Elle voit le tombeau de Rachel comme il était sans l'ajout rectangle construit en 1850.

Elle décrit les piscines de Salomon, peu connues à son époque et entièrement restaurées depuis peu.

Les déplacements dans Jérusalem s'intègrent parfaitement avec les plans de la cité telle qu'elle était il y a 2000 ans.

Les descriptions des us et coutumes au temps de Jésus correspondent aux données historiques. Tous les détails décrits par Maria sont effectivement conformes à ce qu'on connait de l'époque.

Comme cette charrue romaine tenue par un timon de fer qui traverse le bois.

Ces vendangeurs qu'elle voit grimper sur les arbres : effectivement une mosaïque romaine confirme bien cette technique de l'époque.

Description cohérente d'un « briquet » avec un silex sur son boîtier en métal pour enflammer un bout de champignon inflammable.

Dans ces visions reçues pourtant dans le désordre, une fois remis en ordre, les 4000 détails spatio-temporels sont parfaitement cohérents. Les nombreuses descriptions des phases lunaires sont toutes cohérentes avec les autres éléments chronologiques de date, et une telle précision est humainement impensable sans l'aide de logiciels d'astronomie.

La faune, la flore et les minéraux sont décrits avec talent. 100 espèces animales, 150 espèces végétales, 50 espèces minérales tout en évitant les pièges de l'anachronisme.

Elle ne parle pas des carottes, pommes de terre ou tomates qui n'existaient pas en Palestine à l'époque, ni du riz apparu au 19ème siècle.

Mais elle nomme l'avoine et le seigle cultivés en Palestine au premier siècle et qui pourtant ne sont pas mentionnés dans la Bible.

Elle ne voit pas de chat qui était effectivement banni du pays ni de chien sauf une fois, à Ascalon, seul endroit où curieusement, les archéologues ont retrouvé justement en 1986 un cimetière de chiens.

Elle décrit plus de 700 personnages, dont l'existence historique de plus d'un tiers est maintenant prouvée. Bien sûr les 12 apôtres, des personnages célèbres comme Nicodème ou Lazare mais aussi, des personnages complètement inconnus dont l'existence historique est vérifiable.

Parmi les dizaines que nous pourrions citer "Fotinaï", nom qu'elle donne à la Samaritaine et l'on trouve effectivement une sainte Photine dans la tradition orthodoxe.

Elle nomme les 70 membres du sanhédrin, et l'on en retrouve une quarantaine dans les textes rabbiniques ou les livres d'histoire de l'époque.

Une esclave nommée Tusnilde qui vient de Germanie et que l'histoire identifie à Thusnelda, la femme oubliée d'Arminius vaincu par Varus.

Enfin, plusieurs chercheurs ont analysé les déplacements sur les 500 étapes décrites et tous les voyages du groupe apostolique, et tous, sans exception sont confirmés plausibles tant du point de vue de leur durée, que de la distance parcourue, que ce soit tous les déplacements à pied ou d'un rameur ou voilier.

Recto

NB : Contrairement à ce que dit ce feuillet ce n'est pas Mgr Giovanni Pepe qui est à l'origine de la mise à l'Index en 1960. Ce n'est pas lui non plus qui aurait condamné Soeur Faustine et Padre Pio dans les mêmes années, rien ne permet d'ailleurs d'affirmer que les trois condamnations viennent de la même personne. En 1960 Mgr Pepe n'était plus au Saint-Office depuis longtemps, il en avait été écarté par Pie XII en 1952. Mgr Pepe est le censeur qui après examen complet de l'ouvrage a prononcé son interdiction de publication en 1949, événement déterminant qui est complètement occulté ici. Rien ne permet non plus d'affirmer qu'il n'a trouvé aucune erreur théologique dans l'oeuvre puisque les raisons de la condamnation de 1949 n'ont jamais été rendues publiques.

Succès

« Lisez cette œuvre et faites-la lire »
(Jésus, Ch 38 Vol 10)

NOUVELLE TRADUCTION

« L'ÉVANGILE TEL QU'IL M'A ÉTÉ RÉVÉLÉ » à lire ou à écouter

Livres

Audio (ancienne traduction)

Lecteurs sans Frontières
3 square Françis Carco 78190
Trappes
Téléphone : 06.60.84.30.66
lecteursdemariavaltorta@gmail.com

3 - Des visions portant de nombreux fruits de conversion

A la question d'une dame : "Peut-on lire Maria Valtorta ? " le père Yannik Bonnet répond : " L'évangile tel qu'il m'a été révélé éclaire beaucoup de choses. Si cette lecture vous rend plus aimante de Dieu, de l'Eglise et de votre prochain, continuez à la lire !". Mgr John Chang Yik de Corée avance que cette oeuvre permet de répondre à un souci pastoral d'aujourd'hui qui est d'aider les hommes : "à rencontrer la personne de Jésus Christ plutôt qu'à absorber une doctrine."

Une mère de famille : "Grâce à cette lecture, j'ai trouvé la force de pardonner à mon mari qui m'a quittée."

Un prêtre : "Cette lecture m'a aidé à cheminer vers le Seigneur et a été un instrument de l'accueil favorable que j'ai donné à la vocation sacerdotale."

Une lectrice : "J'ai prêté l'évangile tel qu'il m'a été révélé à deux voisines. Elles étaient toutes les deux loin de l'Eglise et maintenant, elle cheminent dans l'Eglise."

Une mère de famille : "Moi et mon mari écoutons en continu la version audio de l'Evangile tel qu'il m'a été révélé au petit déjeuner."

Une aveugle : "J'ai eu une panne d'ascenseur de trois semaines qui m'empêchait de sortir dans mon état de cécité. J'ai écouté la vie de Jésus du matin au soir. Au lieu des pires semaines, j'ai passé les trois plus belles semaines de ma vie !"

Une religieuse : "En faisant mon repassage, j'écoute la version audio : on est toujours avec Jésus. C'est formidable ce que ça apporte."

Nous pouvons conclure en reprenant cette phrase de Pie XII : "Qui lira comprendra" autrement dit : "Qui ne lira pas, ne comprendra pas !"

Maria Valtorta
et « L'Évangile tel qu'il m'a été révélé

Maria Valtorta (1897-1961) est une mystique catholique italienne. À 37 ans, elle est clouée au l
et y demeure 27 ans, jusqu'à sa mort.
Elle reçoit notamment des visions précises sur la vie de Jésus, imprimées en 10 volumes sous le titre « L'Évangile tel qu'il m'a été révélé »

L'œuvre magistr
donnée par Jésus
Maria Valtorta
révèle sans erre
dogmatique (1) ;
véridique (2) da
ses descriptions
produit de bons fruits (

10 livres à lire ou à écouter

« Lisez cette œuvre et faites-la lire ! »
(Jésus à Maria Valtorta, Ch 38 Vol 10)

À faire connaître

Verso

Collection

D'autres titres sur le site

sosdiscernement.org

ISBN 978-2-38370-084-5

Téléchargez également